



FONDATION EUGÈNE PIOT

LE TRÉSOR

DU

SANCTA SANCTORUM

PAR

PH. LAUER

Extrait des *Monuments et Mémoires* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
(Premier et deuxième fascicules du Tome XV)

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1906

LE TRÉSOR

DU

SANCTA SANCTORUM

Dès 1898, la chapelle du *Sancta Sanctorum*, seul reste de l'ancien palais médiéval de Latran épargné lors des démolitions du XVI[e] et du XVIII[e] siècle, avait sollicité mon attention, au cours d'études sur le *Patriarchium lateranense*. L'année suivante, des renseignements furent pris sur la possibilité d'ouvrir la grille de l'autel et ses portes de bronze, pour rechercher le célèbre coffre ou « arche » de cyprès, rempli de précieux reliquaires, que le pape Léon III (795-816) y avait fait placer, selon le témoignage de Jean Diacre, l'historien du Latran au XII[e] siècle. Cette grille n'avait pas été touchée depuis le pontificat de Léon X (1513-1521). La permission, me répondit-on, ne pouvait pas être accordée. En 1900, nouvelle tentative suivie d'un nouveau refus; mais j'obtins de faire déblayer les souterrains situés au-dessous de la *Scala Santa*[1] et de pratiquer une galerie dans l'énorme base de maçonnerie sur laquelle s'élève la

1. Depuis Sixte-Quint, la *Scala Santa*, escalier de marbre, qui conduisait autrefois dans l'ancien palais de Latran, donne accès au *Sancta Sanctorum*. Cet escalier passe pour être celui du palais de Pilate à Jérusalem. Cf. C. Tomasi, *Scalae Sanctae piae deosculationes*, Romae, 1657, in-8°; J. M. Soresini, *De Scala Sancta ante Sancta Sanctorum*, Romæ, 1672, in-8° (trad. ital., Roma, 1674); Gaspare Bambi, *Memorie sacre della capella di Sancta Sanctorum e della Scala del Palazzo di Pilato detta volgarmente la Scala Santa*, Roma, 1798, petit in-8°; L. Mazzucconi, *Memorie storiche della Scala Santa e dell' insigne santuario di Sancta Sanctorum*, Roma, 1840, in-8°.

chapelle. Ces travaux amenèrent la découverte de vestiges importants, notamment celle d'une fresque du VIe siècle sur un débris, semble-t-il, du mur de l'ancien *scrinium sanctum lateranense*, ou chancellerie pontificale, et d'un puits à reliques rempli d'ossements, au milieu desquels furent recueillis un manche de couteau en os, une lampe de terre, une clochette et des fragments de bois avec des clous[1]. Pour savoir si ces fragments de bois n'appartenaient pas à l' « arche » de cyprès de Léon III, l'ouverture de l'autel fut encore demandée. Le P. Vannutelli, décédé depuis, qui intervint en ma faveur, ne put l'obtenir. « Tout », lui dit-on, « excepté cela ». Pie IX y avait renoncé lui-même, un jour où il était venu avec l'intention bien arrêtée de faire ouvrir. Néanmoins l'accès de la chapelle, d'ordinaire absolument interdit, me fut permis et je fis photographier les fresques des tympans que l'on trouvera publiées ici pour la première fois.

Un hasard, favorisé peut-être par les démarches antérieures, conduisit cependant à pénétrer le secret de l'autel si hermétiquement clos depuis la Renaissance. En 1903, un Français, le R. P. Florian Jubaru, s'occupant d'écrire une biographie de sainte Agnès, voulut examiner le chef de cette sainte, qui, d'après les anciens catalogues des reliques de la chapelle — ceux du XIIe et du XVIe siècle — se trouvait conservé dans l'autel. Il put se faire délivrer un rescrit pontifical favorable, et il a raconté dernièrement d'une façon très pittoresque[2] l'ouverture de l' « arche », dont voici le procès-verbal :

ATTO DELLA RICOGNIZIONE DEL CAPO DI S. AGNESE FATTA IL 19 APRILE 1903.

Domenica, 12 aprile 1903.

I sottoscritti, presente l'E^mo Cardinale Satolli, alle 4 pom., giorno corrispondente, recatisi al *Sancta Sanctorum* della *Scala Santa* in Roma, hanno assistito all' apertura

1. Cf. *Les fouilles du Sancta Sanctorum* dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, t. XX (1900), p. 251-287.

2. *Le chef de sainte Agnès au trésor du Sancta Sanctorum* dans les *Études*, t. CIV, pp. 722-73 (n° du 20 septembre 1905).

dell' arca sotto l'altare della cappella medesima e ne hanno estratto un cofanetto di argento, contenente delle ossa e brandelli di vesti, con cartellino accluso portante questa iscrizione : « Capud et vestimentum sanctae Agnetis. Reliquiae et vestimentum sanctae Eufemiae. » Passando alla ricognizione degli oggetti contenuti nel cofanetto, si sono trovati, tra i frammenti di vesti, due ossa lunghe, alcune ossa di dita, qualche frammento di vertebra ed altri frantumi di ossa, non che alcuni frammenti di scatolette di osso et di legno e fermagli metallici. Inoltre si è trovato un cranio mancante di poche parti e che si è potuto quasi interamente ricostruire per la metà destra. Di questo cranio si sono prese le misure diametrali, e la enumerazione delle varie parti della dentatura. Di queste cose il sottoscritto dottore darà la sua particolare relazione colle sue conclusioni. Il cranio si è ricollocato nel cofanetto d'argento, sufficientemente ricomposto per mezzo del sustrato delle vestimenta frantumata e cuscinetti laterali di ovatta, affine di prenderne la fotografia, come si è fatto.

Le altre reliquie sopradette [ed una carta contenente il nome di dette reliquie][1] sono state riposte provvisoriamente in una cassetta rettangolare di scatolicchio [e dentro fu posta una carta contenente il nome delle reliquie][2] e il tutto ricollocato sotto la mensa dell' altare.

Chiusi in cancelli, si è apposto il sigillo dei RR. PP. Passionisti, sigillo consegnato all' E[mo] Card. Satolli dal Rev[mo] Mons. Giulio Tiberghien.

Fatto, letto e approvato il presente verbale ci sottoscriviamo :

P. Andrea della M. d. B. Consiglio.
Mons. G. Tiberghien.
Giuseppe Bonavenia S. J.
Floriano Jubaru S. J.
D[re] Giuseppe Lapponi, archiatro pontificio.

J'appris donc, à la fin de l'année dernière, que l'autel du *Sancta Sanctorum* avait été ouvert et que l'arche du pape Léon III s'y trouvait encore, après onze cents ans [3], avec ses précieux reliquaires échappés à la destruction et cependant ignorés des archéologues. Personne, depuis trois ans, pas même le P. Jubaru, l'auteur de la découverte, ni le P. Grisar S. J., de Munich, autorisé, après lui, à les voir, n'en avait publié des dessins ou une description un peu

1 et 2. Additions faites en interligne.

3. Ces reliquaires ne furent pas, en effet, transportés à Avignon avec le trésor pontifical, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en parcourant les inventaires du trésor pontifical d'Avignon publiés par le P. Ehrle et Eug. Müntz. Cf. *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte der Mittelalters*, t. I, p. 352 et suiv., t. IV, p. 193 et suiv. ; *Revue archéologique*, 3e série, t. XV, p. 399-402.

détaillée. Je me décidai alors à partir pour Rome, muni des lettres que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et la Société des Antiquaires de France voulurent bien m'accorder pour témoigner de l'intérêt qu'elles portaient à cette curieuse découverte, encore entourée de mystère.

Trois semaines de démarches furent nécessaires pour obtenir l'autorisation d'examiner l'arche de Léon III avec les objets retrouvés, et cette autorisation, accordée à titre exceptionnel, n'était valable que pour un mois plus tard. Il me fallut donc revenir à Paris, puis retourner à Rome une seconde fois. J'eus enfin pleine satisfaction. Grâce à la bienveillance du R. P. Louis-Antoine de Porrentruy, chargé du récolement par S. E. le Cardinal Secrétaire d'État, je pus communiquer à l'Académie des Inscriptions, en sa séance publique du 1er juin 1906, les photographies de toutes les pièces de ce trésor oublié dans sa cachette depuis Léon X[1].

Avant d'étudier le trésor lui-même, pour le remettre en quelque sorte dans son cadre, je décrirai brièvement la chapelle du *Sancta Sanctorum,* ancien oratoire Saint-Laurent, qu'on ne connaît que par les descriptions aujourd'hui insuffisantes de Marangoni et de Rohault de Fleury[2].

Chapelle Saint-Laurent « in Palatio », dite du Sancta Sanctorum.

A l'extérieur, l'édifice rectangulaire du XIIIe siècle offre peu de particularités architecturales. Il se trouve encastré dans les con-

1. Dès 1350, pendant le séjour des papes à Avignon, où tant d'objets précieux furent portés — mais non le trésor romain du *Sancta Sanctorum* — il fallait un bref apostolique pour autoriser un gentilhomme, en pèlerinage à Rome, à voir les reliquaires de la chapelle (Marangoni, *Istoria dell' antichissimo oratorio... di Sancta Sanctorum,* Rome, 1747, in-4°, p. 105 et suiv.). — Le lendemain de ma communication à l'Académie des Inscriptions (voy. *Comptes rendus* de l'Académiedes Inscriptions et Belles-Lettres, année 1906, p. 223-226), le R. P. Grisar commença la publication d'une étude en italien dans la *Civiltà Cattolica,* année 1906, vol. II, p. 513-544, 708-730, vol. III, p. 161-176, vol. IV, p. 51-73 (2 juin-27 septembre), tandis que, de mon côté, je publiais deux articles, l'un dans la *Revue de l'Art ancien et moderne,* t. XX, p. 5-20 (n° du 10 juillet 1906), l'autre dans le *Moyen âge,* 2e série, t. X, p. 3 12 (n° de juillet-août 1906), et que je mettais sous presse le présent mémoire.

2. *Le Latran au moyen âge* (Paris, 1877), p. 380 et pl. LVIII.



structions très simples dont Sixte-Quint l'a complètement entouré. Cependant le mur en brique de l'abside carrée, encore visible et légèrement en pente, — comme un contrefort, — porte une plaque de marbre avec les armes du pape Calixte III (1455-1458), le bœuf de la famille Borgia, indice d'une restauration faite sous ce pontificat. Outre l'abside, le haut de la chapelle émerge seul des constructions modernes. Une galerie extérieure permet de longer cette partie sur trois côtés, en passant au-dessus de l'abside qui est couverte moitié par les dalles de la galerie et moitié par des tuiles. Cette partie haute est faite de briques plates du XIIIe siècle, analogues à celles du mur que nous avons retrouvé dans les fondations de la chapelle. Elle est ornée, sur chaque face, de trois arcatures de brique en plein cintre, larges de 2m,10, traversées par une étroite frise de marbre blanc, qui règne à la hauteur de l'imposte, et séparées par des disques moulurés, de même marbre. Dans l'arcature centrale de chaque face, s'ouvre une fenêtre étroite (de 0m,65 de large), en tiers-point, dont l'encadrement est fait de marbre blanc taillé en biseau, sur lequel on relève des marques de maçons fort curieuses, sans doute contemporaines de la

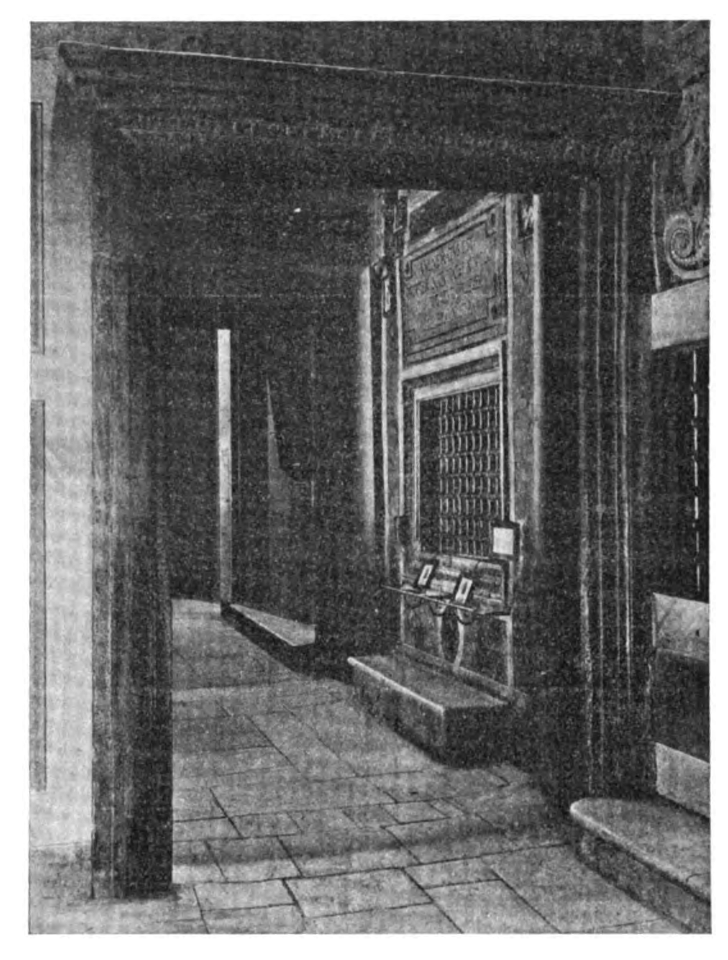


FIG. 1. — Fenêtres grillagées, au haut de la *Scala Santa*, permettant seules de voir l'intérieur de la chapelle. — Frise antique servant de linteau au passage.

construction, croix, triangles, signes ressemblant à des L, à des K renversés horizontalement, à des tridents, à des fourches, etc. Le toit en bâtière, avec un pan en arrière, est recouvert de grosses tuiles arrondies, à la mode italienne. Il repose sur une corniche de brique, à triple ressaut, dans laquelle sont encastrés, sur trois rangs superposés, des corbeaux de marbre blanc, d'un fort joli effet.



Fig. 2. — Chœur et autel du *Sancta Sanctorum*.

L'intérieur du sanctuaire, que le visiteur n'aperçoit qu'à travers trois fenêtres grillagées, au haut de la *Scala Santa* (fig. 1), est beaucoup plus intéressant. La chapelle, de forme rectangulaire, mesure $11^{m},40$ de profondeur sur 7 mètres de largeur maximum et se compose de deux parties bien distinctes : 1° le chœur, profond de 2 mètres et large de 6 mètres, — où l'on accède en gravissant un degré, sous une architrave soutenue par deux colonnes de porphyre, — avec une voûte d'arête basse, ornée de mosaïques, et au milieu duquel s'élève l'autel de marbre (fig. 2); 2° la nef, sensiblement carrée, voûtée d'ogive à une hauteur double de celle de la voûte du chœur.

Les murs sont, jusqu'à $4^{m},25$ du sol, revêtus de grandes plaques de marbre grisâtre très clair, maintenues par des attaches de métal. Sur trois côtés, une banquette de marbre est fixée à la base. Aux angles sont quatre colonnettes engagées dans la muraille, avec des chapiteaux composites, à volutes ioniques, soutenant les ogives de la voûte.

La porte d'entrée donne latéralement sur le côté droit, à la place la plus éloignée du chœur, par un corridor étroit (2^{m}) et très élevé (7^{m}). Les deux issues de ce passage sont plus basses — notamment celle qui est sous un arc en plein cintre, vers l'intérieur (fig. 3). Aux tympans de ces deux issues, du côté du corridor, des peintures se font face : au-dessus de la porte d'entrée, une fresque très retouchée, du XVIe siècle, représentant le Christ à mi-corps, vêtu de rouge et bénissant ; vis-à-vis, une madone moderne, dans un cadre, remplace la madone byzantine mentionnée par Marangoni[1], qui a été transportée en l'église Sainte-Marie du Peuple où elle se trouve encore aujourd'hui.

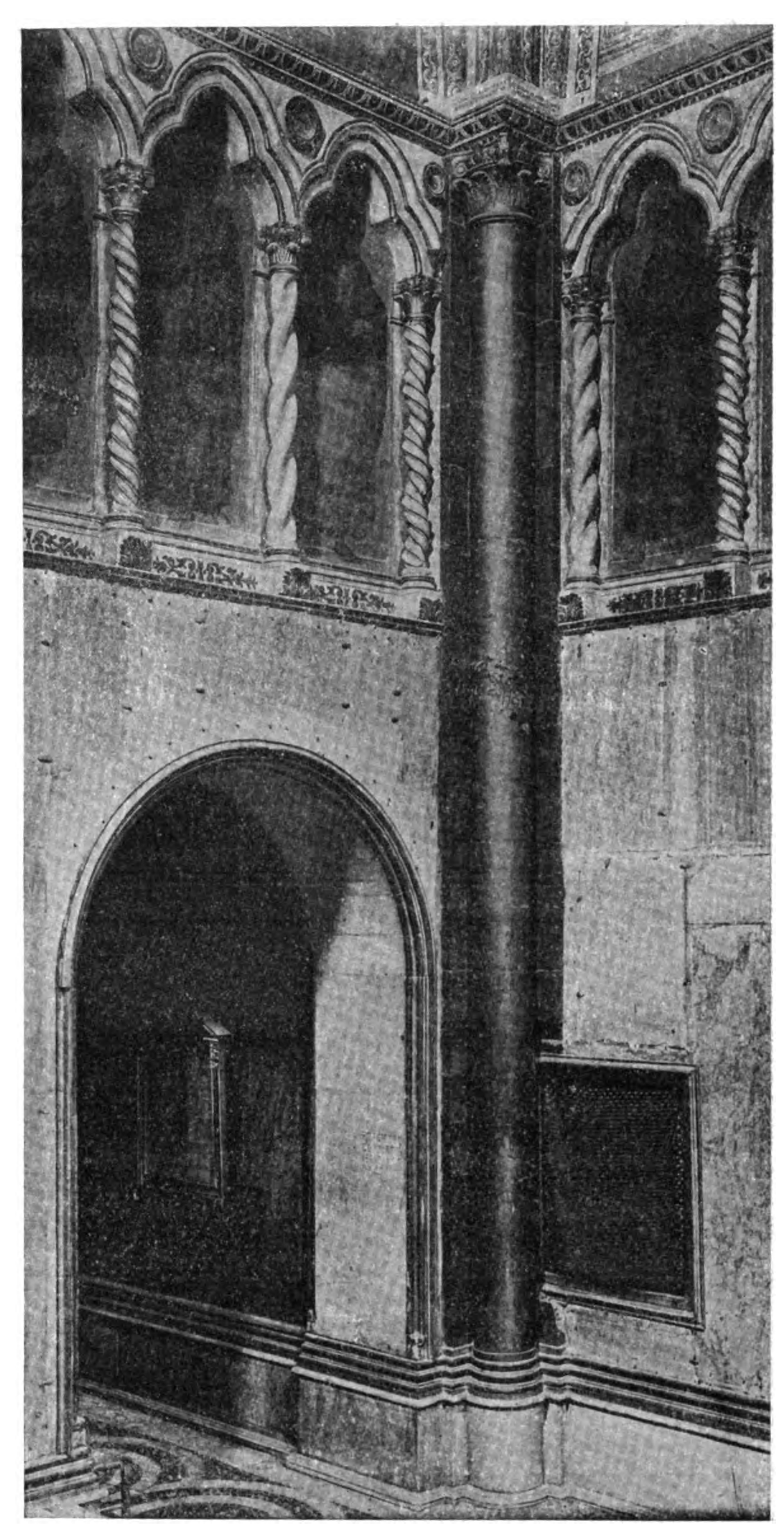


Fig. 3. — Intérieur de la chapelle (porte d'entrée).

1. *Istoria dell' antichissimo oratorio... di... Sancta Sanctorum*, p. 240.

Sur le mur de droite en entrant, sont les traces d'un ancien escalier, actuellement supprimé, qui devait conduire à la galerie extérieure, entourant la partie haute de l'édifice. Sur le côté gauche du tableau de l'entrée, au-dessous de l'arc, une inscription en caractères du XIII[e] siècle, gravée en creux (fig. 3), donne le nom de l'architecte, Jacopo Cosmato, de la célèbre famille des marbriers romains[1] :

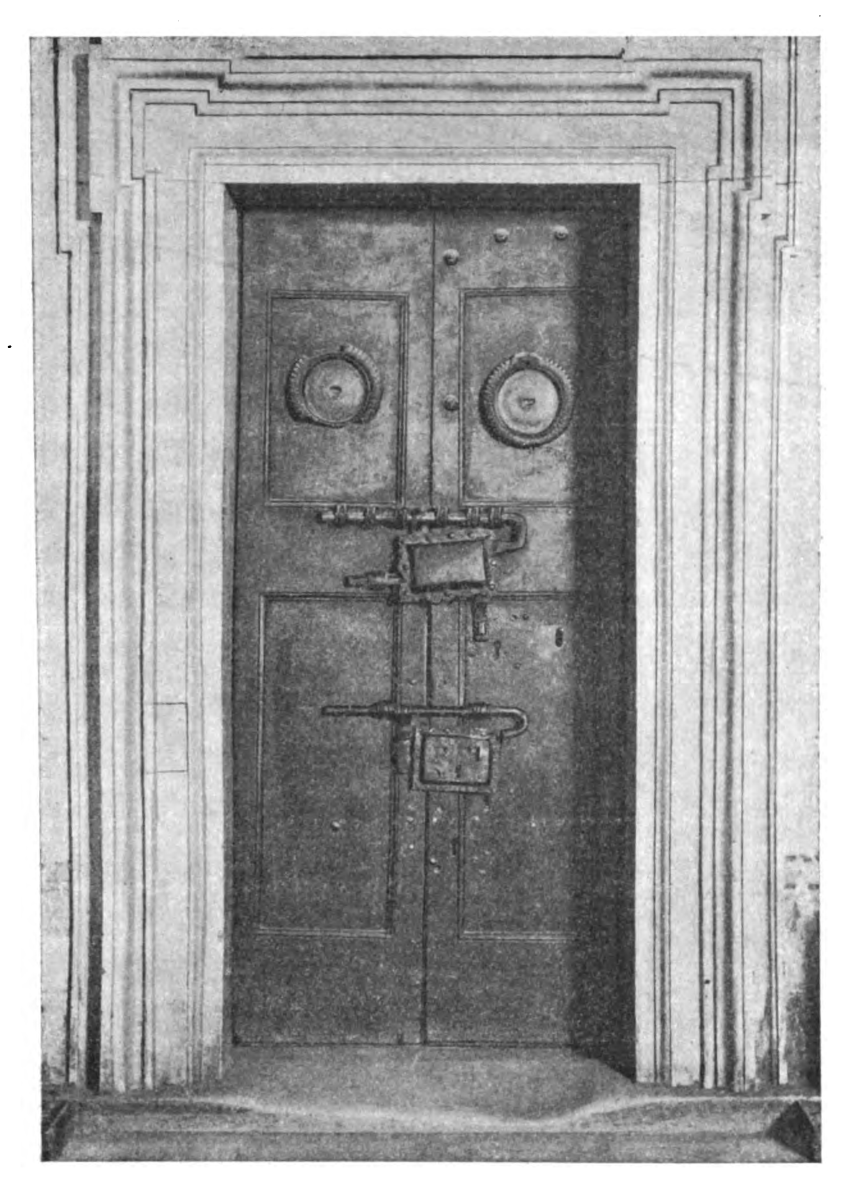


Fig. 4. — Porte de bronze de la chapelle.

✠ MAGISTER.
COSMATVS.
FECIT. HOC.
OPVS.

La porte de la chapelle (fig. 4) se compose de deux vantaux de bronze de 0^{m},03 d'épaisseur. Elle mesure 2^{m},43 de haut sur 0^{m},60 de large, et n'a d'autre ornement qu'un cercle mouluré au milieu de chaque panneau supérieur. Ces deux cercles simulent des poignées en forme d'anneaux. On y retrouve l'ornement très usité dans l'antiquité : un serpent enroulé,

1. Voy. Crowe et Cavalcaselle, *A History of painting in Italy*, t. I (1903), p. 85-86 ; Stevenson, *Mostra di Roma all' esposizione di Torino*, 1884, p. 180.

dont la tête est en haut. La porte est fermée à l'aide de barres de fer, passées transversalement dans des anneaux striés, et munies de serrures plates rectangulaires, mobiles comme elles, faisant l'office de cadenas. C'est une des quatre portes de bronze que conserve le Latran[1]; elle remonte très probablement à l'antiquité ou aux premiers siècles du moyen âge. La marche qui donne accès dans le sanctuaire est usée par les pas. Cette usure semble être antérieure au XVI[e] siècle, car on se l'expliquerait bien difficilement depuis.

A l'intérieur de la chapelle, dans la partie haute, la voûte est bleu d'azur étoilé d'or. Les ogives et les arcs formerets sont décorés de feuillage et d'oves. Aux sommets des quatre angles formés par les ogives, autour de la clef, sont peints à grande échelle les attributs des évangélistes. L'aigle, le lion, le bœuf et l'ange tiennent des livres ouverts sur lesquels se détachent, en caractères de la fin du XIII[e] siècle, les *incipit* des quatre évangiles. Ces fresques ont été fortement retouchées à diverses reprises. Les contours sont grossiers et les couleurs actuelles un peu crues.

Les murs sont occupés, à mi-hauteur[2], par une suite d'arcatures trilobées (de 2^{m},25 sur 0^{m},75), soutenues par des colonnettes torses en marbre blanc, avec chapiteaux composites et socles cubiques ornés d'acanthes. Dans ces arcatures, au nombre de sept par côté, sont peintes vingt-sept figures d'apôtres ou de saints, et une madone. La madone tenant l'enfant est au centre de la paroi orientale qui surplombe le chœur (pl. I). Sous ses pieds est une tête de chérubin ailé[3]. A sa droite et à sa gauche, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste. Aux extrémités de cette paroi, sont le prophète Isaïe et le roi David couronné. Dans les arcatures intermé-

1. Les autres portes sont celles des oratoires saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste et celle du cloître. Nous ne comptons pas celle de la basilique même, qui n'y a été placée que sous Alexandre VII (1655-1667).

2. A la hauteur de 4^{m},25, où finit le revêtement de marbre sur trois côtés, et au-dessus de l'entablement qui surplombe le chœur.

3. Des couronnes de métal ont été fixées, selon l'usage, sur les têtes de la Vierge et de l'enfant Jésus.

diaires, qui se font pendant, s'ouvrent deux petites fenêtres carrées, avec portes de bois munies de serrures et, par devant, des grilles de fer dorées fermées de cadenas. Au-dessus de celle de droite est peint un ange, et au-dessous un pape, la tiare en tête, tenant sur les bras un coffre rectangulaire plein de crânes et d'ossements, précédé d'un diacre qui porte un cierge, et suivi d'un évêque. C'est évidemment la représentation du pape Léon III, déposant l'« arche » de cyprès, pleine de reliques, dans la chapelle[1]. Au-dessus de la petite fenêtre de gauche, se trouve représenté un bras sortant d'un nuage et tenant, par l'anse, un panier dans lequel on voyait encore deux pains, au temps de Marangoni. Au-dessous de cette fenêtre, on distingue des têtes humaines tournées vers le ciel, d'où tombe la manne, figurée par des gouttelettes en forme de figues. Cette manne était évidemment censée s'échapper du panier.

Isaïe tient de la main gauche, un rouleau déplié, où est tracée l'inscription : « ECCE VIRGO CONCIPIET ET PARIET FILIVM. » (Isaiæ, VII, 14). — Le roi David tient aussi un phylactère, où l'on pouvait lire à l'époque de Marangoni : « DE FRVCTV VENTRIS TVI PONAM SVPER SEDEM TVAM. » (Psalm. CXXXI, 11).

Dans les arcatures de la paroi méridionale (pl. IV), sont peints sept personnages nimbés, tenant des livres ou des rouleaux. Dans le premier, à gauche, on reconnaît saint Pierre, qui s'appuie sur une croix très longue. Le troisième en commençant du même côté est saint Jacques le Mineur : son nom est inscrit sur le livre qu'il tient ouvert. Les cinq autres, sans légendes ni attributs, sont impossibles à identifier. Il semble qu'on ait voulu figurer des apôtres. Celui du milieu, dont la tête est tournée à droite, paraît bien avoir remplacé une image du Christ.

La paroi septentrionale (pl. III) est couverte de peintures semblables : à gauche, saint Laurent, dont le nom figure dans l'inscription, très effacée, d'un livre qu'il tient à la main, en même temps

1. C'est à tort, croyons-nous, que Marangoni (p. 18) a voulu y reconnaître Étienne VI (*corr.* V) apportant les reliques des martyrs du cimetière de la *Via Salara*, en 886.

qu'une croix à longue tige. Il ne porte pas la dalmatique des diacres, par suite probablement d'une restauration maladroite, mais il a la tonsure en couronne. Dans l'arcature du centre est évidemment figuré saint Jean l'Évangéliste, les yeux levés au ciel, reconnaissable à son aspect juvénile. Les deux autres apôtres, qui tiennent des livres, sont peut-être saint Marc et saint Mathieu.

Sur la paroi occidentale (pl. II), au centre, est représenté un pape à longue barbe blanche, coiffé de la tiare ou trirègne, tenant de la main gauche un livre, et bénissant de la droite. Il porte le pallium. C'est sans doute saint Sylvestre, le fondateur du Latran, A sa droite est le pape saint Grégoire, avec la colombe voltigeant près de son oreille, selon la tradition. Il porte aussi le pallium sur les épaules. Deux évêques mitrés encadrent saint Sylvestre et saint Grégoire. D'après les reliques conservées dans la chapelle, nous avons tout lieu de supposer qu'ils sont saint Nicolas et saint Denis l'Aréopagite. Les deux derniers personnages, aux extrémités, sont saint François et saint Dominique, reconnaissables au costume de leur ordre. Saint François lève la main droite, pour montrer ses stigmates : ce portrait pourrait être assez fidèle, car son type est voisin de celui de la fresque de Subiaco[1]. Reste un saint, dont nous n'avons pas encore parlé. Il occupe la seconde arcature, en commençant par la droite. Il est coiffé du capuchon rigide des moines grecs et tient la crosse abbatiale d'une main, tandis qu'il bénit de l'autre. C'est probablement saint Sabas, dont le sanctuaire garde les reliques.

Au-dessus des arcatures tribolées, entre les archivoltes desquelles sont des médaillons étoilés en relief, règnent, sur chaque face, de petites corniches agrémentées d'oves, les séparant des tympans supérieurs. Au milieu de chaque tympan, s'ouvre une fenêtre étroite et allongée, en tiers point, à embrasure très évasée vers l'intérieur, encadrée d'ornements peints (rosaces, etc). Sur l'espace de muraille, à droite et à gauche de ces fenêtres, sont peintes à fresque

1. *Saint François d'Assise*, Paris, 1885, in-fol., p. 30.

diverses scènes : au-dessus du fond de la chapelle (côté Est ; pl. I,) à gauche, un pape à genoux, la tiare en tête, les mains tendues ou peut-être tenant un modèle de la chapelle, est présenté par les apôtres Pierre et Paul au Christ, assis sur un trône, figuré sur le côté droit de la fenêtre. Le pape est évidemment Nicolas III, qui offre la chapelle à Jésus-Christ : c'est un portrait contemporain, ainsi que le prouve la forme de la tiare qui est de la fin du XIIIe siècle[1]. Le Christ a un nimbe crucifère gemmé. Il tend la main droite vers le pape Nicolas III, comme pour le remercier ou l'accueillir. De la main gauche, il semble tenir une croix. Dans le haut, à droite et à gauche de la tête du Christ, voltigent deux anges nimbés de petite taille, aux longues robes flottantes, la tête penchée gracieusement.

Au-dessus de ces compositions, dans les registres de chaque côté de la fenêtre, sont deux anges, les ailes déployées, se retournant comme pour regarder derrière eux. Des anges semblables, tenant des croix, se retrouvent, à l'endroit correspondant, sur les trois autres tympans de la chapelle.

Le trône du Christ a des montants ornés de motifs architecturaux de la Renaissance. L'encadrement carré, avec des zones d'oves, de perles et de palmettes à l'entablement, des pilastres à chapiteaux composites et des ornements consistant en vases superposés, avec des entrelacs de feuillage et des oiseaux affrontés, indiquent la même époque.

Sur le mur méridional (pl. IV), au-dessus des arcatures, deux autres fresques représentent, à gauche, le crucifiement de saint Pierre et, à droite, la décollation de saint Paul.

Saint Pierre est attaché à la croix, la tête en bas, et dans le fond on aperçoit différents monuments, parmi lesquels on reconnaît le Château Saint-Ange et la pyramide de Cestius, appelée au moyen âge *Meta Remi*, ou peut-être l'obélisque de Néron, allusions aux récits relatifs à la mort de saint Pierre[2]. Une représentation sem-

1. Cf. Eug. Müntz, *La tiare pontificale du VIIIe au XVIe siècle* (extr. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVI, 1re partie), p. 10, 32 et 33.

2. O. Marucchi, *San Pietro e San Paolo in Roma*, Roma, 1900, p. 43 et suiv.

blable se voit encore aujourd'hui à San-Piero de Grado, et Grimaldi nous a conservé le dessin d'une fresque tout à fait analogue, qui était peinte sur le mur de l'ancien portique de Saint-Pierre de Rome [1]. Auprès de la croix sont divers personnages, quelques-uns nimbés, dont les gestes indiquent la consternation.

Dans la décollation de saint Paul, le saint est représenté devant des rochers, étendu sur le sol, la tête coupée. Le soldat qui l'a frappé remet son glaive dans le fourreau. Deux autres hommes d'armes, dont l'un porte un bouclier, assistent à la scène. Dans le fond, on aperçoit les deux tours pointues d'une porte fortifiée, la porte Saint-Paul.

Ces compositions sont entourées d'un encadrement carré de dentelures. Au-dessus se profile une sorte de dôme en pointillé où, dans un arc de cercle, quatre *vela* sont tendus de la périphérie au centre ; sur ce dôme sont posées deux colombes, l'une en face de l'autre, dans des rinceaux. De chaque côté, des entrelacs de feuillage avec fleurs s'échappent de grands vases à côtes.

Sur le mur septentrional (pl. III), au-dessus des arcatures, à gauche la décollation de sainte Agnès et, à droite, le miracle de saint Nicolas. Sainte Agnès est debout, les mains levées, dans l'attitude de l'orante, devant le préteur romain, couronné comme un roi, et le bourreau lui tranche la tête, tandis qu'un ange nimbé descend du ciel vers elle [2].

Le miracle de saint Nicolas est celui des trois enfants sauvés de la mort. Dans un palais, les enfants reposent, auprès d'un personnage couché. A la porte se présente le saint, déguisé en voyageur. On le voit ensuite paraître dans la partie supérieure de l'édifice, avec l'inscription peinte en blanc : S. NICOLAVS. L'encadrement con-

1. Pietro d'Achiardi, *Gli affreschi di S. Piero a Grado, presso Pisa, e quelli già esistenti nel portico della basilica Vaticana* dans *Atti del Congresso internazionale di scienze storiche*, t. VII (Roma, 1905), p. 218-219.

2. Marangoni (p. 31) et Rohault de Fleury (p. 385) avaient vu dans cette scène l'apparition d'un saint, peut-être saint Nicolas, à diverses personnes. D'autres voulaient y reconnaître le Christ dans les limbes. — Sur la coupe d'or émaillée de Charles V, sainte Agnès est représentée sur un bûcher, et le bourreau la menace d'une lance. Voy. Charles Hercules Read, *The royal gold cup of the kings of France and England...* (*Vetusta Monumenta*, vol. VII, pl. XI) ; Léopold Delisle, *La coupe d'or du roi Charles V* (*Journal des savants*, année 1906, p. 233-239).

siste en motifs architecturaux de l'époque de la Renaissance. pilastres avec panneaux longs et arrondis. ornés de feuillages et couronnés de chapiteaux composites, frise décorée de perles, d'oves, de palmettes, de rais de cœur, etc. Sur les côtés, des vases ou coupes à pied, superposés, avec des entrelacs, des masques et des colombes affrontées.

Sur le mur occidental (pl. II) sont peints, à gauche, la lapidation de saint Étienne et, à droite, le martyre de saint Laurent.

Saint Étienne est poursuivi par une multitude d'hommes lui jetant des pierres. Il courbe le corps en avant et implore le Christ qui apparaît dans le ciel, entouré d'un cercle d'où partent des langues de feu. Dans le fond, à gauche, est une porte en plein cintre surmontée d'un fronton triangulaire ; derrière, une muraille crénelée, flanquée de deux tours, masque le bas d'un édifice gothique, dont on aperçoit les fenêtres hautes en tiers point, garnies de meneaux.

Saint Laurent est représenté nu, sur un gril, environné de fumée, devant le « préfet de Rome » siégeant sur un trône. Le bourreau, muni d'un soufflet, attise le feu. A droite sont des arcades en plein cintre, sous lesquelles on distingue des personnages, et, en arrière, les sommets de trois tours.

Les encadrements sont dans le même style que ceux de la paroi septentrionale.

A la première inspection, ces peintures paraissent très modernes. Les vêtements aux plis relevés par le vent, que portent les apôtres, rappellent même la manière du Bernin, et les encadrements Renaissance ainsi que le costume des évêques nous reportent à des périodes bien postérieures au XIIIe siècle. Néanmoins c'est de ce siècle que date la reconstruction de la chapelle par Nicolas III (1277-1280). On a signalé, sur le mur oriental, l'effigie de ce pape en costume de son temps. C'est lui qui l'orna de fresques, d'après le témoignage formel de Ptolémée de Lucques [1]. Son portrait même doit être

1. « ...ac in superiori parte testitudinis picturis pulcherrimis ornatam fundari jussit [Nicolaus]. » Ptolem. Luc. *Chron.* (Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. X, p. 1181).

contemporain, ainsi que la composition où il figure. Les encadrements Renaissance ont été visiblement repeints sur des encadrements plus anciens, semblables à ceux qui ont subsisté sur le mur méridional. Les ornements en forme de rosaces, peints autour des fenêtres, sont bien de la fin du XIIIe siècle. Les scènes que nous décrivions plus haut sont aussi de la même époque. La disposition des personnages et l'encadrement dentelé rappellent les fresques de l'école de Cavallini, ornant l'église supérieure d'Assise[1], où le Christ dans un cercle ressemble beaucoup à celui que nous signalions dans la Lapidation de saint Étienne. Si nous y comparons maintenant la fresque du « Jugement dernier » de Sainte-Cécile au Transtévère, par Pietro Cavallini, retrouvée dernièrement[2], nous observons que le Christ, sur un trône byzantin, offre une certaine similitude de type, de costume et de geste avec celui de la fresque de la chapelle, où le trône Renaissance est évidemment peint par-dessus un trône byzantin, orné d'incrustations ovales aux couleurs variées. Dans le concert d'anges qui l'entoure, il en est plusieurs dont la tête est penchée sur l'épaule, comme les anges des fresques décrites, dont ils rappellent le mouvement[3]. Enfin certains des apôtres de Cavallini présentent une réelle analogie de traits et de vêtements avec ceux qui assistent Nicolas III et ceux des arcatures les moins retouchées[4]. Quant aux anges plus petits, isolés dans le haut, aux constructions du fond des compositions, aux rochers crevassés de la Décollation de saint Paul, c'est ce que nous retrouvons dans les fresques de Giotto, à Assise, à Saint-Pierre de Rome (Crucifixion de saint Pierre, Lapidation de saint Etienne[5]) et à Padoue[6].

Sans proposer aucune attribution qui, dans l'état actuel des

1. Crowe et Cavalcaselle, *A History of painting in Italy*, t. II (Londres, 1903), p. 4.
2. Hermanin, *Gli affreschi di Pietro Cavallini a Santa Cecilia in Trastevere* (*Le Gallerie nazionali italiane*, t. V, Roma, 1902).
3. Crowe et Cavalcaselle, t. I, p. 94.
4. Ibid., p. 96 et 100.
5. Ibid., t. II, p. 46.
6. Ibid., p. 62 et 64.

choses, à la suite d'un si grand nombre de restaurations et de modifications, ne présenterait rien d'assez positif, il paraît néanmoins incontestable que l'origine première des fresques de cette chapelle palatine — j'allais dire de cette Chapelle Sixtine — des papes du moyen âge, remonte à la fin du XIIIe siècle, à l'époque où l'école de Cavallini était florissante à Rome, un peu avant la venue de Giotto. Ce qui a été le plus restauré est assurément la suite des personnages figurés dans les arcatures : ceux des parois de l'Est et de l'Ouest (les papes) semblent toutefois n'avoir subi que des retouches de détail. Marangoni avait déjà très justement soupçonné que l'attribution de toutes ces peintures à Girolamo Nanni, peintre contemporain de Sixte-Quint, qui travailla dans la chapelle, était inadmissible, mais il estimait qu'on lui devait probablement les « trirègnes » coiffant les papes saint Sylvestre et saint Grégoire.

Il faut enfin rappeler les restaurations dues à Raffaele Cavasetto, de Bologne, en 1572, et à Giuseppe Montano, de Pesaro, en 1704, dont les noms sont gravés sur le tailloir du chapiteau de la colonne d'angle, près de l'entrée de la chapelle (fig. 3), et aussi celles qui ont été exécutées en 1600 et en 1625, par des artistes inconnus[1].

L'abside a une voûte d'arête décorée de mosaïques, où sont représentés, au centre, le médaillon du Christ de grandes dimensions, environné d'anges, et autour, dans des lunettes, des lampes ou *gabatæ* et les bustes des apôtres Pierre et Paul séparés par une croix, entre ceux de sainte Agnès et de saint Laurent (sur le mur du fond), et les bustes de saint Nicolas et de saint Étienne, aux deux extrémités, sur les petits côtés du rectangle de la voûte. De Rossi en a publié un dessin colorié, avec un commentaire excellent, auquel il suffit de renvoyer[2]. Le médaillon central est peut-être un peu antérieur à ceux du pourtour ; mais il remonte néanmoins comme ceux-ci, au XIIIe siècle.

Icône achiropoète. — Sur la paroi du fond du sanctuaire est fixée, dans un châssis de fer forgé scellé à la muraille, avec portes gril-

1. Marangoni, *Istoria dell' antichissimo oratorio ...di... Sancta Sanctorum*, p. 32-33.
2. *Musaici cristiani ...delle chiese di Roma* (Rome, 1899), pl. XXI.

lagées pouvant se fermer, la célèbre image « achiropoète » du Christ (pl. V), que le pape Étienne II (752-757) porta lui-même, pieds nus, jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, pour conjurer l'invasion des Lombards, lorsqu'Aistulf menaçait Rome[1]. Léon IV (847-851) amena processionnellement la même image à Saint-Adrien, afin de chasser un terrible serpent qui ravageait le centre de la Ville[2].

Cette icône, qui n'est pas la pièce la moins curieuse du trésor ni la plus accessible, est tout entière couverte d'ornements. En bas est l'inscription en relief : ✠ INNOCEN[TIVS]. PP. III. HOC OPVS FIERI FECIT. Les ornements consistent en un revêtement continu de lames d'argent décorées au repoussé de rosaces, de fleurs, d'étoiles, de cercles, d'entrelacs et de compartiments avec figures diverses. Seul le visage du Christ est visible.

Lors du transport de cette image en la basilique de Latran, à l'occasion du jubilé de 1900, il m'a été possible de l'examiner de près dans la chapelle Corsini. En soulevant un peu, sur le côté, la plaque de métal qui la cache, j'ai rencontré une planche de bois recouverte d'un canevas grossier sur lequel un enduit était étendu pour recevoir la peinture. Les traits de la figure ont été peints en noir, d'une main très inhabile, sur un tissu fin (soie?) gris rosé, collé par-dessus l'enduit en question. L'image primitive, en supposant qu'il en reste trace, est donc tout à fait cachée. Il en est ainsi au moins depuis Alexandre III (1159-1183), d'après Gervais de Tilbury[3]; toutefois le dessin du visage, tel qu'il est actuellement, a dû être refait ou fortement retouché au XVI[e] siècle. Il semble même, à regarder de

1. *Liber pontificalis,* éd. L. Duchesne, t. I, p. 442-443. — Le même rite fut encore suivi en 1470, sous Paul II, par crainte des Turcs.

2. Ibid., t. II, p. 110. Un dais moderne en bois, recouvert de métal décoré au repoussé, et orné de guirlandes et d'amours, surmonte l'image. En 1524, un certain Caradosso de Foppa, de Milan, en avait commencé un autre qui fut volé lors du sac de Rome ; Archives du *Sancta Sanctorum* (*Archivio di Stato,* de Rome), Arm. III, L. XI, fol. 75 verso, 76 et 79 verso.

3. *Otia imperialia,* Decis. III, c. 25 : « Est et alia dominici vultus effigies in tabula eque impressa in oratorio sancti Laurencii in palatio Lateranensi. Quam sancte memorie nostri temporis PP. Alexander III multiplici panno serico operuit, eo quod attentius intuentibus tremorem cum mortis periculo inferret. » Partie inédite de Gervais de Tilbury. Voy. Marangoni, p. 88 et suiv. ; Bibl. nat., ms. lat. 6703, fol. 139 verso.

près la photographie, qu'il y ait deux dessins superposés qui ne correspondent pas pour les détails.

L'icône entière, mesurant 1m,48 de haut sur 0m,74 de large, représentait certainement le Christ en pied, comme le triptyque de l'église de Trévignano (au diocèse de Sutri). Au bas du revêtement, sous une tête de Christ surmontée par des ornements en forme de couronne, est une petite porte métallique, à deux battants sur lesquels sont gravées les scènes suivantes : à gauche, sur un autel, l'image du Christ vénérée par quatre personnages agenouillés, tenant des cierges ; au-dessous, un évêque célébrant ; à droite l'Ascension, et, au-dessous, la consécration de l'agneau. Lorsqu'on ouvre cette porte, on se trouve en présence d'une plaque d'argent, percée de petits trous et usée par la pratique du « Lavement des pieds[1] ».

Sur le pourtour du revêtement d'argent, dans de petits encadrements, sont les figures suivantes, du début du XIIIe siècle, au repoussé : les symboles des quatre évangélistes, la Vierge, saint Étienne, saint Laurent et divers apôtres, dont saint Pierre et saint Paul, les saintes Agnès et Praxède, un ange ; en bas, dans des losanges, sainte Hélène, saint Paul, saint Jean-Baptiste, la Vierge, saint Michel Archange, saint Pierre, saint Laurent, sainte Praxède, un évêque ou un pape en prière.

Le cadre rectangulaire à ouverture octogonale, décoré de têtes d'enfants, qui entoure la sainte face, remonte tout au plus au XVIe siècle. Il en est de même de la tête de chérubin ailée, placée au-dessous, aux ailes de laquelle sont suspendues de petites plaques d'or cordiformes, portant gravés les noms de divers gardiens de la « Compagnie du Saint-Sauveur au Latran » en 1625, 1650 et 1672[2].

Un rubis très gros et une croix d'or, ornée de perles et de cinq rubis, sont attachés au milieu de l'image, avec les noms gravés des quatre gardiens de la Compagnie, donateurs du rubis, en 1672.

1. Marangoni, p. 119 et 121.
2. Sur cette confrérie, voy. Marangoni, p. 286, et *Statuti della venerabile compagnia della sacratissima imagine del Smo Salvatore ad Sancta Sanctorum di Roma*, Roma, 1608, in-4°.

Dans cette même partie centrale, limitée sur les côtés par deux pilastres de style ionique, sont trois plaques rondes en argent à fond émaillé bleu, avec des scènes : le Christ en croix entre les deux larrons, la Nativité, et sur celle du milieu, au-dessous, le couronnement de la Vierge. Ces plaques ne sont pas antérieures au XVI[e] siècle. Un peu plus bas, est un médaillon, avec l'agneau nimbé qui tient la bannière.

Les volets à charnières, servant à protéger l'image, sont ornés de plaques d'argent, divisées en compartiments superposés. Ces compartiments, au repoussé, sont couronnés chacun d'une arcature en plein cintre, avec redans formant remplage à l'intérieur. Dans les deux arcatures du haut, la Vierge et l'Ange se faisant pendant figurent l'Annonciation ; au-dessous, à gauche, saint Jean, avec l'agneau nimbé, tenant la bannière, à droite, saint Jacques le Majeur s'appuyant sur un bâton. Au-dessous encore, à gauche, saint Pierre devant lequel est agenouillé le donateur, sous ses armoiries, et l'inscription du XV[e] siècle : [Ho]C. OPUS. FECIT. FIERI. D. JACOBI. TEO[LI] — ; à droite, saint Paul tenant un livre. Enfin, dans les deux arcatures du bas, d'un côté, saint Antoine, et, de l'autre, saint Laurent tenant le gril. Ces volets sont postérieurs aux lames d'argent d'Innocent III. Le nom de Giacomo Teolo di Vetralla se retrouve dans un ancien catalogue des membres de la « Compagnie du Saint-Sauveur au Latran », gardienne de l'icône, et son testament (daté du 16 mai 1405), dans lequel il fait un legs pour orner les volets de l'icône, a été retrouvé par Adinolfi[1].

Au sujet de l'origine de cette image, on a émis bien des hypothèses. En dernier lieu, M. de Mély a appelé l'attention sur un passage du chroniqueur grec Georges l'Hamartole (vers 840), relatant le transport

1. Adinolfi, *Roma nell' età di mezzo*, t. I (Roma, 1881), p. 234-5. Pour la description détaillée des ornements de cette image, ainsi que pour les légendes relativement modernes qui s'y rattachent, cf. Marangoni, p. 92 et suiv. Voy. aussi à l' « Archivio di Stato » de Rome, dans le fonds constitué par les anciennes archives du *Sancta Sanctorum*, l'Arm. I, m. 1, n[os] 5 et 6 (Gioie che stanno all' imagine del Salvatore di *Sancta Sanctorum*). Plusieurs pierres précieuses sont aujourd'hui remplacées par de la verroterie.

miraculeux, bien connu, de la célèbre icône de la Porte d'Airain de Constantinople : sauvée lors du mouvement iconoclaste (après 719) par le patriarche Germanos et confiée par lui à la mer, l'image vint aborder auprès du Souverain Pontife. Celui-ci (Grégoire II) l'aurait recueillie et placée, selon le même auteur, dans sa Grande Église (ἐν τῇ μεγάλῃ

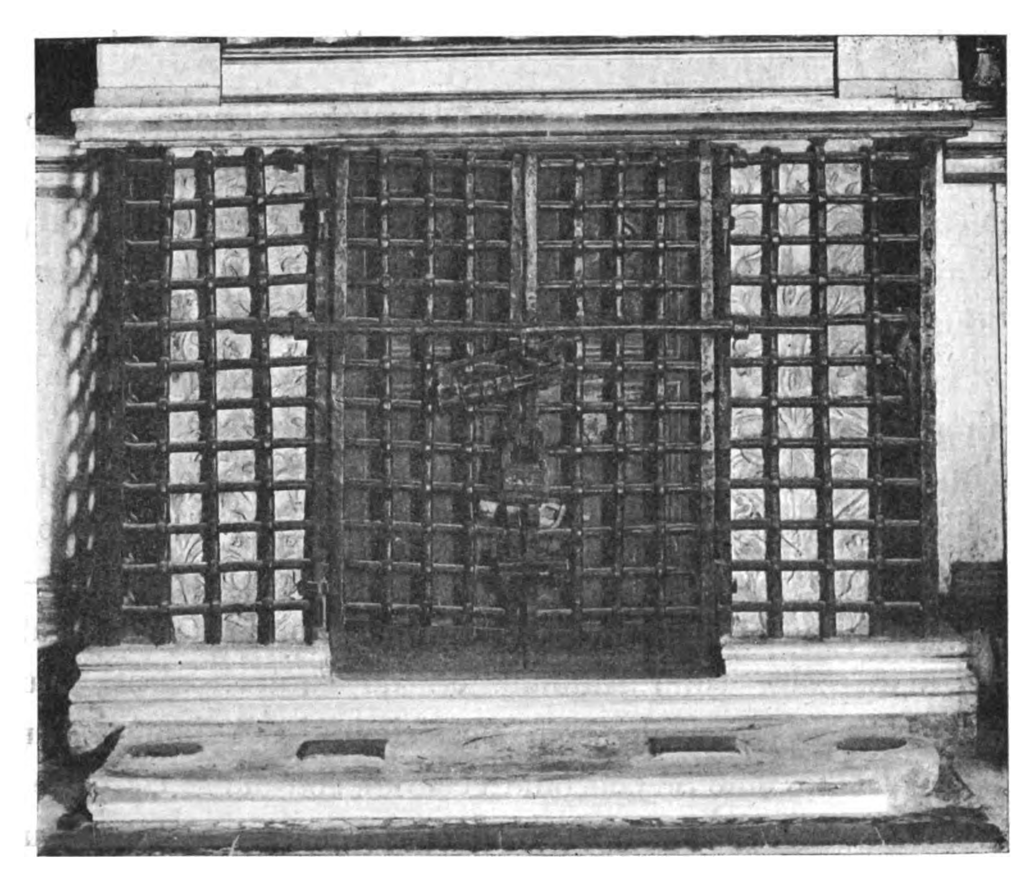


Fig 5. — Autel du *Sancta Sanctorum*, avant son ouverture.

ἐκκλησίᾳ) c'est-à-dire, semble-t-il, dans la basilique de Latran[1]. L'identification avec l'icône du Latran est donc possible. J'avais, quelque temps auparavant, montré à la Société des Antiquaires de France la

1. F. de Mély, *L'image du Christ du Sancta Sanctorum et les reliques chrétiennes apportées par les flots* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. LXIII, p. 113-144). Voy. aussi Benedetto Millino, *Dell' oratorio di S. Lorenzo nel Laterano, hoggi detto Sancta Sanctorum* (Roma, 1666, in-8°), p. 73 et suiv. ; *De sacra imagine SS. Salvatoris in Palatio Lateranensi tractatus Nicolai Maniacutii* (Romæ, 1709, pet. in-4°); V. Giannini, *Notizie istoriche... della ven. antichissima immagine del SS^{mo} Salvatore... di Sancta Sanctorum* (Roma, 1798, in-4°, et 1824, in-8°); P. Mencacci, *Alcune memorie sull' imagine acheropita del santissimo Salvatore di Sancta Sanctorum in Roma* (Roma, 1887, in-8°). — Toutes les gravures de cette image ont été mal exécutées. La moins mauvaise a été publiée récemment par Mgr A. de Waal, *Roma sacra* (Munich, 1905-6), p. 321-2.

première photographie qui eût été faite de cette icône[1]. Je l'avais prise en 1900 et je la publie ici : les souvenirs historiques s'y rattachant en font un monument des plus dignes d'attention. C'est probablement une épave de Byzance, échouée à Rome au VIIIe siècle. Elle est mentionnée, au XIIe, parmi les reliques conservées au trésor du *Sancta Sanctorum*.

Autel. — Ayant ainsi fini d'examiner les murs intérieurs de la chapelle, il convient de passer à l'autel lui-même (fig. 5). Cet autel, environné d'ornements architecturaux de bois, qui lui donnent l'aspect d'un monument du XVIIIe siècle, est en réalité une construction médiévale de marbre, de $1^{m},30$ de hauteur et $1^{m},77$ de largeur. Sur sa face antérieure, entre deux pilastres, ornés chacun d'une gerbe de feuillage avec des fleurs ressemblant à des gueule de loups et des oiseaux en relief, s'ouvre une porte de bronze, à deux vantaux, de 1 mètre de hauteur sur $1^{m},50$ environ de largeur. Cette face est environnée d'une solide grille de fer forgé scellée, faisant retour sur les côtés, avec une porte à deux battants (au-dessus de celle de bronze), fermée par une grosse barre de fer transversale et de forts cadenas cylindriques, à dents pénétrantes.

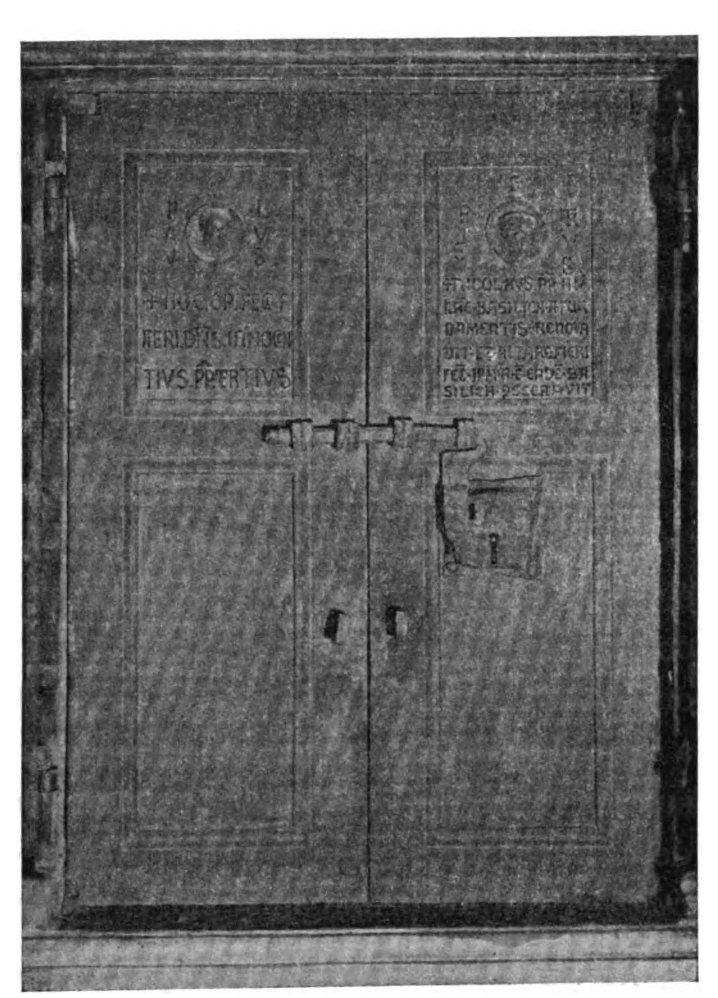


FIG. 6. — Porte de bronze de l'autel du *Sancta Sanctorum* (début du XIIIe siècle).

1. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, année 1903, p. 229.

Devant l'autel est une marche très usée, en mosaïque polychrome, à grands dessins géométriques carrés et ronds, comme le reste du pavement de la chapelle.

Sur les vantaux de bronze, que ferme un verrou relié à une serrure (fig. 6), sont de très petits médaillons, en relief, des têtes des apôtres Pierre et Paul, vus de trois quarts, avec les inscriptions en capitales[1] : S | PE | TRVS et S | PAV | LVS. Sous le médaillon de saint Pierre, placé à droite, est l'inscription en capitales romaines : ✠ HOC·OPVS·FECIT | FIERI·DOMINVS·INNOCEN | TIVS·PAPA·TERTIVS.

Sous le médaillon de saint Paul, en caractères semi-gothiques du XIIIe siècle : ✠ NICOLAVS·PAPA·III^{us} | HANC·BASILICA[M]·A·FVN | DAMENTIS·RENOVA | VIT·ET·ALTARE·FIERI· | FECIT·IPSVMQVE·CVM·EADEM·BA | SILICA·CONSECRAVIT.

Anciens catalogues.

Cette porte de bronze, derrière les barreaux de fer, n'avait plus été ouverte après Léon X, et tous les archéologues qui se sont occupés du Latran, depuis Panvinio jusqu'à Marangoni et de Rossi, ont ignoré ce qu'elles abritaient. Léon X s'était borné, semble-t-il[2], à faire dresser un catalogue des reliques. Pour avoir plus de détails sur les reliquaires, — et encore bien peu — il fallait recourir à une description du Latran au XIIe siècle, œuvre d'un certain *Johannes Diaconus* qui s'exprime ainsi sur la chapelle :

XIV. *De ecclesia Sancti Laurentii in palatio*. In sacro namque palatio est quoddam Sancti Laurentii oratorium, in quo tria sanctissima computantur altaria. Primum in arca cypressina, quam Leo papa III condidit, tres capsæ sunt. In una est crux de auro purissimo adornata gemmis et lapidibus pretiosis, id est hyacintis et smaragdis et prasinis. In media cruce est umbilicus et preputium Circumcisionis Domini nostri Jesu Christi[3] : et desuper est inuncta balsamo, et singulis annis eadem unctio renovatur, quando dominus papa cum cardinalibus facit processionem, in Exaltatione

1. La gravure de Marangoni (op. cit., p. 37) est très inexacte.
2. Marangoni, op. cit., p. 40.
3. L'édition Mabillon ne portait que « umbilicus Domini nostri Jesu-Christi. » Le ms. des Archives de la basilique de Latran A.LXXII fournit la leçon que nous imprimons ici ; mais il a subi un grattage. Le ms. de Cambrai 710 (fol. 83 verso) donne la même leçon sans grattage.

Sanctæ Crucis, ab ipsa ecclesia Sancti Laurentii in basilicam Salvatoris, quæ appellatur Constantiniana[1]. Et in alia capsa argentea et deaurata cum historiis est crux de smalto depicta, et infra capsam illam est crux domini nostri Jesu-Christi : et in tertia capsa, quæ est argentea, sunt sandalia, id est calciamenta domini nostri Jesu-Christi. Est iterum ibi alia capsa deaurata, ubi est de ligno illæ sanctæ Crucis, quam Eraclius devicto Chosroe secum tulit de Perside, una cum corpore sancti Anastasii martyris, et est in altare, quod est ibi sancti Laurentii, de marmore. Ibi est etiam bracchium sancti Caesarii martyris, ossa duo sancti Johannis Baptistæ, et os unum sancti Hieronymi, et spatula sancti Dionysii Areopagitæ, et os de crure sancti Stephani papæ et sancti Damasi reliquiæ et sanctorum Primi et Feliciani, et caput sanctæ Praxedis et sanctæ Anastasiæ reliquiæ cum aliis multis, et sanctarum Agapæ, Chioniæ, et Hirenæ, Pistis et Helpis virginum, Nerei et Achillei, Priscæ et Aquilæ. Item sunt ibi reliquiæ de genu sancti Tiburtii, filii Cromatii. In hac eadem arca cypressina est panis unus Cœnæ Domini, et tredecim de lenticulis ejusdem Cœnæ, et de arundine, et de spongia cum aceto ad os Domini posita, et lignum de sicomoro, ubi Zachæus ascendit. Et super hoc altare est imago Salvatoris mirabiliter depicta in quadam tabula quam Lucas evangelista designavit, sed virtus Domini angelico perfecit officio ; sub cujus pedibus, in quadam preciosorum lapidum linea, pignora hujus sanctuarii sunt recondita, quorum ista sunt nomina : Lapis in quo consedit sancta Maria. Lapis de sancto Jordane, ubi sedit Dominus dum baptizaretur. Lapis de sancta Bethleem. Lapis de Monte Oliveti, ubi Dominus oravit ad patrem. Sancta petra in qua sedit angelus ad sepulcrum. De sancta columna, ubi Dominus fuit ligatus et flagellatus. De sepulcro Domini, ubi corpore mortuus requievit. De lancea qua fuit latus Domini perforatum. De ligno Crucis Domini. De loco qui dicitur Lithostrotos. De Calvariæ loco. Sancta silex, ubi Dominus conditus est. Lapis de Monte Sion. Lapis in quo Dominus transfiguratus est in monte. Lignum de sancto præsepe Domini, in quo puer natus fuit positus. Lapis de Monte Sina, ubi lex fuit data. Lapis de sepulcro sanctæ Mariæ. In alio vero altari ejusdem oratorii sunt capita sanctorum apostolorum Petri et Pauli, et capita sanctarum Agnetis et Eufemiæ virginum.

In tertio vero sunt carbones aspersi de sanguine sancti Laurencii, et de arvina corporis ejus. Sunt etiam in eodem oratorio reliquiæ sanctorum xl Martyrum, multorumque aliorum[2].

A cette liste, qui n'est nullement limitative, il convient d'ajouter celle que Jean Diacre donne des reliques conservées dans l'autel même de la basilique de Latran. Il est très probable, en effet, que

1. Basilique Saint-Jean de Latran.
2. Mabillon, *Museum italicum*, II, 572.

plusieurs de celles-ci ont été transportées à diverses époques, à des moments de troubles par exemple, dans la chapelle du *Sancta Sanctorum*, pour y être mises en sûreté. Par suite de ces translations, la prétendue arche sainte de Jérusalem, conservée selon Jean Diacre dans l'autel de la basilique, a dû être confondue avec l' « arche » de Léon III, portant l'inscription *Sancta Sanctorum*. Cette confusion favorisa probablement l'attribution à l'oratoire Saint-Laurent du nom de « Sancta Sanctorum[1] », qui a été considéré comme un souvenir de l'Ancien Testament[2], de l' « arche d'alliance » et du Saint des Saints du Temple de Salomon.

Voici la liste des reliques renfermées dans l' « arche » de la basilique :

III. *De arca et Sanctis Sanctorum, quæ sunt in basilica Salvatoris.* — In hac itaque sacrosancta Lateranensi basilica Salvatoris, Jesu-Christo Deo dicata, quæ caput est mundi, quæ patriarchalis est et imperialis, sedes est apostolicæ cathedræ pontificalis, et in ejusdem ecclesiæ ara principali est arca fœderis Domini, vel, ut aiunt, arca est inferius, et altare ad mensuram longitudinis, latitudinis et altitudinis arcæ conditum est superius, inter quatuor columnas de rubeo porphyrio, sub quodam pulchro ciborio. In quo quidem, ut asserunt, multum est sanctuarium, sed quale sit non agnoscunt, nam nomen ejus nesciunt.

In altari vero, quod superius est, ligneum de argento coopertum, atque sub eo inferius est tale sanctuarium : septem candelabra quæ fuerunt in priori tabernaculo.

Unde Paulus dicit apostolus : « Tabernaculum factum est primum, in quo erant candelabra et mensa, et propositio panum, quæ dicitur sancta, et aureum turribulum et urna aurea habens manna, quod habuit secundum tabernaculum quod dicitur Sancta Sanctorum. » (*Epist. ad Hebr*. IX, 2-4.) Et ibi virga Aaron, quæ fronduerat, et tabulæ Testamenti, et virga Moysi, qua percussit bis silicem, et fluxerunt aquæ. Item sunt ibi reliquiæ de cunabulis Domini. De quinque panibus ordeaciis et duobus piscibus. Item mensa Domini. Linteum unde extersit pedes discipulorum suorum. Tunica inconsutilis, quam fecit virgo Maria filio suo domino nostro Jesu-Christo, quæ in morte ipsius a militibus sortita est, non scissa : quam dum Salvator inibi reservaverit hæresis vel scissura fidei diu non erit in ea. Purpureum vestimentum ejusdem Salvatoris et Redemptoris. De sanguine et aqua lateris Domini ampullæ duæ. Circum-

1. Ce nom apparaît pour la première fois dans le *Liber pontificalis* au IXe siècle, en 855, sous le pontificat de Benoit III (*Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. II, p. 142), et on a contesté qu'il s'appliquât vraiment à l'oratoire Saint-Laurent (*ibid.*, p. 149, n. 14).

2. Exo. XXX. 26-29, XL. 11 ; 2. Paralip. III, 8, etc.

cisio Domini[1]. Sudarium quod fuit super caput ejus, quod est unum de quinque linteaminibus, quibus sanctissimum corpus ejusdem Domini fuit involutum. Est ibi de loco Ascensionis Christi in cœlum. De sanguine sancti Johannis Baptistæ. De pulvere et cinere combusti corporis ejusdem precursoris Christi. Cilicium ejus de pileis camelorum. De manna sepulturæ sancti Johannis Evangelistæ ampulla plena. Tunica ejusdem apostoli et evangelistæ, quæ suppostia corporibus trium juvenum, surrexerunt : Mortui enim fuerant propter venenum quod biberant[2].

Enfin une inscription, en hexamètres à rimes léonines, énumérant les reliques, était peinte dans la chapelle. Deux vers en sont cités dans la Légende Dorée[3]. La voici en entier :

Iste reliquie sunt ad Sancta Sanctorum Rome.
Iste locus celebris nostris sic vernat in horis
Ut populo veteri sancte domus interioris.
Circumcisa caro Christi, sandalia clara
Ac umbilici viget hic precisio cara.
De velo matris Domini carisque capillis,
Et lac quod sacris suxisti, Christe, mamillis.
Hic panis Cene sacer est humerusque Matthei,
Vestis Babptiste cum mento Bartholomei,
Hic Eufemie capud Agnetisque beate,
Hic Petri Paulique capud, pars de cruce sancta,
Hiis sociata manent carissima pignora quanta.

Elle a été retrouvée par M. le Dr J. Wiegand, dans le manuscrit 89 de la Bibliothèque du Séminaire de Trèves (XIVe siècle) et publiée par le P. Grisar[4].

Depuis l'époque où écrivait Jean Diacre, la chapelle a subi les restaurations d'Innocent III et de Nicolas III, qui ont fait disparaître

1. Cette mention fait double emploi avec celle de la liste des reliques de l'oratoire Saint-Laurent. La suppression de cette dernière, dans certains manuscrits, a pu être occasionnée par une dualité qui surprend au premier abord. Cette répétition provient vraisemblablement soit de la division de la relique, soit d'une différence de date des deux listes : dans ce second cas, la relique qui figure dans la présente liste aurait été transportée, plus tard, dans la chapelle du *Sancta Sanctorum* et enregistrée alors sur l'autre liste, qui serait postérieure.

2. Mabillon, *Museum italicum*, II, 566. Sur le miracle de saint Jean l'Évangéliste, rapporté dans cette dernière phrase, voy. le *De rebus a S. Joanne Evangelista gestis*, c. XX, dans Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, Hambourg, 1719, pet. in-8°, p. 575.

3. *Legenda aurea*, éd. Graesse, p. 86.

4. *Civiltà Cattolica*, année 1906, vol. III, p. 171.

les deux autels latéraux et lui ont ainsi donné son aspect actuel. Nicolas III surtout y exécuta des travaux importants, au cours desquels, d'après Ptolémée de Lucques, il fit, en sa présence, déplacer momentanément les reliquaires[1] :

Necnon et sacram basilicam ad Sancta Sanctorum evidentius ruinosam a solo terræ, opere perpetuo intus ipsam per latera vestivit marmore, ac in superiori parte testitudinis picturis pulcherrimis ornatam fundari jussit : capitibus apostolorum, cum carne Circuncisionis D. N. Jesu-Christi, capillis quoque B. Mariæ virginis et capite S. Agnetis seorsim positis, quarum reliquiarum pars quælibet in propria capsa erat, et exinde de manu ejus propria in Palatium ipsum novum de nocte translatis et custoditis ibidem per religiosas personas, et fide dignas, donec basilica fuit completa, commisit. Demum autem Romano populo utriusque sexus generaliter cum multis prælatis, et aliis innumeris gentibus concurrentibus, personaliter argenteas capsas ipsas reduxit in altare ejusdem basilicæ, quam pridie nonas junii consecravit.

En 1367, le pape Urbain V fit transporter les chefs des apôtres Pierre et Paul du *Sancta Sanctorum* en la basilique de Latran[2].

Sauf ce dernier changement, on appréciera l'exactitude de la liste très sommaire de Jean Diacre, en la comparant d'abord aux inventaires dressés d'après celui de Léon X, aujourd'hui perdu, et ensuite à notre description.

Voici le passage où Panvinio[3] donne un extrait de l'inventaire de Léon X :

In quo [oratorio] præter eas quas supradixi [capita ss. Petri et Pauli, imaginem Salvatoris] infinitæ pene aliæ reliquiæ erant, quæ a Leone X papa et excidio Urbis partim ablatæ ac direptæ, partim vetustate consumptæ sunt...

Évidemment Panvinio n'a pas été très bien renseigné. Puis il ajoute :

Reliquiarum vero, quæ hodie in eo oratorio extare dicuntur, index sequens est,

1. Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. X, p. 1181.
2. Soresini, *De capitibus sanctorum apostolorum Petri et Pauli in sacrosancta Lateranensi ecclesia asservatis*, Romæ, 1673, pet. in-8° ; Marangoni, op. cit., p. 262 ; Antonelli, *Memoire istoriche delle sacre teste de' santi apostoli Pietro e Paolo...* (Roma, 1806, in-4°), p. 17 et suiv.
3. *De praecipuis* [*urbis*] *Romæ... basilicis* (Romæ, 1570, in-8°), p. 192 et 194-196 ; *Le sette chiese di Roma*, p. 243 et 246-249. Voy. aussi P. Ugonio, *Historia delle stationi di Roma* (Roma, 1588, in-8°), fol. 47 et 48 verso.

ex magna tabula aræ maximæ basilicæ Lateranensis affixa[1] descriptus : In sacello Sancta Sanctorum, quod Sancti Laurentii appellatur, in quod mulieres nunquam ingrediuntur, sunt infinitæ reliquiæ à Leone papa X. visæ, et multis astantibus ex duabus fenestrellis erutæ et ostensæ, et iterum in eodem locatæ. In quarum prima a latere dextro sunt multæ reliquiæ in vasis crystallinis vitreisque compositæ. In sinistra vero est caput humanum integrum cum aliis multis incognitis reliquiis. Supra altare est ornatissima imago S. Salvatoris acheropita, in tabernaculo, maximis ornamentis æneis, argenteis et gemmis margaritisque referta, cum multis aureis sericeis cortinis, a diversis pontificibus ibidem ad loci ornatum positis, quæ die xiiij. Augusti in media basilica Lateranensi populo adoranda exibetur ; et quando solennis processio Romæ fit, maximo cum honore et reverentia defertur ad basilicam S. Mariæ Majoris. Sub altari vero est *capsa cypressina* multis clavibus clausa, a Leone III. papa facta, hisque literis aureis ornata : SANCTA SANCTORUM, intra quam sunt aliæ plures capsulæ et tabernacula reliquiis plena. In his parva capsula argentea deaurata, ad modum crucis, in cujus medio est crux aurea. Item alia capsula argentea deaurata cum alia cruce auri puri. Item alia capsula argentea deaurata. Item alia capsula argentea cum modico ligni S. Crucis. Item sub ipso altari est caput S. Anastasii cum aliis multis sanctorum ossibus. Item alia capsula eburnea, ad formam cucurbitæ. Item vas crystallinum cum parva arcula. Item alia capsula eburnea cum multis sanctorum ossibus. Item capsula argentea græco opere cælata, circumligata cordula alba cum sigillo, in quo sculptus est puer hamo piscans, a Nicolao III. facta, in qua est caput S. Praxedis integrum, cum aliis multis sanctorum ossibus. Item capsula argentea ab Honorio III. facta, cum capite S. Hagnetis. Item alia capsula argentea cum ampulla plena sanguine sanctorum martyrum. Item alia arcula, ad modum crucis, plena reliquiis. Item vas æneum cum multis reliquiis. Item capsula ex ebano. Item duo lignea vascula. Pyxis lignea cum aliis plurimis ligneis vasculis et capsulis, et aliquot tabernaculis, et aliis vasculis, pyxidibus et arculis magno numero reliquiarum plenis. Item aliquot tubera e serico panno reliquiarum plena. Item duæ vetustissimæ tabulæ, cum apostolorum Petri et Pauli figuris. Item multi panniculi sanguine sanctorum martyrum tincti. Item alia capsula lignea, in qua sunt tres « Agnus Dei » e cera, et multæ sine nomine reliquiæ. Item tres panni albi cum ossibus sanctorum. Item pannus bombacinus rubei coloris cum cruce sigillatus. Item plures sacculi, capsulæ, arculæ et pyxides reliquiarum plenæ, quarum nomina incognita sunt. Hæc porro sunt, quæ de ædicula Sancta Sanctorum inveni. »

Cette liste du XVIe siècle, on le voit, se rapproche de celle du XIIe. Elle est cependant moins exacte, comme on va pouvoir le constater.

1. Au sujet de la *tabula magna Lateranensis*, voy. Barbier de Montault, *La grande pancarte de la basilique de Latran*, Lille, 1887, in-4° (extr. de la *Revue de l'Art chrétien*, 2e série, t. IV et V), et *Œuvres complètes*, t. I, p. 398 et suiv.

Rasponi, dans le *De basilica et patriarchio lateranensi*[1] (p. 369-373), en a publié une troisième qui est l'œuvre d'un certain Lorenzo Bonincontri, secrétaire de la Compagnie gardienne du *Sancta Sanctorum* en 1624. C'est la plus longue et la moins bonne de toutes. Elle a été faite à l'aide de documents aujourd'hui perdus, tirés des archives du *Sancta Sanctorum*[2]. La voici :

Reliquiarum vero, quæ hodieque in hoc eodem oratorio supersunt, habetur index muro sancti sacelli prope januam affixus[3], cujus seriem hic infra subjicio :

Prima omnium in tabernaculo pro altari cernendam se præbet imago Salvatoris Christi Domini, tertium ac trigesimum annum agentis, quam vetusta fidelium pietas evangelistæ divi Lucæ manu recente adhuc conversationis ejus inter homines memoria, post Ascensionem in cœlum expressam, dum accensis hic Virginis Matris, et Apostolorum studiis obsequitur, eandemque mox angelico quoque artificio perfectam, a Tito Vespasiano Judeæ domitore in Urbem delatam, et haud vulgaribus insignitam a Deo miraculis persuasum habet. In fenestris superne imminentibus, ac præcipue in ea, quæ imagini B. Sylvestri pontificis adhæret, magna vis ossium sanctorum martyrum cum cæterorum tum præcipue SS. Innocentium asservatur. In ea vero, quæ imagini Constantini imperatoris conjuncta est, inter cæteras SS. Martyrum reliquias nullo insignitas nomine extat res admiratione præcipua digna, in humano capite nares et oculi adhuc superstites. Cæterum, si conjecturis in re propter temporum antiquitatem obscurissima locus est, in ea mente sum, ut existimem reliquias, quæ in hoc indice nomine carent, illas easdem esse, quas Stephanum sextum solemni pompa comitante populo Romano universo, nudis pedibus, ab uno ex cœmeteriis viæ Salariæ extraxisse memorant, eique cœrimoniæ diem ad XVI. Kal. Februarii assignatum ipsumquemet pontificem humeros venerablili ei ferculo submisisse, primoribus ex clero inter hymnorum et psalmorum concentus, et accensarum facum splendorem sequentibus. Cur vero absque nomine sint, causam exponere libet. Martyrio coronatos jam inde a primis Ecclesiæ temporibus extra Urbem via Salaria nobiles duo Christi milites Chrysanthum ac Dariam celebris inter veteres christianos fama tenebat, quæ promiscuam passim omnis generis fidelium multitudinem ad locum eorum certaminis evocabat ; venerabundam et spiritualium inexpletam donorum, quibus ibi cœlestis indulgentia sese munificam mira et prodigiosa patrando ostendebat : quoque id impune illis

1. Rome, 1656, in-4°.
2. Ces archives, actuellement conservées à l'*Archivio di Stato* de Rome, renferment un dossier intitulé « Reliques » absolument vide.
3. Cette liste imprimée, en latin et en italien, est toujours appendue au mur du corridor de la chapelle, à droite en entrant.

difficili eo persecutionum tempore esset ; specum sub terra defoderant, in quo procul a gentilium oculis sacrorum pignorum cultui ac divinis laudibus vacarent, qui quidem conventus solito celebrior ad (ut fit) anniversarium diem SS. Martyrum natalem erat, quo die accidit aliquando, ut indicium eius rei ad Numerianum principem deferretur ; is autem implacabili odio, quo in Christi fideles ferebatur, memorabili eorum cæde obsequendum sibi statuens, obstrui egressum foveæ, tectumque superne aperiri jussit, miseramque et innocentem turbam lapidibus obrui, confectosque, ut erant, Christi servos ea ruina seppelliendos curavit. Mansitque diu confusa saxorum informium ad modum maceriæ strues pretiosissimi thesauri deposito incubans ; donec pontifex Stephanus, divino admonitu delatus, sacra martyrum Christi ossa suavissimo circumfusum populum odore replentia propriis manibus legit asportavitque, et in variis Urbis ecclesiis, sed partem multo maximam in Lateranensi patriarchio collocavit ; quia vero præter SS. Mariani ac Diodori nomina nullius ejus agonis consortium notitia ad posteros manavit, ac ne si manasset quidem, quæ cujusque corporis reliquiæ essent dignosci poterat, probabile est sine titulo eas inter alia sanctorum ossa reposita ; hujus autem meæ sententiæ Joannem Severanum, scriptorem antiquitatis ecclesiasticæ haud indiligentem, in libro quem de septem Urbis ecclesiis edidit auctorem habeo [1]. Sed ad seriem tabulæ harum reliquiarum revertamur. Habetur etiam de vestimentis S. Petri apostoli, S. Stephani protomartyris cum maculis sanguinis, qui e sacratissimo eius corpore lapidantium ictibus expressus est. Item sancti Laurentii cum nonnullis carbonibus, quibus combustus est. Quædam vestimenta sacra beati Stephani et beati Laurentii, quibus usos fama est in consecratione dictæ cappellæ, quicunque ii fuerunt, qui cælesti ministerio id munus obiere. In inferiore parte tabernaculi Salvatoris tabernaculum est plenum reliquiarum locorum Terræ Sanctæ vestigiis humanæ redemptioni nobilium, videlicet priscæ urbis Hierusalem, ac Bethleem. De præsepe Domini, de montibus Thabor, Oliveti atque Calvarii, de loco qui dicitur Lithostrotos, de sepulcro gloriosæ Virginis Mariæ, lanceæ quæ latus Christi in cruce pendentis aperuit. In arca vero ærea subtus altare posita multis illa quidem ferreis, craticulatis, et clavibus occlusa ac diligenter custodita infrascriptæ reliquiæ asservantur, videlicet Domini Nostri Jesu-Christi umbilicus, et pars præputii in quadam cruce aurea eleganter elaborata. Sandalia ejusdem Salvatoris. Item plures capsulæ plenæ reliquiarum plurimorum sanctorum martyrum, confessorumque et virginum. In medio cujusdam crucis aureæ, magni ponderis, asservatur de ligno veræ dominicæ crucis. Item in alia capsula argentea habetur crux ex auro purissimo, cum septem

1. Sur la translation faite en 886 par Étienne VI (corr. V) des reliques du cimetière de la Via Salara au Latran, cf. Marangoni, p. 16 ; Severano, *Memorie sacre delle sette chiese di Roma* (Roma, 1630, pet. in-8°), p. 576. Voy. aussi *Acta Sanctor. Boll.*, octobr. XI, p. 446 et suiv. ; *Mon. Germ. hist.*, *Poet. lat. med. ævi*, t. IV, p. 404.

misteriis Jesu-Christi, quæ olim quotannis a pontifice balsamo inungi, et populo ostendi in die Exaltationis S. Crucis solebat. Item in alia capsula argentea alia crux est, cum ligno item veræ dominicæ crucis, quam Heraclius imperator de Perside retulit cum corpore Sancti Anastasii, quod sub prædicto altari sepultum est, et ibidem unus panis de Cœna Domini cum duodecim granis lentis. Item pars spongiæ, quam aceti et fellis plenam Judæi Domino Nostro Jesu-Christo in cruce posito porrexerunt. Item pars arundinis, qua caput Domini a Pilati militibus percussum in Evangelio legimus. Item pars arboris sycomori, supra quam Zacchæus, ut videret Christum, ascendit. Item sancti Bartholomæi mentum, et sancti Matthæi apostoli et evangelistæ maxilla : de capillis Sancti Johannis Evangelistæ, et unus dens præcursoris, vasculo christallino inclusus. In capsula eburnea multæ reliquiæ diversorum sanctorum conduntur, septem videlicet fratrum, Processi et Martiniani, Abdon et Sennen, Felicis et Adaucti, Hyrenæi et Abundii, Pigmenis et Saturnini ; de reliquiis SS. Damasi et Felicis, romanorum pontificum ; de vestimentis beati Joannis evangelistæ ; bracchium S. Cæsarei martyris, cum pluribus reliquiis sanctorum, videlicet S. Stephani papæ et martyris ; humerus S. Dionisii Areopagitæ ; de reliquiis S. Sebastiani martyris, et Tiburtii et Sylii, Cromatii, Nerei et Achillæi, et Aquilæ et Priscillæ, Marci et Marcellini, Primi et Feliciani, et Pontiani papæ et martyris, Hieronymi confessoris et Ecclesiæ doctoris ; item sculptura pueri hamo piscantis ; caput integrum S. Praxedis cum cute, oculis, naribus, lingua, labiis et palpebris, quod sine magno admirationis ac devotionis sensu spectari non potest ; caput beatæ Barbaræ virginis et martyris ; item beatæ Agnetis, et magna pars ejusdem vestimentorum, ac S. Euphemiæ ; de reliquiis S. Eulaliæ virginis et martyris, S. Anastasiæ, Agapiæ, Schoniæ, Hyrenes, Pistis et Elpis, sive græce inflecti malis, Pisteos, Elpidos, et Brigidæ virginis. Plures particulæ spongiæ, qua sancta Praxedes effusum sanctorum martyrum sanguinem colligebat in propriis puteis sepeliendum. Item ampulla sanguine et adipe sanctorum martyrum plena. Item in alia arca, de reliquiis sanctorum Cyriaci, Sabae abbatis, Nicolai episcopi. Item aliud vas æreum cum multis reliquiis sine nomine. Item in alia capsula ex hebano sunt multæ reliquiæ ac spongiæ, et fragmenta vestimentorum, quæ creduntur fuisse beati Petri apostoli et Laurentii et Vincentii, cum carbonibus nonnullis adipe et sanguine adspersis. Reliquiae mille, et ultra : varia ossa et carbones, spongiæ, cineres, et ampullæ sanguinis plenæ ; pixides multæ plumbeæ variis inscriptionibus annotatæ, sed quæ percipi nequaquam possunt. Item multorum ossa sanctorum, cineres, atque lapides, cum quibusdam ligni fragmentis ; hæc omnia pluribus pannis ligantur. Item duæ tabulæ, pictam apostolorum Petri et Pauli capitum effigiem veræ et naturali simillimam continentes. Item multi panniculi sanctorum sanguine tincti, creduntur que esse illi quibus beatus Hyppolitus vidit angelos vulnera beati Laurentii martyrium obeuntis tangentes, ibidemque culter

ferreus, ex cœno ex parte consumptus. Item in alia capsula lignea, ab antiquis pontificibus facta, sunt tres cereæ agni Dei effigies, præterea reliquiæ sine nomine. Item in tribus pannis albis plurima sanctorum ossa ligantur, interque ea brachium cum pluribus ossibus diversorum sanctorum sine nomine. Item in quodam panno bombycino rubei coloris crux est ex carne et adipe cum balsamo admixto composita, et ad quatuor partes parvo sygillo signata, credo ne pars ejus aliqua detrahi possit. Item quamplures sacculi et capsulæ multarum reliquiarum plenæ, et sanctorum fragmenta vestimentorum, et quamplures spongiæ, et ossicula et cineres multa veneratione et admiratione digna, sine nomine. Item in dicta capella, parieti affixa habetur tabula, super quam Dominus Noster Jesus-Christus sedisse dicitur cum ad pedes discipulorum in die Cœnæ abluendos accessit. Plurima hujus generis singillatim enumerare brevitatis causa omittimus, quæ si sacra et digna veneratione non fuissent, a summis Ecclesiæ patribus inter sanctissima et religiosissima quæque et cultui fidelium proposita collocata minime fuissent. Quapropter locus hic vere totus sanctus est, quem tot insignium nostræ religionis monumenta decorant, ut jure meritoque inclytum Sancta Sanctorum ab antiquis patribus sibi vocabulum et plenariam omnium peccatorum remissionem rite se colentibus adeptus esse videatur; intranti siquidem hanc capellam plenariæ indulgentiæ beneficium in forma Ecclesiæ consueta est attributum, et quia nulli fœminæ pedem in ea ponere fas est, accedentes ejus sexus fideles ad fenestram ferream idem divinæ clementiæ munus accipiunt, acsi cappellam intrassent.

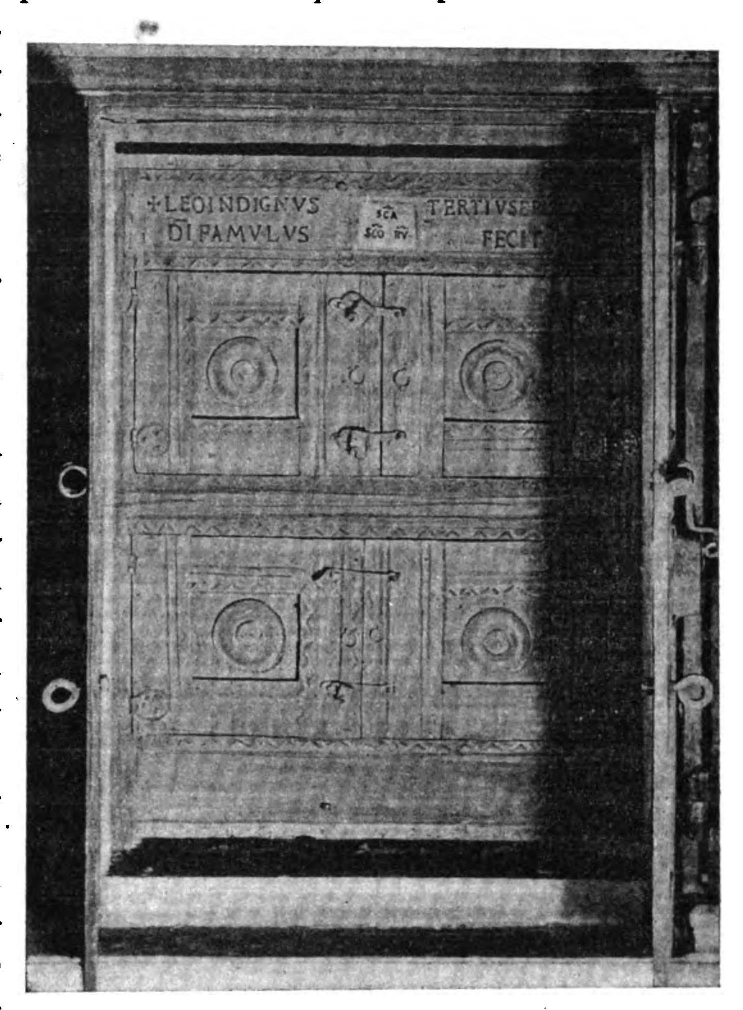


Fig. 7. — « Arche » de cyprès du pape Léon III (795-816).

Hæc fere sunt quæ in tabulæ ante oratorii S. Laurentii fores adfixæ indice, sacratissimorum pignorum nomina continentur.

Cet inventaire, comme les précédents, va se trouver commenté par ce qui suit[1].

« Arche » de cyprès.

Lorsqu'on eut ouvert les vantaux de la fameuse grille, en faisant sauter les cadenas, dont les clefs étaient perdues, et qu'on eut forcé la porte de bronze, on découvrit l'arche de cyprès de Léon III (fig. 7). Ce coffre de bois très dur (*arca cypressina*), bien conservé[2], mesure $0^m,92$ de hauteur sur $0^m,70$ de largeur et autant de profondeur. Il est encastré dans l'intérieur de l'autel, d'où on ne pourrait le retirer sans entamer le marbre. On peut donc conclure qu'il a été mis en place avant l'achèvement de la construction. Il ressemble un peu à un bahut à deux étages, avec une prote pleine à deux battants pour chaque étage. Sur la face antérieure, seule visible, qui est légèrement brunie, se détachent des dessins géométriques en creux, formés de lignes parallèles, droites et brisées, entourant des panneaux carrés, en relief, remplis par deux cercles concentriques moulurés. Chacune des portes est fermée à l'aide de deux pattes de fer superposées, plates et ornées de petits cercles en creux, dont l'extrémité évasée est percée d'une fente. Ces pattes attachées à un anneau sont mobiles. Leur extrémité est destinée à être rabattue sur un anneau fixe, dans lequel est passé un petit cadenas rectangulaire. Les charnières sont fixées à l'aide de plaques arrondies ornées de petits cercles gravés.

Sur la frise supérieure du coffret est tracée l'inscription suivante en capitales romaines :

✠ LEO INDIGNVS	S[AN]C[T]A	TERTIVS EPISCOPVS
DEI FAMVLVS	S[AN]C[T]ORV[M]	FECIT

1. Voy. encore dans Marangoni, p. 15 et 40, des listes postérieures qui n'apportent rien de plus.

2. Comme autre exemple de conservation de bois ancien, on peut citer le coffret de saint Cuthbert (VIIe siècle) à Durham (*Catalogue of the sculptured and inscribed stones in the cathedral library, Durham. The roman series by* F.-J. Haverfield. *The anglian series by* William Greenwell. Durham, 1899, in-8°, p. 135 et suiv.) et aussi le coffret nuptial de la cathédrale de Terracine, Xe siècle (Venturi, *Storia dell' arte*, p. 105-107, fig. 83-85).



Les caractères et les abréviations en ꞷ des mots *Sancta Sanctorum,* peints en noir sur fond d'or, dans un creux, affectent la forme dite gothique, usitée au XIII[e] siècle en Italie. Cette inscription a dû en remplacer une autre du IX[e] siècle, dans le genre de celle du reliquaire du trésor de Conques publié par É. Molinier[1], et

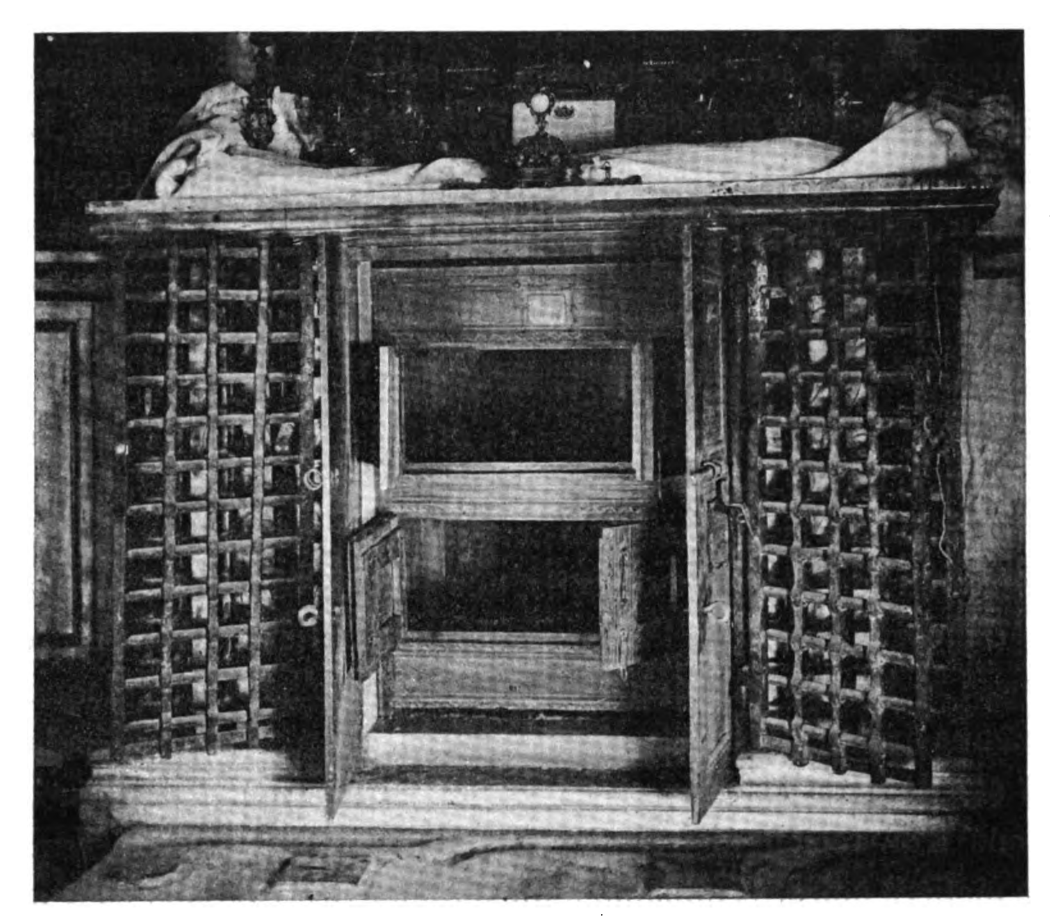


Fig. 8. — « Arche » de Léon III ouverte.

peut-être gravée en creux sur plaque d'or. Son sens est double : elle signifie à la fois *Reliques des saints* et *Saint des Saints.* L'autre inscription : « † *Leo indignus,* etc. » qui l'encadre est en capitale romaine et gravée en creux.

A l'intérieur mal dégrossi du coffre, aux deux étages qui, par suite du développement du cadre de la façade, ont une certaine profondeur (fig. 8), étaient déposés pêle-mêle les objets suivants :

1. *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie, t. IV, L'orfèvrerie,* p. 21.

Croix-reliquaires.

Croix d'émail cloisonné (pl. VI). — Cette croix, dont la charpente est faite de lames d'or très minces, et dont la surface et les tranches sont ornées de plaques d'émail, mesure $0^{m},27$ de hauteur totale, sur une largeur de $0^{m},18$. Ses branches ne sont pas d'égale dimension : la tige et la branche supérieure sont plus longues que les bras. Elles s'élargissent un peu à partir du centre, passant de la largeur de $0^{m},054$ à celle de $0^{m},062$ environ. Les extrémités émaillées sont concaves. La tranche est légèrement en pente et s'évase en s'éloignant de la surface. Elle ne reproduit pas les formes concaves de l'émail du dessus, auquel une lamelle d'or la rattache.

Au revers, la croix est creuse et remplie à demi d'une épaisse croûte brunâtre de baume résineux desséché. Dans la partie centrale est un renflement cruciforme. En enlevant une partie de la couche de baume, on a rencontré, au-dessous, une plaque d'or, ayant la forme et les dimensions de la partie creuse, décorée au centre d'une croix au repoussé et bordée tout autour d'un filet en relief. Cette plaque est maintenue par deux pattes étroites en or, placées perpendiculairement aux bras de la croix et à leur naissance. Elle repose sur cinq caissons d'or rectangulaires, soudés au fond du creux et remplis d'une matière noire, semblable à du bitume. Ces caissons sont ainsi disposés : un au centre et les quatre autres à la naissance de chaque branche de la croix. C'est sur eux qu'était peut-être placée la relique du bois de la croix, aujourd'hui disparue, dont parle Jean Diacre.

L'émail est divisé en cinq plaques distinctes, quatre pour les branches et une centrale, cette dernière ayant la forme d'une croix, par suite d'un léger empiétement sur chaque branche. Les plaques sont entourées par des replis d'or, d'un millimètre d'épaisseur, qui les maintiennent en place. Celle du centre se trouve séparée des autres par quatre rainures. Une cordelette en or guillochée décore le fond de ces rainures et entoure la surface de la croix.

Les douze plaques d'émail, formant les tranches, sont aussi maintenues par des lames d'or repliées.

Les scènes qui ornent la croix sont, en commençant par le haut : l'Annonciation et, au-dessous, la Visitation ; au centre, la Nativité ; sur les bras, le départ pour la grotte de Bethléem[1] (à gauche) et l'Adoration des mages (à droite). Sur la tige, la Présentation au Temple, et, au-dessous, le Baptême du Christ. La couche de l'émail est épaisse de plusieurs millimètres. Les cloisons d'or, qui sont parfois doubles, dessinent les contours généraux des objets et de quelques-uns de leurs détails, ceux des personnages, des vêtements avec les plis, des traits du visage, cheveux, barbe, yeux, nez, mais parfois seulement de la bouche. La pâte du fond est translucide ; elle est toute pleine de craquelures et même piquée de trous par endroits.

Si l'on envisage le choix des scènes, on remarquera que cette même suite se retrouve sur de nombreux monuments, notamment sur des ivoires. Les détails sont fortement inspirés des Évangiles apocryphes. On le voit nettement dans la Nativité, où l'Enfant est adoré par le bœuf et l'âne et représenté à mi-corps dans une cuve baptismale, baigné par une femme assise qui le soutient des deux mains, tandis qu'une autre (la vieille Israélite qui paraît dans l'*Évangile de l'Enfance*) apporte des parfums : c'est cette dernière qui doit recueillir les reliques de l'ombilic et du prépuce[2]. Un personnage légendaire, du même genre, les mains couvertes d'une draperie, paraît encore dans le Baptême. Dans cette scène, le Christ est figuré jeune et

1. G. Brunet, *Les Évangiles apocryphes* (2e édit., Paris, 1863), p. 126-127. — *Pseudo-Matthæi Evangelium* (*Evangelia apocrypha*, éd. Tischendorf, p. 76-77) : «… Necesse autem fuerat ut Joseph cum Maria proficisceretur in Bethleem, quia exinde erat, et Maria de tribu Juda et de domo ac patria David. Cum ergo Joseph et Maria irent per viam quae ducit Bethleem, dixit Maria ad Joseph : Duos populos video ante me, unum flentem et alium gaudentem. Cui respondit Joseph : Sede et tene te in jumento tuo et noli superflua verba loqui. Tunc apparuit puer speciosus ante eos, indutus veste splendida, et dixit ad Joseph : Quare dixisti verba superflua esse de duobus populis de quibus locuta est Maria ? etc… Et cum haec dixisset jussit angelus stare jumentum, quia tempus advenerat pariendi ; et praecepit descendere de animali Mariam et ingredi in speluncam subterraneam… »

2. G. Brunet, *Les évangiles apocryphes*, p. 63. Cf. un ivoire de la collection Stroganof, photographié par H. Graeven, *Frühchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke*… Italie, n° 76.

complètement nu, sans que les eaux du Jourdain le recouvrent en partie comme à l'ordinaire[1]. Saint Jean Baptiste est vêtu d'une longue robe roussâtre. Dans la Nativité, saint Joseph a les traits d'un vieillard à cheveux blancs, assis, le coude droit appuyé sur le genou et la main soutenant sa tête.

Malgré les grandes imperfections de dessin de cet émail, on ne peut nier que l'ensemble soit des plus harmonieux. Si les mains sont spécialement négligées, notamment celles du Christ dans le Baptême et celles de la Vierge dans la Visitation, où elles ressemblent plutôt à des pinces, les gestes sont néanmoins gracieux : par exemple le geste de l'Ange et de la Vierge dans l'Annonciation, et celui de saint Jean Baptiste dans le Baptême. Les têtes sont même expressives, et c'est une des particularités les plus étonnantes de ce monument d'un art très primitif : ainsi la Vierge dans l'Annonciation et dans la Présentation au Temple, et surtout ce personnage (ange) cité plus haut comme assistant le Christ dans le Baptême, dont la tête, légèrement penchée en arrière et à gauche, donne une impression réelle de grâce mystique.

Les couleurs employées sont les suivantes. Dans toutes les scènes, les nimbes sont jaunes. Dans l'Annonciation, la tunique de l'ange est blanche, ses ailes sont bleues, lilas et blanches ; la robe de la Vierge est roussâtre, son trône est jaune, orné de points bleus avec un coussin rouge. Dans la Visitation, la Vierge est vêtue d'une robe brune très sombre, tandis que sainte Elisabeth porte un costume orangé et que ses pieds sont rouges. Entre les deux femmes, une fleur de lys, au pistil bleu clair, dont la base est cantonnée de quatre points bleus. Derrière les deux femmes sont les portes de leurs maisons, représentées par deux rectangles blancs surmontés de frontons triangulaires également blancs. Dans la scène du départ pour Bethléem[2], la Vierge seule porte un nimbe ; ses vêtements sont lilas ; saint

1. Par exemple sur la voûte du Baptistère des orthodoxes à Ravenne.

2. Il ne peut être question en effet de la fuite en Égypte. La Vierge ne tient pas l'enfant dans les bras, et la scène est placée avant la Nativité.

Joseph a des cheveux également blanc lilas et coupés ras ; vêtu d'une tunique blanche, il suit l'âne, remarquablement bien dessiné, de couleur rousse, à côté duquel marche l'ange sans ailes, vêtu de bleu clair. Dans la Nativité, la Vierge est couverte d'une draperie d'un roux foncé ; elle est nimbée et entourée d'une ellipse blanche qui figure son lit. L'enfant Jésus, nimbé aussi, est emmailloté dans des bandelettes blanches, rappelant celles des enfants représentés dans le Jugement de Salomon du coffret de Saint-Nazaire de Milan. Le bœuf est blanc, l'âne brun roux. Dans le haut, à droite, une masse bleue en demi-cercle indique probablement l'étoile (*stella ingens*) qui éclaire la grotte[1]. La crèche est blanche et jaune. Saint Joseph a des cheveux et un costume blancs. — En bas, la cuve dans laquelle paraît le Christ, sans nimbe, est blanche, avec un rebord bleu clair. La personne qui le baigne est vêtue de rouge et assise sur un siège orangé. A droite, la vieille Israélite de l'Évangile de l'Enfance est en bleu clair et tient dans les mains une aiguière brune, dont elle verse le contenu (parfum) dans le bain.

Dans l'Adoration des mages, la Vierge et l'enfant sont nimbés ; la Vierge porte une robe brun rouge, tandis que l'enfant Jésus est en jaune. Le siège de la Vierge est aussi de cette dernière couleur. Les rois mages sont vêtus de blanc, avec de petits ornements bleus sur la poitrine ; ils sont coiffés de bonnets phrygiens bleus ; leurs barbes sont teintées en lilas, leurs jambes en rose.

Dans la Présentation au Temple, la Vierge, sans nimbe, est vêtue comme dans la scène précédente. Derrière elle, un personnage imberbe, habillé de blanc, doit figurer saint Joseph. En face, s'avance le vieillard Siméon, qui est un chef-d'œuvre d'exécution. Il

1. *Pseudo-Matthæi Evangelium*, c. XIII (éd. Tischendorf, p. 80) : « Sed et stella ingens a vespere usque ad matutinum splendebat super speluncam, cujus magnitudo nunquam visa fuerat ab origine mundi... » — c. XIV : « Tertia autem die nativitatis Domini, egressa est Maria de spelunca et ingressa est stabulum et posuit puerum in praesepio, et bos et asinus adoraverunt eum. Tum adimpletum est quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : Cognovit bos possessorem suum et asinus praesepe domini sui. »

a déjà son type traditionnel[1]. Ses cheveux floconneux séparés sur le front, sa forte moustache aux extrémités retombantes et sa barbe en pointe légèrement rabattue en arrière sont lilas ; sa longue robe ajustée dessinant son corps est blanche en haut et lilas dans le bas; ses mains sont voilées. L'enfant Jésus avec le nimbe crucifère, vêtu d'une tunique talaire jaune, semble tenir un livre ; la Vierge le présente assis sur ses bras, au-dessus d'une sorte d'escabeau peu élevé, de couleur jaune. Au fond, un arc blanc en plein cintre, entourant une masse foncée, doit indiquer la porte d'entrée du Temple.

Au-dessous, dans le Baptême du Christ, saint Jean-Baptiste, vêtu d'une robe de teinte rousse, porte ses cheveux noirs flottant sur le dos, mais soigneusement séparés sur le haut de la tête, qu'il penche légèrement en arrière. Sa barbe est en pointe, ses yeux très séparés. Il baptise de la main droite, les doigts étendus, tous très nettement visibles. Au-dessus du Christ, dont les cheveux sont également séparés au sommet de la tête, est la colombe qui vole de haut en bas, les ailes déployées. Derrière le Christ, placé en face de saint Jean-Baptiste, est l'énigmatique personnage vêtu de blanc (probablement un ange), mentionné plus haut, auquel une coiffure à bandeau donne une apparence féminine. Dans cette scène, le Christ seul est nimbé.

Une inscription, en lettres capitales d'émail rouge translucide, à contours d'or, sur fond tantôt roussâtre et tantôt verdâtre, remplit les côtés ou tranches de la croix (pl. XIII). Chaque côté des branches est formé par une plaque d'émail. Voici la transcription de ce qu'on y lit :

Tête : tranche du haut (lettres retournées, tête en bas, du côté opposé à la surface émaillée de la croix): OAT
tranche de droite (id.) : EPISCOP+
Branche droite : tranche du dessus (id.) : MEAR

1. Cf. un autre exemple de ce type sur un ivoire de Liverpool, dont la photographie est donnée par H. Graeven, *Frühchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke*, série I (England), pl. VIII.

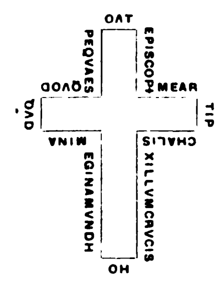
Branche droite : tranche du bout (id.) : TIP
tranche en dessous (id.) : CHALIS

Tige : tranche droite (id.) : XILLVM CRVC·S
tranche du bout (id.) : HO
tranche gauche (lettres en sens contraire des précédentes) : EG·NA MVNDH

Branche gauche : tranche en dessous (lettres retournées, tête en bas) : MINA
tranche du bout (lettres en sens contraire des précédentes) : OAD (voy. pl. XIII).
tranche du dessus (id.) : QVOD

Tête : tranche gauche (id.) : PEQVAES

Voici un schéma de l'ensemble de l'inscription, en supposant les côtés de la croix aplatis sur un plan horizontal, se confondant avec la surface émaillée.



Cette inscription a dû subir des altérations au cours de restaurations diverses, car nous n'y trouvons que des fragments de mots qu'il n'est pas aisé de restituer. Peut-être même ces plaques d'émail ont-elles été empruntées à un autre monument. Les inscriptions latérales de la tige peuvent seules être interprétées d'une manière à peu près certaine : [*V*]*exillum crucis* — [*R*]*egina mundi*. Ces mots sont ceux du début d'hymnes bien connues, qui comportent des variantes[1]. *Chalis*, sur la branche droite, paraît un débris de *Paschalis* : c'est peut-être l'indice que ces fragments d'émail remontent à l'époque du pape Pascal I[er] (817-824).

1. U. Chevallier, *Repertorium hymnologicum*, n° 21 484 (Vexillum regis venerabile cuncta regentis/o crux sancta), n° 21 485 (Vexillum sublime crucis venerare, fidelis), n° 32 833 (Regina mundi, virgo perpuera/qua nulla nata est femina), n° 17 180 (Regina mundi maxima cœlicos/transcendit orbes divite...).

Comme croix d'émail à rapprocher de celle-ci, nous n'avons à citer que celle du Musée de South-Kensington à Londres, qui est du IX[e] ou X[e] siècle[1]. Quant à la croix byzantine de Velletri, qu'on pourrait également citer à cause de ses émaux, elle est d'un type tout différent et encore beaucoup plus moderne.

Le plus ancien émail connu serait, d'après Émile Molinier, le reliquaire donné par l'empereur Justin II à sainte Radegonde pour l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers, entre 565 et 575, reliquaire aujourd'hui perdu dont nous possédons un dessin. Or ce reliquaire était décoré d'émaux à entrelacs de feuillage[2]. On peut encore citer le reliquaire d'émail de la collection Goluchow, daté par Linas du VII[e] ou du VIII[e] siècle, qui ne présente que des ornements[3]. La croix du *Sancta Sanctorum* paraît bien être contemporaine de ces monuments.

Panvinio, sans l'avoir vue, avait déjà laissé entendre qu'elle pouvait être identifiée avec la croix retrouvée au Vatican par le pape Serge I[er] (687-701) et apportée par lui au Latran[4]. Ce qui l'amena à ce très intéressant rapprochement, c'est l'historique même de la découverte, narré tout au long dans le *Liber pontificalis*[5] :

Hic beatissimus vir in sacrario beati Petri apostoli capsam argenteam, in angulo obscurissimo jacentem, et ex nigritudine transacte annositatis nec si esset argentea apparente, Deo ei revelante, repperit. Oratione itaque facta, sigillum expressum abstulit; lucellum aperuit in quo interius plumacium ex holosirico superpositum, quod stauracin dicitur, invenit; eoque ablato, inferius crucem diversis ac praetiosis lapidibus perornatam inspexit. De qua tractis IIII petalis, in quibus gemmae clausae erant, mire magnitudinis et ineffabilem portionem salutaris ligni dominicae crucis

1. N. Kondakow, *Histoire et monuments des émaux byzantins. Collection Svenigorodskoï* (Francfort-sur-le-Mein, 1892), p. 165 ; Dalton, *Catalogue of early christian antiquities...* (Londres, 1904), p. XIV et XXIV.

2. E. Molinier, *Histoire des arts appliqués à l'industrie, t. IV, L'orfèvrerie*, p. 40.

3. Fröhner, *Collections du château de Goluchow, L'orfèvrerie* (Paris, 1897, in-4°), p. 76, n. 201, pl. 18.

4. *De praecipuis urbis Romae... basilicis*, p. 188; *Le sette chiese principali di Roma*, p. 239. Cf. aussi B. Millino, *Dell' oratorio di S. Lorenzo*, p. 40 et suiv.

5. *Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 374.

interius repositam invenit. Qui etiam ex die illo pro salute humani generis ab omni populo christiano, die Exaltationis sanctae Crucis, in basilicam Salvatoris quae appellatur Constantiniana osculatur ac adoratur.

De Rossi avait identifié cette croix avec celle que, d'après un ancien *Ordo romanus*, on portait le Vendredi-Saint à la station papale de Sainte-Croix de Jérusalem, pour célébrer la *missa præsanctificatorum*[1]. L'*Ordo* la décrit ainsi :

Crux vero ipsa de ligno pretioso desuper ex auro cum gemmis, intus cavam habens confectionem ex balsamo satis bene olente.

Le rite solennel usité le jour de l'Exaltation de la Croix (14 septembre) est mentionné, on l'a vu, par Jean Diacre; il l'est aussi par Benoît, chanoine de Saint-Pierre[2], et par Cencius Camerarius[3].

On pourrait encore identifier la croix de Serge Ier, et par suite celle du *Sancta Sanctorum*, avec la croix dont il est question sous le pape Symmaque (498-514) :

Item ad fontem, in basilica beati Petri apostoli. Oratorium sanctae Crucis : ex argento confessionem et crucem ex auro cum gemmis, ubi inclaudit lignum dominicum ; ipsa crux aurea pens. lib. X[4].

Si la croix du *Sancta Sanctorum* était identique à celle de Symmaque, il faudrait la dater du VIe siècle.

On s'expliquerait très bien que les plaques gemmées (*petalæ*), enlevées par Serge Ier, eussent recouvert la partie creuse, actuellement pleine de baume. La face émaillée serait donc en réalité le revers. Les plaques gemmées auraient été perdues, égarées ou dérobées très anciennement. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est que les côtés de la croix ne sont pas absolument perpen-

1. De Rossi, *Inscriptiones christianæ urbis Romæ*, t. II, p. 34-35.
2. Mabillon, *Museum italicum*, t. II, p. 152.
3. *Liber censuum*, éd. P. Fabre et L. Duchesne, p. 310-311.
4. *Lib. pont.*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 261.

diculaires au plan de la surface émaillée ; ils s'évasent en s'en éloignant, de sorte que, sur le revers creux, la largeur des branches est plus grande. Il serait assez vraisemblable que la face la plus développée fût la principale.

Les circonstances mêmes de la découverte fournissent un argument de plus à l'identification de la croix d'émail du *Sancta Sanctorum* avec celle que retrouva Serge Ier. C'est aussi sur un coussinet de soie (*plumacium ex holosirico*)[1], dans un coffret d'argent (*capsa argentea*), qu'elle était conservée jusqu'à nos jours.

Cette croix a été un objet du culte depuis le VIIIe siècle. Au début du XIIIe, le chanoine Benoît, devenu pape sous le nom d'Honorius III (1216-1227), rapporte que, le jour de l'Exaltation de la Croix, le pape et les cardinaux allaient pieds nus la chercher, pour la porter processionnellement. On a vu dans le texte de Jean Diacre, cité plus haut, qu'il y avait en outre une cérémonie d'onction de baume.

La même croix qui fut portée sans doute lors de l'invasion lombarde, avec l'image achiropoète, le fut encore en 1241, lorsque l'empereur Frédéric II menaça Grégoire IX[2].

Panvinio[3] prétend que la relique de la croix de Serge Ier aurait été volée en 1527, lors du sac de Rome, sous Clément VII, et que, retrouvée miraculeusement, elle fut mise au Vatican dans une croix d'or et de cristal. Ce récit doit être le résultat d'une confusion avec la croix de Justin II, qui eut en effet pareille aventure et dont la relique est sous cristal[4], à moins que ce ne soit la version officielle, mise en cours sous Léon X, pour expliquer l'enlèvement peut-être récent et voulu de la relique.

1. Voir plus loin, sous la rubrique TISSUS, la description de ce coussinet de soie.

2. *Vita Gregorii papæ IX ex card. Aragon*, dans Muratori, *Scr. rer. ital.*, t. III, p. 587.

3. *De praecipuis urbis Romae... basilicis* (1570), p. 189 ; *Le sette chiese di Roma*, p. 240.

4. Sur cette croix voy. Grimouard de Saint-Laurent, *Iconographie de la croix et du crucifix* (*Annales archéol.* de Didron, t. XXVI, 1869, p. 137 et 139) ; Ch. Bayet, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture en Orient avant la querelle des Iconoclastes* (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. X, Paris, 1879), p. 122, n. 2.

La croix d'émail remonte donc au plus tard au VIIe siècle, et très probablement à la fin du Ve ou au début du VIe. Il semble difficile de préciser le lieu où elle a été fabriquée. Cependant l'émail a ce coloris rouge vineux, que Kondakow considère comme caractéristique des émaux byzantins[1]. On peut donc dire qu'elle appartient à l'art byzantin primitif, de cette époque peu connue, où il n'était pas encore très différencié de l'art latin ou occidental. Cette croix vaut donc, par son antiquité et son caractère unique, la célèbre croix de Justin II, conservée dans le trésor de Saint-Pierre de Rome et si souvent publiée[2], dont elle se rapproche par la forme générale.

Croix d'or gemmée, dite de la Circoncision (pl. VIII). — Cette croix pattée, à branches sensiblement égales, mesure $0^m,255$ sur $0^m,25$. La largeur des bras varie de $0^m,045$ à $0^m,07$. L'épaisseur de la monture d'or est de $0^m,025$. L'épaisseur totale la plus grande, avec les pierres, est de $0^m,035$. Sa surface est recouverte d'une épaisse couche durcie du baume dont parle Jean Diacre. L'une des branches est brisée.

C'est le morceau le plus précieux comme matière de tout le trésor. Elle est entièrement d'or massif, et ornée de douze émeraudes rectangulaires d'environ $0^m,02$ à $0^m,03$ de long sur $0^m,015$ à $0^m,02$ de large, de cinq belles améthystes, dont une très grande, de quatre petites, enfin de quarante et une perles conservées sur les soixante-huit qui s'y trouvaient primitivement. Ces perles sont d'un assez bel orient et plus grosses que celles qui ornent généralement les objets d'orfèvrerie du moyen âge. Les améthystes de teintes diverses, plus ou moins foncées, appartiennent à cette variété qu'on désignait sous le nom d'hyacinthes.

La croix se compose essentiellement d'un cadre creux de $0^m,01$

1. Kondakow, *Hist. des émaux*, p. 211.
2. La meilleure reproduction est dans F. Bock, *Die Kleinodien des heil. römisch. Reiches* (Vienne, 1864, gr. in-fol.), pl. XX, fig. 27, et p. 111.

d'épaisseur, en lames d'or, décoré au-dessus, sur le pourtour, d'une suite d'arcatures en plein cintre de verroterie rouge cloisonnée [1] et, sur la tranche, en haut et en bas, de bordures de petites perles d'or.

Le sommet des arcatures est tangent aux bords de la croix, et, en relief, au milieu de chacune d'elles est une très fine fleur d'or ronde, avec des pétales. La partie centrale des branches est remplie par les pierres précieuses déjà énumérées, serties dans des



Fig. 9. — **Branche brisée de la Croix de la Circoncision. — Parchemin avec authentique du IXe siècle, contenant une relique. — Boîte de plomb endommagée, laissant apercevoir un sachet à reliques, en soie.**

bâtes à bords droits, sur une plaque ajourée. Cette plaque est elle-même entourée d'un fil d'or à petits grains et maintenue au-dessus du cadre inférieur par de très élégantes griffes, en forme de palmettes à trois dents (fig. 9). Les pierres serties sur chaque branche sont en partant du centre : trois perles disposées en rangée transversale ; une émeraude de forme cylindrique, légèrement aplatie ; de nouveau, trois perles en travers ; une améthyste ovale ; un groupe de cinq perles, à

1. Comme celle qui orne les couronnes du trésor de Guarrazar ; F. de Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar* (Paris, 1860, in-4°), p. 3 et 31. Labarte a soutenu, contre F. de Lasteyrie, que les cloisonnements étaient remplis non de verre rouge mais de grenats. Cf. É. Molinier, *L'orfèvrerie*, p. 10.

droite et à gauche duquel deux émeraudes en biais correspondent à l'évasement du bras ; enfin, aux extrémités, dans chacune des deux pointes, sont trois perles groupées en trèfle[1].

Les perles ne sont pas serties dans des bâtes, mais elles sont fixées sur des alvéoles à l'aide de fils d'or qui les traversent.

Au centre, est la boîte aux reliques, de forme ovale, haute de $0^m,05$, large de $0^m,045$ et épaisse de $0^m,03$, bordée d'une suite de petites perles d'or pareilles à celles du cadre. Dans son couvercle, à bordure semblable, qui est retenu par une vis munie d'un anneau mobile, est sertie, au milieu, une grosse améthyste irrégulière en forme de poire, entourée comme d'une collerette de pétales de verroterie cloisonnée qui paraît verdâtre. Ces pétales ont l'apparence de croix dont la tige serait engagée sous l'améthyste. Ils s'en trouvent séparés par l'encadrement de la pierre, consistant en une menue lame d'or, dont on aperçoit la tranche ornée d'un grènetis.

Le couvercle qui s'enchâsse à l'intérieur de la boîte a été soulevé. Au-dessous, après avoir gratté une couche de baume, on a rencontré la relique du bois de la Croix, dans une case d'or cruciforme fixée à la boîte ovale. Les parties vides sont remplies par du mastic.

Cette boîte centrale est cantonnée de quatre petites améthystes rondes, taillées en forme de perles et placées symétriquement entre les branches de la croix.

Au revers, un seul des bras est intact (fig. 10). Il présente des ornements de filigrane, en forme d'entrelacs[2]. Les trois autres branches ont été dépouillées de leurs plaques de dessous, et l'intérieur vide de chacune des trois branches apparaît ainsi béant, avec traces d'arrachement à l'entour.

Cette croix est à rapprocher de celles du trésor de Monza, de la

1. A l'intérieur du cadre d'or, aux pointes des extrémités, j'ai constaté la présence d'un amalgame brun dur, destiné sans doute à augmenter la solidité.

2. Ce filigrane ressemble à celui de la reliure du Psautier de Charles le Chauve (Bibl. nat., ms. lat. 1152), mais il n'est pas perlé. H. Bouchot, *Les reliures d'art de la Bibliothèque nationale*, pl. V et p. III.

croix d'Agilulf et surtout de la croix dite de Bérenger qui est cependant d'un travail moins fini[1]. Elle présente aussi quelques analogies avec les croix wisigothiques du trésor de Guarrazar (VIIe siècle), mais elle est plus grande[2]. Enfin, dans une énumération de croix gemmées, on ne peut passer sous silence les célèbres croix de la *Camara Santa* d'Oviédo (Croix des Anges et Croix de la Victoire[3]), la croix de Lothaire d'Aix-la-Chapelle[4], les croix d'Essen, de Hildesheim, de Limbourg, de Siegbourg et de Paderborn. Toutes ces croix (du VIIe ou du IXe siècle et plus modernes encore) sont à notre avis d'une époque ou antérieure ou postérieure à celle qu'il convient d'assigner à la croix du *Sancta Sanctorum*, et que nous fixerions plutôt au VIIIe siècle. L'art de cette dernière est très différent de celui de la croix barbare, dite de Gisulf, conservée à Cividale[5], mais il n'atteint pas à la finesse des croix d'Aix-la-Chapelle et d'Oviédo.

Au XIIe siècle, cette croix était considérée comme renfermant la relique de la Circoncision. On a beaucoup écrit sur le « saint Prépuce » qui existait en plusieurs endroits, à Charroux (diocèse de Poitiers), à Coulombs (diocèse de Chartres), au Puy, à Châlons-sur-Marne (église Notre-Dame en Vaux), à Metz, à Anvers et à Hildesheim[6].

Mgr Barbier de Montault a prétendu, sans citer ses sources, que « Charlemagne enleva le saint Prépuce à l'abbaye de Charroux et le porta au pape saint Léon III, à l'occasion de son couronnement, en

1. On appelle aussi cette croix « croce del regno ». Cf. *La basilica di Monza ed il suo tesoro* (anonyme), Coma, Fuscinoni (1887, in-4°), pl. 11. Venturi, *Storia dell' arte*, t. II, p. 103.

2. F. de Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar*. Paris, 1860, in-4°. Cf. Musée de Cluny, n° 4979 (croix de Reccesvinthus); E. du Sommerard, *Catalogue*, p. 391.

3. D. José Amador de los Rios, *La Cámara Santa de la catedral de Oviedo y sus más antiguos artistico-industriales* (*Monumentos arquitectónicos de la España*, Madrid, 1877, gr. in-fol.), p. 18, col. 2 et suiv.

4. Cahier et Martin, *Mél. d'archéol.*, t. I, pl. XXXI; Aus'm Weerth, *Kunstdenkmäler der christlichen Mittelalters in den Rheinlanden*, Atlas, pl. XXXIX, 1.

5. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, p. 59, fig. 50.

6. Collin de Plancy, *Dictionnaire critique des reliques et des images miraculeuses*, t. II (Paris, 1821), p. 46-47. La liste donnée est incomplète. Voy. Marangoni, p. 242-254; *Narrazione critico-storica della reliquia preziosissima del santissimo Prepuzio... ristampata ed accresciuta per ordine di...* Cesare Sinibaldi Gambalunga (Roma, 1802, in 8°, 37 pp.), et en dernier lieu Grisar, *Die angebliche Christusreliquie im mittelalterlichen Lateran* (Sonderabdruck aus der *Römischen Quartalschrift*, 1906).



Fig. 10. — Croix d'or gemmée, dite de la Circoncision (revers). — Couteaux mentionnés par Bonincontri. — Boîte-reliquaire en ivoire. — Ampoule renfermant du sang, et fragments de récipients et d'ampoules en verre.

800[1] ». Cette opinion, qui n'aurait en soi rien d'invraisemblable, devrait s'appuyer sur des textes[2]. Or nous savons, au contraire, que le reliquaire du Prépuce a été retrouvé à Charroux, en 1856[3].

Dans l'*Ordo romanus* du chanoine Benoît, contemporain du pape Innocent II (1130-1143), il est question de la fête de l'Exaltation de la Croix, où le pape et les cardinaux portent processionnellement la relique de la Croix, les sandales du Christ et la relique de la Circoncision[4] à la basilique du Latran.

Jean Diacre qui dédia son livre au pape Alexandre III (1159-1181) joint à la relique du Prépuce celle de l'Ombilic. Le même rapprochement du Prépuce et de l'Ombilic est fait dans l'*Évangile de l'Enfance*[5]. Des scribes postérieurs ont corrigé le texte de Jean Diacre, car dans plusieurs manuscrits les mots *preputium Circumcisionis* ont été grattés ou omis[6]. Ces grattages et ces omissions s'expliquent probablement par ce fait qu'une relique de la Circoncision (*Circumcisio Domini*) est déjà mentionnée dans la liste des reliques de la basilique de Latran, fournie par le même Jean Diacre. On serait assez porté à croire que cette liste fait sur ce point double emploi avec l'autre, car il y a eu, nous l'avons dit, des transports fréquents de reliques de la basilique de Latran à la chapelle Saint-Laurent. Une semblable répétition se conçoit aisément dans l'ouvrage d'un compilateur du moyen âge. Les exemples de ce genre sont nombreux. Toutefois il peut s'agir aussi de deux fragments de la relique de la Circoncision, ou même de deux reliques différentes : le Prépuce et une pierre du lieu de la Circoncision (*Circumcisio Domini*), ou un fragment du couteau, comme on en trouve ailleurs. En supprimant la

1. Barbier de Montault, *Le trésor de Sainte-Croix de Poitiers avant la Révolution* dans les *Mémoires de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest*, 2e série, t. IV, année 1881, p. 101, n. 1.

2. Chergé, *Notice sur l'abbaye de Charroux* dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, t. Ier, et le *Gallia christ.* (t. II, col. 1277-1278) ne mentionnent point cette translation.

3. Amédée Brouillet, *Description des reliquaires trouvés dans l'ancienne abbaye de Charroux*, Poitiers, 1856, in-fol.

4. Mabillon, *Museum italicum*, t. II, p. 152.

5. *Evangelia apocrypha*, éd. Tischendorf, p. 183.

6. Voy. plus haut, p. 28, n. 3.

mention du Prépuce, à côté de l'Ombilic, on obéissait à la logique, mais on falsifiait le texte original qui avait raison sur ce point. Il faut donc conclure que la croix d'or gemmée contenait à la fois la relique du Prépuce et celle de l'Ombilic.

Cencius Camerarius, qui fut plus tard le pape Honorius III (1216-1227), dans son *Ordo*[1], ne mentionne plus que les chefs des apôtres Pierre et Paul et le bois de la Croix ; mais il parle de « deux croix » dont l'une renfermait cette dernière relique. L'autre est évidemment celle de la Circoncision.

Ce silence s'explique probablement par l'influence du mot célèbre de son prédécesseur Innocent III qui, dans son traité *De mysteriis sacrificii missæ,* constatant la présence de la même relique de la Circoncision (*Circumcisio præputii vel umbilici*) au Latran et à Charroux s'écrie : « Melius est Deo totum committere quam aliud temere definire ! »

Ptolémée de Lucques (mort en 1327), qui raconte la reconstruction de l'oratoire du *Sancta Sanctorum* par Nicolas III (1277-1280), mentionne, parmi les reliques, les têtes des apôtres, les cheveux de la Vierge, le chef de sainte Agnès et le Prépuce (*caro Circumcisionis D. N. J.-C.*[2]).

Les deux vers de l'inscription du *Sancta Sanctorum* insérés dans la Légende dorée[3] (xiiie siècle) y font aussi allusion :

> Circumcisa caro Christi sandalia clara
> Ac umbilici viget hic precisio cara.

L'énigmatique *Nicolaus Maniacutius,* qui est peut-être du xive siècle, le mentionne encore[4].

Petrus de Natalibus, à la fin du xive siècle, dans son *Catalogus sanctorum* (l. 2, c. 27)[5], cite la relique du Prépuce : « Nunc autem *dicitur*

1. *Liber censuum,* éd. P. Fabre et L. Duchesne, t. I, p. 296 et 310.
2. Ptolom. Luc. *Hist. eccl.,* c. 30 (Muratori, *Scr. rer. ital.,* t. XI, col. 1181).
3. *Legenda aurea,* éd. Graesse (1890), p. 86.
4. Marangoni, p. 73 et 250; N. Maniacutius. *De sacra imagine SS. Salvatoris...* (Rome, 1709), p. 21 (cap. x).
5. Venise, 1616, in-fol., fol. xviii verso, col. 1.

esse Romæ in capella Lateranensi, quæ dicitur Sancta Sanctorum. »

A la même époque, sainte Brigitte (morte en 1373) faisait à ce sujet, dans ses *Revelationes* (l. VI, c. 112[1]), une déclaration d'authenticité devenue célèbre, que rappellent à l'envi un grand nombre d'auteurs, notamment Marangoni, Piazza et Moroni.

Au xv[e] siècle, Nicolas Signorili, dans sa liste des reliques du Latran[2], donne la mention erronée « crux de auro, in cujus medio est *clavus* [D. N. J. C.] — (Il faut évidemment corriger *clavus* en *umbilicus* ou *preputium*) — et unus calix cum patena, qui inibi miraculose repertus extitit, ac caput beate Agnetis cum carne et capillis ».

Depuis lors plusieurs théologiens s'en sont occupés, et la plupart se sont ralliés à l'opinion d'Innocent III. D'autres ont insisté sur la difficulté créée par la présence de plusieurs reliques de la Circoncision, ce qui peut s'expliquer cependant par les divisions et les confusions entre celles-ci et leurs enveloppes ou sachets.

Le célèbre cardinal François Tolet (mort en 1596) raconta le premier une anecdote, souvent reproduite depuis, sur le vol du Prépuce par un soldat protestant du connétable de Bourbon, lors du sac de Rome en 1527[3]. Ce soldat finit, dit-on, par révéler le lieu où il l'avait cachée. Madeleine Strozzi, fille du seigneur du pays (Anguillara), la fit rechercher, et l'ayant trouvée ouvrit l'écrin qui la contenait, devant Lucrèce des Ursins et sa fille Clarisse, âgée de huit ans. Cette dernière fut seule jugée digne de délier le petit sac, d'où s'échappait une excellente odeur de baume. La relique fut remise à l'église de Calcata (près de Viterbe).

Cette anecdote paraît être ou une pure invention ou le résultat d'une confusion. Les détails ne semblent guère se rapporter à la croix d'or gemmée qui a été certainement le reliquaire du Prépuce. Peut-être s'agit-il de la « Circoncision », mentionnée parmi les

1. Éd. C. Durand, t. II (Cologne, 1627), p. 436.
2. Bibl. Vat. lat. 3536, fol. 55. Cf. Soresini, *De capitibus ss. apostolorum Petri et Pauli* (Romæ, 1673), p. 69.
3. *Comment. in Lucam* (Venise, 1600), p. 250. Cf. Marangoni, *op. cit.*

reliques de la basilique Saint-Jean de Latran, ou bien a-t-on appliqué par erreur — ou même intentionnellement — à la croix d'or de la Circoncision une aventure analogue à celle de la célèbre croix de Justin II, qui fut effectivement dérobée, en 1527, par un soldat allemand du connétable de Bourbon, et rachetée cent ducats par le chapitre de Saint-Pierre[1]. Dans la liste des reliques due à Panvinio, publiée plus haut, il est question de deux croix d'or; de même dans celle de Bonincontri, où il est dit que l'une renferme la relique du Prépuce et l'autre le bois de la Croix. Il semble que Panvinio et Bonincontri aient utilisé deux listes, celle de Jean Diacre et celle que dut faire dresser Léon X. Dans cette dernière, on avait dû, sans avertissement suffisant, enregistrer la substitution du bois de la Croix au Prépuce dans la croix d'or: de là sera née l'erreur qui a fait supposer l'existence de deux croix d'or.

En résumé, le remplacement du Prépuce par le bois de la Croix — provenant peut-être de la croix d'émail — paraît avoir été fait sous Léon X, et c'est à cette époque aussi que, conformément à la légende, la relique du Prépuce a pu être déposée à Calcata.

En ce qui concerne la relique elle-même de la Circoncision et l'origine de la croix d'or gemmée, il convient de faire quelques rapprochements. D'abord il faut rappeler la légende de Charlemagne recevant d'un ange, à Jérusalem, la relique du Prépuce[2]. Cette légende est rapportée par Pierre le Mangeur, et Innocent III y fait allusion[3]; elle est aussi rapportée dans les *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury et dans la *Légende dorée*[4]. Il est à remarquer que le

1. Ch. Bayet, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétienne en Orient avant la querelle des Iconoclastes*, p. 122, n. 2.

2. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, nouv. éd. (1905), p. 57.

3. Foncemagne, *Examen de la tradition historique touchant le voyage de Charlemagne à Jérusalem*, dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. XXI, p. 151 et suiv.; Pie (Mgr. Fr.-Désiré-Édouard), *Allocution prononcée... au sujet des reliquaires de Charroux*, Paris, 1863, in 8°, 31 p.

4. Gerv. Tilleb. *Otia imp.*, dans *Mon. Germ. hist., Scr.*, XXVII, 386; *Legenda aurea*, éd. Graesse, p. 86: « De carne autem Circumcisionis Domini dicitur, quod angelus eam Carolo Magno attulit et ipse eam Aquisgrani in ecclesiam Sanctae Mariae honorifice collocavit. Carolus vero illam postea

moment où la relique du Prépuce apparaît, est précisément l'époque carolingienne; par exemple, à l'abbaye de Charroux. On sait du reste le zèle dont Charlemagne fit preuve, pour se procurer des reliques, tant recherchées au IXe siècle[1].

Observons, d'autre part, que cette riche croix d'or, ornée de gemmes, a été certainement donnée par quelque grand personnage, et il semble qu'on devrait la trouver mentionnée parmi les présents de ce genre, si soigneusement énumérés dans le *Liber pontificalis*. Il y a bien eu une croix d'or gemmée, donnée par Bélisaire au pape Vigile (537-555)[2], mais cette croix portait inscrites les victoires de Bélisaire, et du reste elle fut volée sous le pape Étienne V (885-891)[3]. Charlemagne en donna aussi une du même genre au pape Léon III (795-816)[4]; c'était une croix stationnale, et elle fut dérobée sous Pascal Ier (817-824). Il ne peut être question non plus de la croix stationnale d'or que le pape Léon IV (847-855) fit faire pour remplacer la croix de Charlemagne perdue[5], puisque c'est au pape Pascal Ier qu'est dû — nous le verrons — le coffret d'argent renfermant la croix du

fertur Carosium transtulisse ; nunc autem dicitur esse Romae in ecclesia quae dicitur Sancta Sanctorum... Unde et ea die fit statio ad Sancta Sanctorum. Sed si hoc verum, valde utique mirabile est. Cum enim caro ipsa sit de veritate humanae naturae, credimus quod resurgente Christo rediit ad locum suum glorificatum. Aliqui dixerunt quod hoc verum sit, juxta opinionem illorum qui dicunt illud solum esse de veritate humanae naturae, quae ab Adam traducta est, et istam solum resurgere. »

1. Cf. J. Guiraud, *Questions d'histoire et d'archéologie chrétienne* (Paris, 1906), p. 235 et suiv. *(Les reliques romaines au IXe siècle)*.

2. *Lib. pont.*, éd. L. Duchesne, I, p. 296.

3. Ibid., t. II, p. 192.

4. Ibid., t. II, p. 8.

5. *Lib. pont.*, t. II, p. 110 : « Necnon et crucem ex auro purissimo gemmis ornatam, quam Karolus, piae memoriae, imperator Francorum et Romanorum, in basilica Salvatoris domini nostri Jesu Christi, quae appellatur Constantiniana, temporibus domni Leonis sanctae recordationis tertii papae obtulerat, quae mos est ut in letaniis ante sacratissimum pontificem ipsa praecederet, et sic permansit usque ad tempus sanctae recordationis domni Paschalis papae, unde diabolica suggestione atque instigatione a malis exorta est et eadem a latronibus nocte furtim ablata est, et nullus deinceps praecessorum pontificum, tam domnus Paschalis quam domnus Eugenius, sive domnus Valentinus seu domnus Gregorius necnon et domnus Sergius recordatus fuit ut eam restauraret et ad usum sanctae Dei ecclesiae Romanae pararet, isdem praefatus et magnificus praesul fecit eam ex auro purissimo et mirae magnitudinis margaretis et gemmis, jacinctinis et prasinis utiliter ornavit et ad usum pristinum sanctae Dei Romanae ecclesiae mirifice paravit. »

Sancta Sanctorum. Cependant Charlemagne avait donné au pape Hadrien Ier (772-795) une autre croix, dont il n'est pas question dans le *Liber pontificalis*. Elle se trouve mentionnée dans une lettre du *Codex carolinus,* où Hadrien Ier remercie Charlemagne d'une croix que celui-ci lui a envoyée. Il la placera, dit-il, dans son église où elle restera « éternellement » :

Crucem, quam nobis misistis, in sanctam nostram ecclesiam recondentes, vestra memoria in eternum in ea manebit[1].

Le style de la croix d'or avec ses arcatures[2] de verroterie cloisonnée (appelée souvent franque par abus[3]), ses palmettes[4], sa bordure perlée et ses filigranes, est bien carolingien[5]. La sertissure des pierres dans les bâtes ressemble à celle de l' « amulette de Charlemagne[6] » et à celle des cabochons de la reliure du Psautier de Charles le Chauve[7]. La mention de la lettre d'Hadrien Ier peut donc très bien s'y rapporter. On concevrait alors parfaitement que Pascal Ier, devenu pape après la mort de Charlemagne, eût fait faire une châsse d'argent pour garder la précieuse croix d'or gemmée de la Circoncision, donnée à son prédécesseur Hadrien Ier par l'empereur. Il devait y attacher d'autant plus de prix que l'autre croix donnée au pape Léon III lui avait été dérobée. Si cette identification — qu'on ne peut malheureusement pas contrôler — était bonne, on s'expliquerait aussi pourquoi, dans la légende épique, on a attribué à Charlemagne la découverte de la relique de la Circoncision.

1. *Mon. Germ. hist., Epist. merov. et karol. ævi,* t. I, p. 611.
2. Une suite d'arcatures en plein cintre orne aussi la célèbre châsse de la cathédrale d'Astorga qui est de la fin du IXe siècle (Baron de Baye, *Une châsse de la cathédrale d'Astorga*, Paris, 1894, pl. I) et un ivoire byzantin du IXe siècle publié par M. G. Schlumberger (*Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1895, in 8°, pp. 112 et 114).
3. É. Molinier, *Hist. des arts industriels. L'orfèvrerie*, p. 17.
4. Des palmettes se trouvent aussi sur la croix des Anges d'Oviédo et sur les couronnes de Guarrazar.
5. Cf. le reliquaire du trésor de Conques, publié par É. Molinier, *L'ofrèvrerie*, p. 21, qui est toutefois d'un travail moins soigné. C'est par erreur que j'ai imprimé dans le *Moyen âge* (t. X, p. 194) que cette croix ne paraissait pas pouvoir être postérieure au « VIe siècle » : il faut lire VIIIe siècle.
6. É. Molinier, *L'orfèvrerie*, p. 80, fig. 50.
7. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, II, p. 177, fig. 146.

La croix d'or gemmée est donc, peut-être, un des rares spécimens des productions de l'art de l'orfèvrerie en Gaule, à la fin du VIII siècle.

Coffrets de métal.

Coffret d'argent rectangulaire de la croix d'émail (pl. VII). — Ce coffret d'argent, avec traces de dorure sur les reliefs, affecte la forme d'un rectangle de 0^{m},30 de longueur sur 0^{m},197 de largeur. Son poids est d'environ un kilogramme et demi. Il est formé d'une seule pièce de métal, coupée sur le patron d'un rectangle, dont on a incisé les coins à angle droit. Les bords de cette plaque d'argent ont été ensuite relevés pour former les quatre parois, hautes de 0^{m},06 en moyenne. Si l'on examine de face ces parois, on observe que l'extrémité gauche de chacune est repliée d'un centimètre sur la paroi voisine, à laquelle elle est soudée et en même temps rivée, dans le haut, à l'aide d'un petit clou. Les angles ainsi formés sont ornés de traits parallèles en spirale imitant une cordelette. Les bords supérieurs de ces trois parois sont repliés de manière à former une étroite gouttière, destinée à recevoir le couvercle à glissière.

Les parois sont ornées de scènes au repoussé et ciselées, imitées visiblement de celles de la croix d'émail. Il n'est pas jusqu'aux erreurs de proportions qui n'aient été copiées : ainsi la dimension exagérée des têtes des personnages. Sur les grands côtés sont représentées, d'une part, l'Annonciation, la Visitation et la Nativité, de l'autre, l'Adoration des mages et la Présentation au Temple. Sur les petits côtés : devant, l'agneau avec le nimbe crucifère, au milieu des symboles des quatre évangélistes également nimbés ; à l'arrière, un berger et les rois mages guidés par l'étoile[1].

1. Cette scène rappelle un peu celle d'une des parois du coffret de Saint-Nazaire de Milan (Ve siècle). Cf. F. de Mély, *Le coffret de Saint-Nazaire de Milan*, dans les *Monuments Piot*, t. VII, 1900, p. 65 et suiv., pl. IX.

Le costume des personnages est très semblable à celui que l'on voit sur la croix d'émail. La Vierge, par exemple, est coiffée d'un voile plié exactement de la même façon. Le trône sur lequel elle est assise, un coussin placé sur une base peu élevée, avec un dossier orné de deux boules, est à peu près identique.

L'Annonciation est interprétée de même. L'ange est à gauche, debout, faisant un pas en avant, le bras droit étendu et deux doigts de la main joints, comme pour bénir la Vierge assise en face sur un trône. Il est séparé d'elle par une fleur ronde à pétales réguliers, sur une haute tige ondulante, et par un récipient ovale, à base étroite, où retombe un fil que la Vierge déroule d'une quenouille avec la main gauche, tandis que, de sa main droite relevée, elle fait un geste de surprise et d'effroi. Pour meubler la scène, le ciseleur a ajouté un personnage féminin excessivement grêle debout derrière la Vierge. Il a peut-être voulu représenter sainte Anne. Une autre originalité de ces scènes consiste dans les motifs d'architecture à colonnes cannelées en spirale, avec des chapiteaux à crochets imitant l'acanthe, dans le genre de ceux de la reliure de l'Évangéliaire de Drogon (Bibl. nat., ms. lat. 9428), qui décorent les fonds : portes en plein cintre ou à linteau horizontal, vues de face ou en perspective, murs ornés de traits parallèles, de pointillés ou de cercles. — La Visitation diffère un peu de celle de la croix d'émail : le ciseleur a représenté les deux femmes dans les bras l'une de l'autre, se donnant l'accolade, et, derrière la Vierge, une énigmatique personne tenant une aiguière, qui présente une grande analogie d'attitude et d'aspect avec celle dont nous venons de signaler la présence dans la scène de l'Annonciation. — La Nativité a été, au contraire, simplifiée : le ciseleur a supprimé le personnage qui apporte des parfums à l'enfant dans son bain. En outre, le Christ dans la crèche n'est pas nimbé, tandis qu'il l'est dans le bain. C'est précisément l'inverse sur l'émail. Enfin saint Joseph est muni du *pedum* des bergers.

Sur l'autre côté de la boîte, sont les rois mages, vêtus de tuniques

courtes, avec des manteaux flottants sur les épaules, comme ceux de la pyxide du musée de Rouen[1]. Ils sont coiffés de bonnets phrygiens et portent des présents sur des draperies. Le ciseleur les a placés les uns derrière les autres, au lieu de les grouper[2]. La Présentation au Temple n'est pas très bien interprétée. La Vierge est figurée assise, tenant l'enfant sur ses genoux. Derrière elle, un personnage debout, les mains voilées. Devant, le vieillard Siméon, transformé en saint nimbé, n'ayant presque plus rien de son type traditionnel, s'avance d'un pas rapide et semble présenter une draperie à l'enfant. Dans le haut, on aperçoit une étoile. Sur le fond, se détachent des colonnes cannelées en spirale[3], à chapiteaux corinthiens, avec des rudiments de constructions et une porte en plein cintre. Les proportions des personnages sont disgracieuses. Les corps ramassés, les membres grêles, les yeux trop grands, faits de lignes parallèles, dénotent un art assez peu raffiné. Il faut reconnaître cependant que les rois mages et Siméon ont un réel mouvement, et que les draperies, malgré leurs plis conventionnels au simple trait, ne sont pas d'une trop mauvaise facture.

L'un des petits côtés est orné d'une composition originale : les rois mages cheminent, le bras droit tendu vers l'étoile, que leur montre un berger appuyé sur son *pedum*. Derrière le berger, sont trois brebis avec des queues très fournies et la patte gauche ployée, rappelant celles des mosaïques des églises Sainte-Praxède, Saint-Marc et Sainte-Cécile, à Rome[4]. Cette paroi est munie d'un anneau.

L'autre petit côté offre l'image de l'agneau pascal, sur une éminence, tourné vers la droite, et environné des symboles des quatre

1. É. Molinier, *Les ivoires*, p. 56. Il faut aussi rapprocher de l'Adoration des mages du coffret celle qui est figurée sur la pyxide d'ivoire de Florence : il existe entre ces deux scènes une très sensible analogie. Cf. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. I, p. 441, fig. 401.

2. On trouve cette scène, traitée d'une manière très voisine, sur une pyxide d'ivoire du *Museo nazionale* de Florence. Cf. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. I, p. 441, fig. 401.

3. Des colonnes de ce genre se rencontrent sculptées sur les diptyques du musée de Brescia et du trésor de Monza (É. Molinier, *Les ivoires*, p. 44 et 46).

4. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, fig. 192-194. On peut aussi y comparer les agneaux de la chapelle sépulcrale de Galla Placidia à Ravenne, etc.

évangélistes. En face de l'agneau est l'ange qui, les cheveux séparés au milieu et vêtu d'une tunique, paraît à mi-corps, sortant d'un nuage. Il tient un gros livre à deux fermoirs, avec reliure décorée de quatre cabochons et d'un motif central rectangulaire. A droite de l'ange est l'aigle, dans la même attitude. A gauche de l'agneau, sont le lion et le bœuf tenant des livres semblables. Les ailes sont petites et complètement déployées, les extrémités dirigées vers le haut. Quoique ces animaux, le lion particulièrement, soient très grossièrement exécutés, l'ensemble est néanmoins satisfaisant. Évidemment le ciseleur s'est inspiré d'un modèle excellent, peut-être d'une mosaïque. Ce qui donnerait à le penser c'est le double trait du nimbe, ainsi que les nombreuses hachures sur le corps des animaux et les ailes.

Le couvercle à glissière, d'une seule pièce, est plat, avec un renflement à l'une des extrémités et une pliure transversale au bout, permettant de le saisir. Deux petits anneaux mobiles placés dans l'axe, en haut et en bas, donnent la facilité de le faire glisser, soit pour le fermer, soit pour l'ouvrir, en maintenant la boîte à l'aide d'un autre anneau fixé sur la partie postérieure. Il est orné de personnages, au repoussé et ciselés, de plus grandes dimensions que ceux qui sont représentés sur les faces latérales.

Au milieu est figuré le Christ, assis sur un trône, entre saint Pierre et saint Paul, l'un tenant les clefs, l'autre un livre. Au-dessus, dans deux médaillons formés chacun d'un cercle en relief, orné de points creux entourés de pointillé, sont les bustes de deux anges nimbés, aux cheveux longs partagés en bandeaux, vêtus de tuniques, et tenant la baguette des hérauts terminée par deux boules superposées, distantes l'une de l'autre[1]. Ces anges rappellent ceux de la coupe byzantine en argent de la collection Stroganoff, mais ils sont d'une exécution moins soignée.

Le Christ porte un nimbe crucifère, consistant en un pointillé

1. Les baguettes tenues par les anges sont plus généralement terminées par des trèfles. Voy. Cahier, *Caractéristiques des saints*, au mot *Anges*.

entre deux cercles en creux, avec une croix pattée. Son front est bas, son nez très long ; ses paupières sont figurées par quatre traits courbes en creux et un point au milieu. Les cheveux soigneusement lissés sont séparés au sommet de la tête ; la barbe est taillée en rond, avec un bourrelet tout autour, en forme de collier. Il est vêtu d'une tunique angusticlave et d'un *pallium* flottant. De la main droite il bénit à la mode grecque (l'index et le médius joints) ; l'autre main est appuyée sur un gros livre, à deux fermoirs, qu'il tient dressé sur son genou gauche. La reliure de ce livre est ornée d'un encadrement de points, et, au centre, d'un carré entre quatre feuilles ou cœurs, disposés dans les coins.

Les plis des vêtements sont souvent interprétés par des traits doubles. Sur les pieds, des lignes parallèles indiquent les courroies des sandales.

Le trône est des plus simples. Très bas, il a le siège recouvert d'un coussin, et offre sur le devant une sorte de marche ou de tabouret assez élevé, à trois pieds, orné sur la frise d'un rectangle entre deux ellipses, le tout inscrit dans un pointillé. Au-dessous, sont les quatre fleuves du Paradis, figurés par quatre virgules très grosses et ondulées, avec les pointes tournées à l'extérieur, et placées symétriquement deux par deux, de chaque côté d'une fleur ronde à pétales, sur haute tige, qui les sépare[1].

Saint Pierre, dont le nimbe est cerclé de points, tient de la main droite deux clefs, dans lesquelles on reconnaît nettement le monogramme de *Petrus*. Sa main gauche ouverte, le pouce en haut, est tournée vers le Christ. Sa tonsure très spéciale est celle qu'on appelle de son nom *tonsura S. Petri* ou encore *tonsura scotica*, à cause de son origine irlandaise. Les cheveux sont complètement rasés sur le haut de la tête ; il n'en reste qu'une couronne sur le front, allant d'une oreille à l'autre, et une touffe sur l'occiput.

1. Une représentation toute semblable des quatre fleuves du Paradis existe sur la coupe byzantine en argent de la collection Stroganoff que De Rossi datait du VIIe siècle. Voy. Linas, *Les origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, p. II, p. 364.

Saint Paul, caractérisé par sa barbe en pointe et un front très découvert, porte un nimbe semblable. Il tient, dans son bras gauche, un livre à peu près identique à celui du Christ.

Saint Pierre et saint Paul sont chacun au-dessus d'une sorte de monticule indiqué par un demi-cercle.

La date de ce coffret est difficile à déterminer d'une façon précise. Il est assurément postérieur à la croix d'émail, c'est-à-dire au VIe siècle. Faut-il l'identifier avec celui dans lequel le pape Serge Ier retrouva la croix que nous considérons comme la croix d'émail elle-même? C'est une question qu'il est très délicat de trancher, car, entre l'argenterie du VIIe siècle et celle du VIIIe ou du IXe, il n'existe pas de différences bien appréciables. Néanmoins on ne peut s'empêcher d'être frappé du caractère nettement carolingien du couvercle que nous venons de décrire. Le type de saint Pierre surtout, avec cette tonsure scotique, dont la mode semble avoir été apportée de Grande-Bretagne par des moines irlandais et anglo-saxons, nous paraît être un excellent élément pour la fixation de la date. C'est la même tonsure que portent les moines de Marmoutier dans la miniature du début de la Bible de Charles le Chauve[1]. Ce saint Pierre ressemble beaucoup à celui d'un ivoire carolingien de la collection Stroganoff, où M. Hermanin a cru voir, par suite d'une confusion évidente, une représentation du Christ[2]. De plus, les clefs qu'il tient forment le monogramme du nom *Petrus*. Cet usage de la clef du monogrammatique est encore carolingien. Nous le relevons notamment dans les miniatures de la Bible de Charles le Chauve et d'un sacramentaire carolingien de la seconde moitié du IXe siècle, le ms. latin 1141 de la Bibliothèque nationale (fol. 5 verso), et on connaît le monogramme des clefs remises par le Christ à saint Pierre, sur le tympan antérieur du ciborium de Saint-Ambroise de Milan, que l'on a daté du IXe siècle[3].

1. Cette tonsure scotique de saint Pierre se rencontre cependant sur une reliure d'ivoire de la cathédrale de Rouen, qu'Émile Molinier datait du Ve ou du VIe siècle (É. Molinier, *Les ivoires*, p. 53).

2. F. Hermanin, *Alcuni avori della collezione Stroganoff* (*L'Arte*, 1898, p. 4, fig. 4ª.)

3. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, p. 539, fig. 379; E. Bertaux, *L'art dans l'Italie méridionale* (Paris, 1904), pp. 247 et 402.

Il n'est pas jusqu'au nimbe perlé[1] et au type des anges, à grosses têtes allongées, qui ne reportent à l'époque carolingienne. J'inclinerais donc à considérer au moins le couvercle du coffret comme étant de cette époque.

Alors se pose la question de savoir si le coffret est tout entier de la même date. Les scènes des parois sont beaucoup plus petites que la composition décorant le couvercle : c'est de là, peut-être, que provient la différence apparente de style. Cependant la torsade qui orne les quatre côtés du coffret, ne se retrouve pas sur le couvercle, dont l'encadrement très particulier consiste en un rang de perles. De plus, nous y trouvons l'agneau nimbé, et l'on sait que le pape Serge Ier favorisa le culte de Dieu sous le symbole de l'agneau, contrairement aux Grecs qui l'avaient condamné au concile *in Trullo* de 692. De même, nous avons attiré l'attention sur le mouvement qu'il y a dans l'Adoration des mages ou la Présentation au Temple. Ce mouvement, un peu exagéré même, n'est pas sans analogie avec celui qu'on remarque dans certains bas-reliefs syriaques du VIIe siècle[2]. Les petits personnages offrent une certaine ressemblance avec ceux des parois de la *capsella* de Brivio (Musée du Louvre). Enfin les colonnes cannelées en spirale se retrouvent sur des ivoires du VIe et du VIIe siècle. On pourrait donc considérer le couvercle comme postérieur au coffret, en expliquant les similitudes de détail qu'on relève (mêmes ornements sur les reliures des livres des quatre évangélistes et sur celles des livres du Christ et des apôtres, costumes du même genre, types d'anges très voisins, même fleur, etc.) par l'imitation des côtés que l'auteur du couvercle aurait été amené à faire. Le coffret lui-même serait donc, à l'extrême rigueur, identifiable avec celui que retrouva Serge Ier ; mais le couvercle doit être postérieur au VIIe siècle, et très probablement de la fin du VIIIe ou du début du IXe.

Coffret cruciforme d'argent doré, renfermant la croix de la Circoncision

1. Cf. Bibl. nat., ms. lat. 1141, fol. 6 ; Évangéliaire de la Bibliothèque de Cambrai, n° 327.
2. Par exemple le coffret Stroganoff (*L'Arte*, année 1898, p. 1).

(pl. IX). — Ce coffret mesure $0^{m},294$ de long sur $0^{m},25$ de large, et $0^{m},10$ de haut. La largeur moyenne de chaque branche varie de $0^{m},085$ à $0^{m},09$. L'épaisseur des plaques d'argent, qui sont soudées entre elles, est de $0^{m},0015$. Son poids est d'environ deux kilogrammes. Sur toutes les faces latérales et sur le couvercle sont des scènes au repoussé et ciselées : on voit encore intérieurement les traces du ciseau. Ce coffret présente quelques rapports avec les cassettes d'argent polygonales du Musée Britannique, notamment celles qui proviennent du trésor de l'Esquilin[1].

A l'intérieur, était un coussinet cruciforme à section arrondie, fait d'ouate entourée d'un tissu de soie à ramages jaunes, rouges, bleu foncé, mastic, avec des fleurons encadrés dans des cercles et des losanges, des ornements d'ordre végétal, des guirlandes, des pointillés. Sur ce coussinet était déposée la croix d'or de la Circoncision.

Les scènes représentées sur le couvercle sont les suivantes. — En haut le Christ, imberbe et avec le nimbe crucifère, sur un trône, enseignant au milieu des docteurs; la Vierge est représentée devant lui. — Sur le bras gauche, le miracle des noces de Cana, figuré par un personnage remplissant des amphores[2], avec un *dolium* en forme de fuseau, en présence du Christ et de la Vierge. — Au centre, le Christ officiant. symbole de la Cène ou du repas d'Emmaüs : au premier plan paraissent la Vierge et saint Pierre. — Sur le bras droit, le Christ au milieu d'entrelacs de feuillage (cep de vigne?), entre la Vierge et saint Pierre. C'est une allusion à la parole : « Ego sum vitis vera » (Joh. XV, 1)[3]. — Sur la tige, le Christ apparaissant aux apôtres qu'il bénit, ou l'Ascension. Au-dessous est représentée une porte fermée, allusion à ces mots (Joh. XX, 19) : « ... et fores essent clausæ ... »

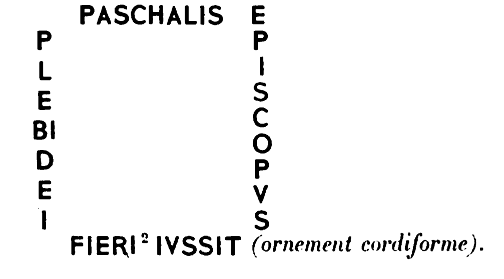
1. Dalton, *Catalogue of early christian antiquities and objects from the christian East in the department of British and mediaeval antiquities and ethnography of the British Museum* (Londres, 1901, in-4°), p. 64, n° 305 et 87-88, n° 399, pl. XIII-XIX.

2. Ces amphores rappellent un peu, par leur forme basse, celles qui sont représentées sur le couvercle du coffret de Saint-Nazaire de Milan (début du ve siècle). Cf. F. de Mély, *Le coffret de Saint-Nazaire de Milan*, pl. VII. Voy. aussi du même, *Les Vases de Cana, Monuments Piot*, t. X, 1904, p. 145.

3. On pourrait aussi y voir une allusion à la parabole du figuier (Matth. XIII, 7-8).

Sur les faces latérales sont ciselés divers épisodes qui ont suivi la Résurrection. En commençant par le côté droit de la tige et en montant, pour contourner ensuite les parois du coffret, on voit successivement (pl. IX) : les saintes femmes au tombeau, auxquelles l'ange, assis sur la pierre du Sépulcre, apprend que le Christ est ressuscité (Matth. XXVIII, 2-7) ; le Christ apparaissant à deux de ses disciples, dont Cléophas, à Emmaüs (Luc. XXIV, 30) ; l'apôtre Pierre et le disciple préféré du Seigneur, trouvant deux linceuls dans le Tombeau vide (Joh. XX, 3-6) ; le Christ apparaissant à ses disciples et leur montrant son flanc transpercé (Joh. XX, 20) ; le Christ apparaissant aux saintes femmes, au Jardin des Oliviers (Matth. XXVIII, 9) ; les saintes femmes annonçant la Résurrection aux apôtres (Luc. XXIV, 9) ; le Christ apparaissant à l'un de ses disciples qui veut le retenir ; le Christ montrant ses plaies à saint Thomas (Joh. XX, 24-29) ; Jésus envoyant ses disciples enseigner tous les peuples (Matth. XXVIII, 18-19) ; le repas d'Emmaüs, où saint Jean, occupant une sorte de siège pliant, appuie la tête sur le bras droit du Christ, devant lequel est un pain rond sur une table ovale[1] (Luc. XXIV, 30) ; les apôtres d'Emmaüs annonçant la Résurrection à saint Pierre et aux autres apôtres (Luc. XXIV, 33) ; Jésus apparaissant à ses disciples et leur montrant ses mains (Joh. XX, 20, 22, 23, 26, Luc. XXIV, 39), ou les bénissant (Luc. XXIV, 51).

Sur le couvercle, tout autour de la scène centrale, est l'inscription suivante, en capitales gravées en creux et remplies d'une pâte noirâtre :



1. Cette table ovale est assez semblable à celle qui est figurée dans l'Évangéliaire de Prüm. Cf. L. Delisle, *Les évangiles de l'abbaye de Prüm* (extr. du *Journal des Savants*, année 1902), p. 11 et planche.

2. La pâte noire a été retirée des lettres de ce mot, qui est devenu par suite lisible sur la photographie (pl. IX), au lieu que les autres sont confondus avec le fond.

Au-dessus a été attachée une poignée de fer mobile, postérieure à la fabrication. Dans l'angle rentrant compris entre le bras gauche et la tige, sont deux anneaux, fixés l'un au couvercle, l'autre à la boîte elle-même, et dans lesquels devait être passé le cordon du sceau. A l'extrémité de la portion du couvercle recouvrant la tige est une agrafe plate, à redans, suspendue à un anneau.

La partie supérieure de la boîte est bordée par une cordelette en relief, semblable à celle du coffret rectangulaire. Comme cette dernière, cette cordelette diffère de celle des coffrets de Saint-Nazaire de Milan [1], de Brivio et du vase d'Émèse [2], en ce qu'elle consiste en une tresse simple et non double.

Le Christ est toujours représenté imberbe et avec un nimbe crucifère. Son visage est régulier, mais exécuté sans recherche véritable d'esthétique. Il porte des sandales, et tient fréquemment un rouleau dans la main, comme dans l'Évangile de Sinope (Bibl. nat., suppl. gr. 1286).

Les personnages sont souvent mal proportionnés. Les vêtements et leurs plis, doublés de traits creux, sont exécutés avec habileté, mais sans grand sentiment artistique. Le voile des « saintes femmes » est décoré d'une petite croix sur la partie frontale, comme celui de la Vierge sur le coffret hexagonal du Musée Britannique. Saint Pierre a très souvent les mains voilées.

Dans la cérémonie de la Cène, sur la face de l'autel est une croix, cantonnée de cercles avec points aux extrémités de ses branches. Cette dernière particularité est en général un élément important pour dater [3], mais ici elle ne nous fournit qu'un *terminus a quo* inutile en l'espèce.

Il faudrait déterminer de quel pape Pascal il s'agit dans l'inscription. Est-ce de Pascal Ier (817-824) ou de Pascal II (1099-1118)? La solution de cette question n'est pas aisée à donner, parce que l'art

1. F. de Mély, *Le coffret de Saint-Nazaire de Milan*, loc. cit., pl. VIII.
2. *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, année 1892, p. 239-246 (communication de M. Héron de Villefosse).
3. W. de Grüneisen, *La grande croce di Vittoria nel Foro Costantiniano* (extr. du *Bullettino della Società filologica romana*, n° 8, Pérouse, 1906), p. 3.

de la ciselure n'a guère évolué en Italie, et spécialement à Rome, durant cette période. Il existe des ressemblances très grandes entre ce coffret cruciforme et le rectangulaire décrit plus haut. Ces ressemblances, néanmoins, ne suffisent pas à les faire déclarer contemporains. Les ciselures du cruciforme sont d'une facture moins archaïque : le costume y a perdu toute allure antique, et les silhouettes des personnages ne sont plus entourées d'un trait creux. Il se pourrait fort bien que l'auteur du coffret cruciforme se fût inspiré du coffret rectangulaire.

On fera valoir, il est vrai, pour le dater du IXe siècle, la fréquence des représentations de la Résurrection sous Pascal Ier, d'après le *Liber pontificalis*. On remarquera que nous y trouvons encore saint Pierre, avec la tonsure scotique. On observera, enfin, que la relique de la Circoncision est une relique qui ne paraît qu'à l'époque carolingienne. Ces objections méritent en effet d'être prises en considération. Cependant il est facile d'y répondre : 1° que la fréquence des scènes de la Résurrection que nous connaissons sous Pascal Ier peut être fortuite et que rien n'empêche une semblable fréquence sous Pascal II ; 2° que la tonsure scotique de saint Pierre paraît bien avoir été copiée de celle du coffret rectangulaire ; 3° que, si la croix de la Circoncision est carolingienne, il n'est pas nécessaire que le coffret d'argent qui la renferme soit contemporain.

A la vérité, la forme du Sépulcre figuré sur le coffret, avec un toit en dôme, formé de grosses tuiles arrondies comme des fuseaux, est celle que l'on rencontre sur un ivoire, antérieur au IXe siècle, conservé au Musée de Cluny[1] et dans les miniatures carolingiennes. Mais on le trouve encore plus tard ainsi représenté, par exemple dans le Ménologe grec 1613 du Vatican (XIe siècle). Il est donc difficile de trancher définitivement cette question. Notons encore la présence, dans ce coffret, de deux monnaies d'argent, du XIIe siècle et du début du XIIIe ; elles pourraient y avoir été placées, selon la coutume, peu après l'achèvement, à moins cependant que ce ne soit

1. Voy. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, p. 195.

une simple offrande glissée là, par hasard, longtemps après. L'une de ces monnaies (fig. 31, n° 1) est de l'archevêque de Cologne. Philippe de Heinsberg (1167-1191), qui séjourna en Italie et même y dilapida ses biens[1]. L'autre (fig. 31, n° 3) est une monnaie champenoise qu'on peut attribuer à Thibaut IV (1201-1253)[2].

Toutefois, le coffret cruciforme différant essentiellement du reliquaire de Conques, dit de Pascal II[3], on est incité à le considérer plutôt comme fait sur l'ordre de Pascal Ier. L'allure un peu moderne des scènes et des personnages provient peut-être de leurs petites dimensions. Cette apparence s'expliquerait encore si le travail était dû à un artiste étranger, franc ou anglo-saxon, par exemple, appelé à imiter des modèles romains, comme les cassettes de l'Esquilin.

Coffret ou « capsella » d'argent ovale (pl. XII, 3). — Ce coffret d'argent (avec traces de dorure), de forme ovale allongée, a dans le sens de la longueur un diamètre de $0^{m},193$, sur une largeur maxima de $0^{m},065$. Il est haut de $0^{m},055$, sans le couvercle. Celui-ci bombé, à charnière soudée, a aussi une hauteur de $0^{m},055$ à sa partie centrale, la plus élevée au-dessus du plan de ses bords.

Le fond du coffret est formé d'une plaque elliptique rapportée. On y rencontre les marques suivantes en relief, frappées au marteau : deux trèfles, dont l'un à quatre pétales, suivis des lettres HAS dans un cadre rectangulaire, avec dentelures arrondies ; enfin une croix de saint André avec les lettres A et M (=ω) attachées aux extrémités.

1. Engel et Serrure, *Traité de numismatique du moyen âge*, t. II, p. 604 ; H. Cappe, *Beschreibung der cölnische Münzen des Mittelalters* (Dresde, 1858, in-8°), pl. IX, n° 146.

2. Caron, *Monnaies féodales françaises* (1882, in-8°), p. 342-343 ; Poëy d'Avant, *Monnaies féodales de France* (1858-1862), t. II, pl. CXXXVIII, 17. M. de la Tour, à l'obligeance de qui je dois cette identification, me communique la lecture suivante de la légende : + RIEDVMIS CAT. — ℞ : OEMISCIV ▨ SEEI. — Une autre monnaie d'argent a aussi été retrouvée dans le Trésor : c'est une bractéate du type de celles qui ont été en usage dans l'Ouest de l'Autriche, au XIIIe siècle (voy. fig. 31, n° 2).

3. É. Molinier, *L'orfèvrerie*, p. 113-114 ; A. Bouillet, *L'église et le trésor de Conques* (Mâcon, 1892, in-16), p. 55 ; A. Bouillet et L. Servières, *Sainte Foy* (Rodez, 1900, in-fol.), p. 215. La formule de l'inscription *Paschalis episcopus*... au lieu de *Paschalis II. papa* (du reliquaire de Conques) nous reporte aussi plutôt au IXe siècle.

Des torsades ornent les bords de ce coffret, sur les parois duquel sont ciselés des médaillons avec les figures suivantes (*imagines clipealæ*). Sur un des grands côtés, les bustes des apôtres Pierre et Paul nimbés, le premier portant la tonsure en couronne, séparés par un arbuste à grandes feuilles allongées. Deux petites plaques en forme d'amande, munies l'une d'un crochet et l'autre d'un anneau, sont soudées vis-à-vis, sur le côté du coffret et sur son couvercle. Sur le côté opposé, où deux charnières ont été attachées, sont trois médaillons séparés par deux arbustes : le Christ, avec un nimbe crucifère et une barbe arrondie, bénissant à la mode grecque, entre deux saints nimbés et tonsurés, portant la barbe taillée en pointe ; tous les trois tiennent un livre, dont on aperçoit la partie supérieure à leur gauche. Sur les petits côtés, aux deux extrémités, d'une part un saint, avec une couronne de cheveux et imberbe, de l'autre un saint avec barbe. Peut-être faut-il y reconnaître saint Jean l'Évangéliste et saint Jacques, comme sur le coffret du Musée Britannique[1].

Ce qui caractérise toutes ces figures, ce sont les yeux en relief, avec un point creux au centre et les pommettes saillantes.

Le couvercle, bordé d'une torsade, est divisé en quatre registres par une croix en relief, orné de cercles et de rectangles concentriques imitant les gemmes. Dans les registres 1 et 2, la main symbolique bénissant à la mode grecque et la colombe aux ailes déployées, avec un anneau au bec. Dans les registres 3 et 4, deux anges d'apparence féminine, nimbés et vêtus de robes talaires flottantes à nombreux plis, serrées au genou, portant des bandelettes dans les cheveux et des ailes de dimensions assez développées, dont les plumes sont traitées avec soin. Ces deux anges, légèrement penchés en avant, les mains presque jointes, sont tournés l'un vers l'autre et semblent voler.

Le coffret contenait des fragments d'os, une petite ampoule de verre et divers débris de pierre. Il est tout à fait du même type que

1. Cf. Dalton, *Catal. of christian antiquities*, p. 87, et pl. XIX.

la célèbre « capsella argentea africana », trouvée dans la basilique d'Henchir-Zirara (Numidie), offerte par le cardinal Lavigerie à Léon XIII et publiée à diverses reprises par De Rossi[1]. La forme en est cependant un peu moins massive.

Un autre coffret du même genre, provenant de Brivio (Italie), est conservé au Musée du Louvre. Il porte l'inscription FELICIAN. I.[2].

Garrucci, dans la *Storia dell' arte cristiana*[3], a publié sous le nom de « pyxide de Grado » une *capsella* de même forme, ornée de médaillons à bustes de personnages comme ceux que nous avons décrits.

Il convient enfin de mentionner ici le reliquaire d'argent, trouvé près de Sébastopol, actuellement au Musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, qui est orné d'*imagines clipeatæ* du Christ et des apôtres dans le genre de celles de la *capsella*[4].

Ce qui différencie la *capsella* du *Sancta Sanctorum* des autres *capsellæ*, du coffret de Saint-Nazaire de Milan et du coffret polygonal de l'Esquilin, c'est la torsade des bords qui est simple, au lieu d'être double. Le relief général en est aussi un peu moins accusé que celui de la *capsella* d'Henchir-Zirara, que De Rossi datait du ve siècle environ. On pourrait arguer de ces particularités pour lui assigner une date légèrement plus moderne.

Coffret d'argent byzantin (pl. X). — Ce coffret d'argent, avec traces de dorure, a 0^m,24 de longueur sur 0^m,19 de largeur. Sa hauteur est de 0^m,15. Son poids (sans les couvercles) est supérieur à un kilogramme et demi. Les quatre parois sont formées de plaques d'argent d'un millimètre environ d'épaisseur, les petits côtés enveloppant légèrement, de l'extrémité de leurs bords, les grands côtés.

1. *Bullettino di archeologia cristiana*, année 1887, p. 11 et pl. VII-IX; *La capsella argentea africana*, Roma, 1889, in-fol. M. Jules de Laurière en a donné une traduction française dans le *Bulletin monumental*, 1889.

2. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, pp. 522-525.

3. Tome VI, p. 55 et pl. 436.

4. *Compte rendu de la Commission impériale archéologique*, année 1897, pp. 28 et 103, fig. 87, 88, 213 et 214.

Quatre soudures maintiennent le tout en place, ainsi que deux frises rapportées en haut et en bas, composées d'une bande étroite à gorge centrale décorée de perles espacées en relief; la frise du bas n'est autre que le rebord du fond. Les angles sont décorés d'une bordure de petites palmettes superposées. Sur les grands côtés sont exécutés au repoussé et ciselés les personnages suivants : sur la face antérieure, saint Jean Chrysostôme et saint Nicolas, avec des inscriptions divisées chacune en deux parties par les figures :

Θ	O	O	
ΙΩ	☧	A	NI
	Oς	ΓI	KO
		O	ΛA
		C	Oς

Ὁ ἅγιος Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος.

Sur la face postérieure, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile avec des inscriptions ainsi disposées :

Θ	O	O	BA
ΓPH	ΘЄ	A	CI
ΓO	O	ΓI	ΛЄI
PI	ΛO	O	O
CO (*sic*)	ΓOς	C	C

Les deux faces des petits côtés sont ornées chacune de la même manière, par une croix à entrelacs gravée en creux, inscrite dans un cercle cantonné de cœurs et avec de petits cercles, inscrivant des croix de saint André, aux quatre extrémités (pl. XI, 6). Il convient d'en rapprocher une croix du même genre, ornant le revers de la plaque d'une icône à Shemokmedi, publiée par le comte Tolstoï[1].

Sur la face antérieure se trouvent deux anneaux, dans lesquels sont passées de grosses cordelettes de chanvre, scellées d'un sceau ovale de cire qui n'est autre que l'anneau du pêcheur (*sigillum* ou *annulus piscatoris*) du pape Nicolas III (pl. XI, 7). Cet anneau est de beaucoup antérieur à tous ceux qui sont connus[2]. Son diamètre le

1. *Les antiquités russes d'après les monuments artistiques* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1891, in-4°, p. 83, fig. 58.

2. On a beaucoup écrit sur l'anneau du pêcheur depuis Reiske et Schmidt. Il suffit de renvoyer à Likhatschef, *Une lettre du pape Pie V au tsar Ivan le Terrible en rapport avec la question des brefs pontificaux* (Saint-Pétersbourg, 1906, in-8°, en russe). Cet auteur (p. 51) ne connaît pas d'anneau du pêcheur antérieur au XVe siècle. A. Giry (*Manuel de diplomatique*, p. 692, n. 1), cite des lettres

plus grand est de 0^m,025. On y lit, en exergue, la légende : ✠ SECRETVM NICOLAI · PP · III · Au centre, un personnage de petite taille, imberbe et nu, debout, tenant une ligne, avec un poisson à l'extrémité. Les sceaux secrets (du xve siècle) que nous connaissions jusqu'à présent portaient l'effigie de saint Pierre, dans la barque, pêchant au filet.

Ce coffret a deux couvercles : d'abord un couvercle intérieur à surface parfaitement plane, percé au centre d'une ouverture ovale destinée à laisser passer le sommet du crâne, qui était placé dans le reliquaire, et qu'on devait montrer ou donner peut-être à baiser à l'occasion de certaines solennités. Ce couvercle à charnières[1] est muni d'un anneau mobile sur la face supérieure. Les bords sont garnis d'un bourrelet.

Le second et véritable couvercle est rectangulaire. Les sutures des quatre coins sont consolidées à l'aide d'attaches. Le dessus, légèrement bombé, était orné de douze médaillons d'émail (de 0^m,049 de diamètre), représentant vraisemblablement les douze apôtres : il n'en subsiste plus que trois (saint Simon, saint Thomas et saint Luc). Au centre, un grand émail cloisonné rectangulaire (de 0^m,115 sur 0^m,085), avec la *Déisis* : le Christ sur un trône byzantin, entre la Vierge (à sa droite) et saint Jean Chrysostôme (à sa gauche), sur une plaque d'or d'un millimètre d'épaisseur, primitivement maintenue par cinq clous[2]. Les plaques d'émail sont collées et rivées dans des encadrements de perles d'argent.

Les inscriptions des émaux sont les suivantes. Sur les trois médaillons, encadrant les bustes des apôtres :

Θ	M	O	Θ	Θ	K
C	O	A	O	Λ	A
I	N	ΓΙ	M	O	
		O	A	V	
		C	C		

Ὁ ἅγιος Σίμον. — Ὁ ἅγιος Θομᾶς. — Ὁ ἅγιος Λουκᾶ[ς].

pontificales du xiiie siècle (notamment de Nicolas III) qui mentionnent l'anneau du pêcheur ; mais il n'en connaît point d'original conservé.

1. Elles paraissent avoir été ajoutées plus tard. Les nombreux trous dont elles sont percées sur leur pourtour n'ont pas été en effet tous utilisés pour les fixer au coffret.

2. Depuis, d'autres clous ont été ajoutés.

Sur la plaque d'émail du centre, encadrant les figures :

MP ΘΥ IC[1] XC Θ/IΩ Ο/Π(Ρ)/ΟΣ

Μήτηρ Θεοῦ. — Ἰησοῦς Χριστός — Ὁ ἅγιος Ἰωάννης ὁ Πρόδρομος.

Les couleurs des émaux sont des plus riches.

Saint Simon, la tête tournée à droite et le front dégagé, porte une barbe très noire. Son nimbe est bleu avec un filet rouge. Son costume se compose d'une tunique avec le *clavus* orné de points blancs et du *pallium*. Cette tunique et ce *pallium* sont couverts de bandes violettes et blanches ou bleues et blanches. L'apôtre tient dans la main gauche un rouleau blanc rayé de rouge.

Saint Thomas est représenté très différemment, à tel point que ce médaillon semblerait presque d'un art plus archaïque que celui de saint Simon. Mais cela ne doit être qu'une simple apparence. Saint Thomas est imberbe. Son nimbe est vert translucide, entouré d'un filet rouge. Son costume est à deux tons de bleu, avec un *clavus* jaune orné de pois rouges et bleus.

Saint Luc, de face, portant la tonsure en couronne, a un costume qui rappelle tout à fait celui de saint Simon, bandes violettes et lilas, bleues et blanches. Il tient de la main droite un livre jaune encadré de rouge, orné de cœurs bleus et d'un losange noir, sur lequel on peut lire : ЄΝΑΡΙ[2].

Ce qui caractérise ces émaux, c'est la raideur et la maigreur des personnages, jointes à une réelle finesse de détail rendue par les cloisonnements, principalement dans les nombreux plis des vêtements et les mèches ondulées des cheveux. Les chairs sont en général foncées ; le blanc des yeux, très grand, donne aux physionomies une expression étrange. Le Christ, vêtu d'une tunique de dessous bleu clair, à *clavus* rouge avec pois blancs, porte un *pallium* bleu

1. Ces sigles ont été corrigés postérieurement en IHC.

2. Il semble que ce soit le début de l'Évangile de saint Jean : Ἐν ἀρχῇ..... Le nom de saint Luc, gravé après coup sur l'or, est donc peut-être le résultat d'une mauvaise identification, car on s'attendrait plutôt à lire : Ἐπειδή περ πολλοὶ... début de l'Évangile de saint Luc.

foncé, qui paraît à peine sur son épaule droite mais recouvre tout son côté gauche, sa ceinture et sa jambe droite. Le trône, sur lequel il est assis, a un dossier semi-lunaire très développé, dont la partie apparente est blanche avec des ornements noirs en forme de cœurs. L'encadrement, fort étroit, est rouge avec des pois bleus. Aux deux extrémités du haut du dossier, sont deux boules bleu foncé, ornées d'un pois blanc sur deux pois bleu clair plus petits. Le coussin du trône (*scamnile*) est rouge uni, avec deux larges bandes jaunes agrémentées de bordures bleues et blanches. Les pieds ou montants du trône (*scamnum*) sont également jaunes avec des losanges noirs, et une bordure rouge à pois blancs. Entre ces montants, on aperçoit de nouveau le fond blanc, orné de cœurs noirs. Le tabouret (*suppedaneum*), sur lequel reposent les pieds du Christ, est bleu clair ; il est placé au-dessus d'un degré bleu foncé, entouré d'une bordure rouge à pois bleus. Le nimbe crucifère du Christ est bleu, avec une croix blanche bordée de rouge, tandis que la Vierge a un nimbe bleu et saint Jean-Baptiste un nimbe vert translucide, entouré d'une bordure rouge.

A la droite du Christ, conforme au type byzantin, est une Vierge avec le costume traditionnel des orantes, le voile bleu ou violet foncé sur une robe lilas. Ce voile, qui lui retombe assez bas sur le corps, porte, du côté droit, les habituelles petites attaches pendantes jaunes et blanches, divisées au milieu, et des ornements tréflés jaunes sur l'épaule et la poitrine. Elle tend vers le Christ ses mains ouvertes, le pouce séparé des autres doigts joints.

A la gauche du Christ est saint Jean-Baptiste, à barbe et cheveux très longs, divisés en mèches ondulées qui se terminent en pointes. Son geste est le même que celui de la Vierge. Il porte un manteau bleu foncé, sorte de *planeta*, que ses bras soulèvent par devant, laissant voir une tunique de dessous lilas.

Ces émaux sont évidemment antérieurs au coffret. Ils ont été arrachés à quelque monument plus ancien pour être utilisés à nouveau, preuve de la rareté relative de l'émail à cette époque. De plus, il

semble bien que le couvercle ait été fait en vue d'utiliser les émaux en question, car ceux-ci s'y trouvent placés de la façon la plus harmonieuse.

Ces émaux offrent de l'analogie avec ceux qui ornent la « Pala d'Oro » de Venise[1], le « Paliotto » de Milan, la croix de Nonantola, etc., mais ils ressemblent surtout d'une façon frappante à ceux de l'icône Khakouli du Sauveur Pantocrator, conservée dans le couvent de Ghélat, en Mingrélie, et à ceux de la croix géorgienne de l'église de Nikortzminda en Iméréthie (Russie), publiés par Kondakow[2] et par M. le baron de Baye[3]. Je dois à M. G. Schlumberger d'avoir pu examiner de près des photographies de grandes dimensions de ces émaux de Ghélat. La ressemblance de certains d'entre eux avec nos émaux est frappante : ainsi le même type de Christ avec le blanc des yeux très développé, le même trône orné de cœurs noirs sur fond blanc s'y retrouvent. On date en général les émaux de Ghélat du xe ou du xie siècle.

Le coffret d'argent est donc postérieur à cette époque ; peut-être faudrait-il le dater du xie siècle environ. Les silhouettes allongées des saints qui ornent ses parois, rappellent beaucoup, au point de vue de l'art, celles du triptyque de Harbaville et du triptyque du Palais ducal de Venise[4]. De même les croix, avec les quatre boules (στρόγγυλοι μῆλοι) aux extrémités des branches, et les cœurs qui ornent les petits côtés, nous reportent au xie siècle[5].

Ce coffret renfermait une tête momifiée sans authentique, qui semble porter des traces de brûlures.

1. Antonio Pasini, *Il tesoro di San Marco illustrato ; tavole* (Venise, 1885, in-fol.), pl. XV-XX. Voy. aussi les émaux des reliures, ibid., pl. VI-XI.

2. N. Kondakow, *Hist. et monuments des émaux byzantins* (Francfort-sur-le-Mein, 1892), p. 129, 162 et 211. Cf. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. I, p. 137 ; t. II, p. 17 ; Tolstoï, op. cit., p. 88 et suiv., fig. 71 et suiv.

3. *En Iméréthie* (Paris, 1902, in-8°), p. 18.

4. É. Molinier, *Musée national du Louvre, Catalogue des ivoires* (Paris, 1896, in-8°), p. 31-37 ; G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. I, p. 64 et 360. Cf. aussi un tableau-reliquaire byzantin au repoussé de la collection Stroganoff, publié par G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine* (Paris, 1895, in-8°), pl. XI.

5. W. de Grüneisen, *La grande croce di Vittoria nel Foro Constantiniano* (loc. cit.), p. 3.

Coffret d'argent doré et niellé (pl. XII, 1). — Ce coffret de forme elliptique, comme la *capsella*, mesure 0m,12 de long sur 0m,075 de large et 0m,062 de haut. L'épaisseur de la paroi est de 0m,001 à peine.

Sur le couvercle, muni de charnières aux attaches cordiformes, sont gravés au pointillé trois médaillons, entourés de rinceaux et d'entrelacs de feuillage de vigne avec grappes, sur fond niellé. Dans le médaillon de gauche, le buste de saint Pierre tenant une croix à longue hampe, avec l'inscription Ὁ ἅ[γιος] || Πέτρος, divisée en deux parties par la figure du saint; dans celui du centre, le Christ avec le nimbe crucifère, tenant un livre qu'il montre de la main droite, et les mots IC || XC chacun d'un côté, dans deux cercles; dans celui de droite, saint Jean, les mains tendues et ouvertes, avec les inscriptions : Ὁ ἅ[γιος] || Ἰω[άννης] ὁ Πρό[δρομο]ς.

Sur les parois latérales, par devant, là où sont attachés deux anneaux destinés à maintenir les fermoirs fixés au couvercle, sont figurés trois médaillons : au centre, saint Luc avec Ὁ ἅ[γιος] Λου || κᾶς, puis à droite saint Mathieu et à gauche saint Marc, avec Ὁ ἅ[γιος] || Μαθέος, et Ὁ ἅ[γιος] || Μᾶρκος. — Du côté des charnières, un seul médaillon avec saint Jean l'Évangéliste tenant un livre, au milieu de l'inscription Ὁ ἅγιος || Ἰω[άννης] ὁ Θεό[λογος].

Toutes ces inscriptions, en capitales, sont écrites de haut en bas, avec une ou deux lettres par ligne. Ὁ ἅγιος est abrégé par O avec un A enclavé. Les trois premières lettres de Πρόδρομος forment un monogramme; le reste est abrégé jusqu'à ς.

Le style de ce coffret rappelle celui des cassettes orientales damasquinées, à arabesques. Il ne paraît pas antérieur au XIIIe siècle, ni postérieur au XVe. On le croirait volontiers déposé là par le pape Nicolas III.

Ce coffret contenait des débris d'ossements et l'authentique du XIIIe siècle : « Reliq[uie] s[an]c[t]i Joh[ann]is Baptist[e] ».

Coffret d'argent du chef de sainte Agnès (pl. XI, 2). — Ce coffret, dont la recherche amena la découverte de tous les autres, est lui-

même très simple. Il est rectangulaire et mesure 0m,215 de long sur 0m,17 de large et 0m,135 de haut. Son poids total dépasse un kilogramme et demi. Le fond est rapporté et soudé sur les bords inférieurs des parois. Il n'a d'autre ornement qu'une bordure de palmettes en haut et en bas.

Le couvercle, à charnières, est bombé et haut de 0m,03. Il peut être fixé à l'aide de trois fermoirs, deux sur les côtés, percés chacun d'une fente verticale pour laisser pénétrer l'anneau de la paroi, et un, plus long, sur la face. Ce dernier terminé par une minuscule tête de serpent, est muni d'un anneau mouluré, de dimensions semblables à deux autres, attachés à la boîte, des deux côtés de la place qu'il occupe au rabattu. Une tige de métal passée dans ces trois anneaux maintient le fermoir en place. Le coffret était entouré d'un fil retenu au couvercle par un sceau plaqué en forme d'amande. Sur ce sceau est figurée l'Annonciation, sous un dais gothique de la fin du XIIIe siècle. Il ne reste que quelques lettres de la légende : [SIG]ILLVM DIACONI CARDIN...

Le couvercle porte l'inscription suivante, en caractères gothiques, des deux côtés de la tige du fermoir :

✠ HONORIUS :	PP : III. FIE
RI : FECIT : PRO :	CAPITE BEATE
AGNETIS :	

Le nom du pape HONORIUS porte les traces d'une correction postérieure en HOC OPUS ou peut-être NICOLAUS.

Ce coffret est donc bien daté. C'est le pape Honorius III (1216-1227) qui l'a fait exécuter.

En outre du crâne entier et de l'étoffe désignés par l'authentique du XIIIe siècle : « Capud et vestimentum sancte Agnetis », d'autres fragments de crâne et de tissu y ont été trouvés avec cette authentique du XIIIe siècle : « Reliquie et vestimentum sancte Eufemie[1]. »

1. Voy. plus haut, p. 89.

Cette relique du chef de sainte Agnès, sur laquelle on trouvera dans l'ouvrage du P. Jubaru, actuellement sous presse, tous les éclaircissements nécessaires, a pu avoir été enlevée du cimetière de la basilique de la voie Nomentane au IXe siècle, époque où la nécessité de la division des reliques amena des translations de ce genre.

Coffret d'argent. — Ce coffret rectangulaire, du même type que celui de la croix d'émail, mais sans ciselures, mesure 0m,31 de long sur 0m,23 de large et 0m,075 de haut. Il est formé d'une seule pièce de métal, dont les côtés sont repliés et soudés aux angles. Le bord supérieur est plié en gouttière, pour laisser glisser le couvercle plat muni d'un anneau mobile attaché à une tige lancéolée. Sur la paroi opposée au sens de l'ouverture, est fixé un autre anneau, qui sert à maintenir la boîte en place quand on tire le couvercle.

On a recueilli, dans ce coffret, un morceau de soie où est représentée la Nativité (voy. plus loin TISSUS), des fragments d'étoffe jaune sur laquelle sont collées des pièces de cuir d'apparence résineuse en forme de semelles et de courroies : ce sont probablement les fameuses *sandalia D. N. J.-C.* déjà mentionnées sous Nicolas Ier (858-867) dans le *Liber pontificalis*[1].

Boîte d'argent cylindrique (fig. 15). — Cette boîte, légèrement rétrécie vers la base, a 0m,041 de diamètre moyen et 0m,056 de hauteur. Son couvercle est rond avec des bords repliés sur la paroi. A l'intérieur était un petit tonnelet de bois jaune très dur, avec des cercles en relief, contenant une sorte de farine blanche (manne ?)

Coffret de cuivre gravé et émaillé (pl. XII, 2). — Ce coffret, de forme elliptique, mesure 0m,32 de long sur 0m,185 de large avec une hauteur de 0m,09. L'épaisseur des parois est de 0m,005 environ. Les bords forment un bourrelet.

1. *Lib. pont.*, éd. L. Duchesne, t. II, p. 157.

Sur le couvercle, dont les charnières à attaches fleurdelisées ont été forcées et brisées, est figuré un Christ en croix, vêtu d'une longue tunique sans manches *(colobium)* entre la Vierge et saint Jean. Le vêtement du Christ est enduit d'un vernis d'émail bleu foncé.

Ce coffret est muni d'une serrure, dans laquelle pénètre l'anneau du fermoir. A droite et à gauche de cette serrure, sont les médaillons gravés des saints Mathieu et Jean, avec les légendes :

Ο	Μ	Ο	Ι
ΑΓ	ΑΤ	ΑΓ	ΩΑ
ΙΟ	ΘЄ	ΙΟ	ΝΝΙ
C	ω	C	C
	C		

Sur la face latérale correspondante est, au centre, une croix pattée faite d'un double trait, avec de petits cercles aux angles, et, sur les deux côtés de cette croix, sont représentés saint Luc, à gauche, et saint Marc, à droite, avec les inscriptions :

Ο	Λ	Ο	Μ
ΑΓ	ΟΥ	ΑΓ	ΑΡ
ΙΟ	ΚΑ	ΙΟ	ΚΟ
C	C	C	C

Ce coffret contenait des débris d'ossements humains enveloppés dans des étoffes, un fragment de crâne entouré d'un morceau de soie jaune, un *Agnus Dei* en cire (décrit plus loin, p. 104) et divers débris tombant en poussière impossibles à déterminer.

Le style des gravures, tracées d'une main de praticien habile mais peu artiste, et les ligatures des caractères des inscriptions nous reportent à une époque assez basse, en comparaison des autres monuments qui nous occupent ici. Ce coffret est du XIIe siècle ; il en présente tous les caractères, jusque dans les moindres détails, par exemple la tresse qui borde son couvercle. Le disque solaire est orné d'une étoile intérieure à six branches ; la lune est figurée par un croissant. Le *suppedaneum* est très développé. Sur le « titulus » est l'inscription IC XC. La croix elle-même est fixée par deux cales sur un Golgotha, que représente un monticule avec un crâne

gravé. La Vierge porte la main au visage en signe de douleur, tandis qu'en face, saint Jean, vêtu de la tunique et du manteau, tient le livre de la main gauche et, de la main droite étendue en avant, atteste la justice divine. Tout cela nous reporte bien au XIIe siècle.

Coffret de cuivre étamé. — Ce coffret rectangulaire mesure 0m,28 de long sur 0m,215 de large et 0m,04 de haut. Il est d'une seule pièce comme le coffret d'argent de la croix d'émail auquel il ressemble

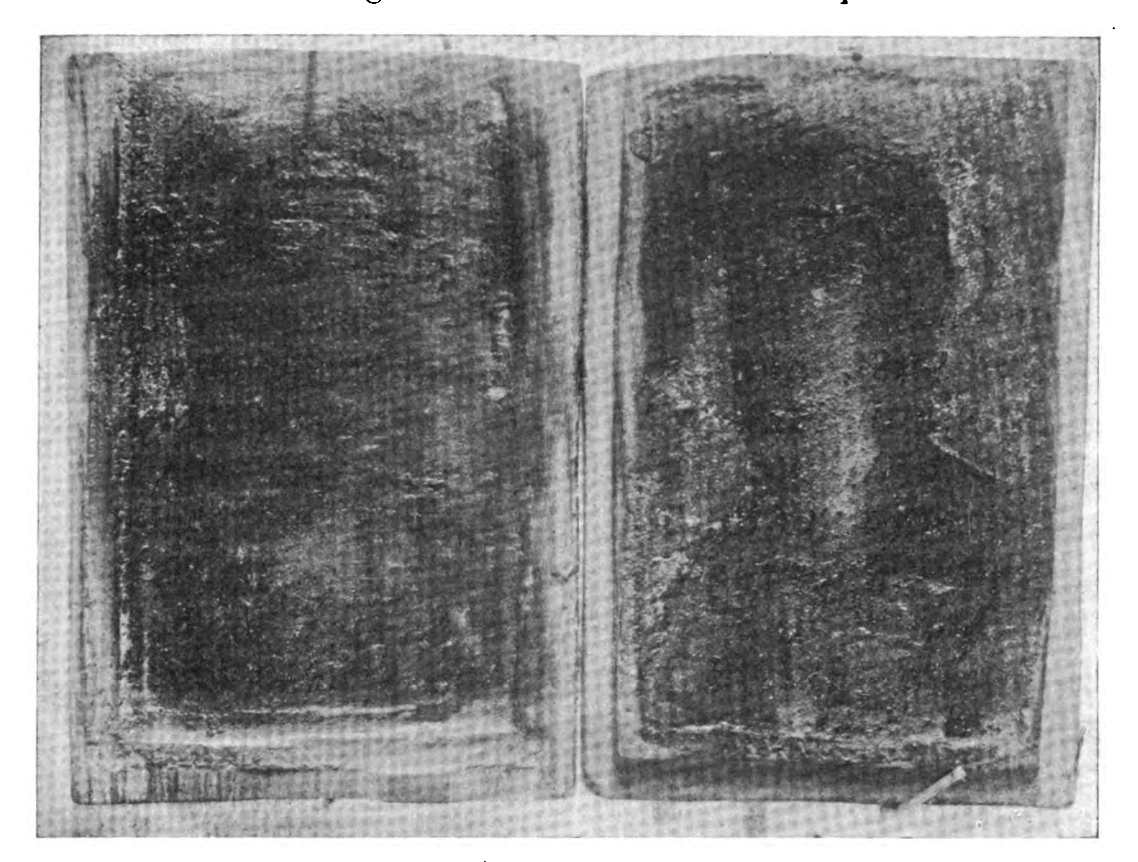


Fig. 11. — Fragments de boîte en bois, avec les images peintes des apôtres Pierre et Paul.

par sa disposition. Les parois sont repliées en gouttière sur trois côtés. Le couvercle à glissière a de même une extrémité repliée, avec un anneau.

A l'intérieur ont été trouvées deux planchettes de bois, couvercle et fond d'une ancienne boîte, ainsi que le prouvent les restes de la base des parois (fig. 11).

Ces planchettes présentent, chacune d'un côté, un creux rectan-

gulaire peint. Sur un fond grenu de vieil or se détachent, en gris verdâtre et en traits noirs, d'une part le buste de saint Pierre et, d'autre part, celui de saint Paul. Les revers de ces panneaux sont enduits d'une couche de peinture orange.

Les apôtres ont leur type traditionnel. Ils sont vêtus chacun d'une tunique blanche, dont le *clavus* doré se voit sur l'épaule. Ce sont ces images des apôtres qui sont déjà mentionnées, on l'a vu, dans l'inventaire publié par Panvinio.

Ce coffret renfermait, en outre, des étoffes enveloppant des ossements, parmi lesquels, d'après les authentiques, des os de saint Jean-Baptiste et de saint Jérôme. Un sachet de soie, avec un Samson terrassant le lion (pl. XVIII, 3), contenait des ossements sans nom.

Enfin il y a lieu de signaler, parmi les reliquaires de métal, trois petits *reliquaires ronds et plats, en cuivre,* fermés sur une face — comme nos montres actuelles — d'un verre épais, laissant apercevoir les reliques (pierres). Ces reliquaires sont ornés chacun d'un anneau sur la tranche, et l'on aperçoit au revers les têtes des clous qui maintiennent l'ensemble en place. Leur diamètre varie entre $0^{m},04$ et $0^{m},043$.

Citons seulement pour mémoire une *boîte de plomb arrondie* de $0^{m},07$ de diamètre, profonde de $0^{m},03$ à $0^{m},04$. Les reliques y étaient enfermées dans trois sachets de soie rouge (fig. 9).

Ivoires.

Pyxide d'ivoire antique (pl. XIII et fig. 12). — Cette pyxide ne nous est malheureusement parvenue qu'en morceaux. Le plus important est un fragment de paroi avec bas-relief. C'est une section d'arc de cercle mesurant $0^{m},13$. La distance des deux extrémités ou corde de l'arc est de $0^{m},09$. L'épaisseur de l'ivoire varie de $0^{m},002$ à $0^{m},009$.

Cette pyxide diffère de toutes celles que nous connaissons en

ce que, de grande dimension comme les pyxides antiques, et décorée d'une scène d'inspiration païenne, elle est d'un relief relativement plat, indiquant une époque assez basse. On sait que ces objets, qui appartenaient primitivement au mobilier féminin, sont devenus le type des boîtes à hosties à partir du ve siècle environ; depuis cette époque, des scènes chrétiennes se déroulent sur leurs parois[1]. Il suffit de rappeler les pyxides des Musées du Vatican[2], du Louvre, de Cluny, celles du trésor de Sens, du Musée Britannique[3] et du musée de Berlin[4]. Les sujets les plus souvent représentés sont la Résurrection de Lazare, David dans la fosse aux lions, la Guérison de l'aveugle, etc.



Fig. 12. — Pyxide d'ivoire antique (fragment vu de côté).

Les pyxides chrétiennes sont en général basses, souvent d'une seule pièce, et leur relief grossier est très accusé. Quelques-unes sont fort petites. Leur aspect est lourd et massif. Citons comme exemples celles du Louvre, du Vatican, de Sens, de Florence et de Pesaro[5]. La pyxide du musée de Berlin fait exception. Elle est grande, de belles proportions, décorée d'oves à la bordure supérieure, et la scène chrétienne, qu'on y observe, est traitée tout à fait à la manière antique, dans un style élégant. De plus, le fond est rapporté et fixé à l'aide d'attaches de fer, dont les extrémités plates et arrondies sont percées de clous.

1. É. Molinier, *Les ivoires,* p. 55.

2. *Gli avori dei musei profano e sacro della Bibliotheca vaticana...*, con introd. e catal. del barone R. Kanzler, t. I (Rome, 1903, in-fol.), tav. II.

3. Dalton, *Catal. of early christian antiquities,* p. 48 (n° 289), et pl. IX (n° 297).

4. *Königliche Museen zu Berlin, Beschreibung der Bildwerke der christlichen Epochen* (2e éd., 1902, in-fol.), n° 1.

5. Abbé E. Chartraire, *Inventaire du trésor de l'église primatiale et métropolitaine de Sens* (Paris, 1877, pet. in-8°), p. 52, n° 140 (pyxide avec chasse, IVe-VIe s.); Venturi, *Storia dell' arte italiana,* t. I, p. 441-43.

C'est exactement de la même façon qu'était fixé le fond de la pyxide qui nous occupe. Il n'en subsiste que des débris et notamment un morceau de 0^m,095 de long. qui nous fournit le diamètre de l'objet entier. Le bord supérieur est décoré d'une rangée de petits oves. Sur la paroi est sculptée une scène bachique : trois personnages, d'aspect jeune et presque enfantin, vêtus d'une tunique courte, serrée à la taille, sont représentés en train de danser coude à coude, en face d'un quatrième personnage barbu et vêtu d'une longue robe. L'un des danseurs, dont le haut du corps est gracieusement rejeté en arrière, tient dans sa main droite levée une sorte de couronne. Ce groupe a beaucoup de mouvement. La silhouette des bras et des jambes est dessinée d'une main très habile. Les têtes des danseurs, surtout de celui du milieu, sont expressives ; les yeux et les cheveux en désordre, interprétés par des traits creux ont de la finesse. Seuls les plis des vêtements laisseraient un peu à désirer, dans le détail. Derrière ce groupe, sont figurés deux personnages, d'aspect plus âgé, dont l'un, barbu, tient de la main gauche une aiguière, au-dessus d'une sorte d'amphore. Dans le fond on aperçoit un arbre (figuier?), avec le tronc légèrement courbé, se divisant en deux rameaux à feuillage maigre. Cette partie de l'ivoire est très détériorée et toute brunie. Parmi les autres morceaux, on reconnaît le corps d'un cheval et diverses autres figures.

Ce coffret appartient à une époque où les artistes s'inspiraient encore de sujets païens. S'il est antérieur à la pyxide de Berlin, à laquelle il ressemble, il l'est de bien peu. On est ainsi amené à le dater du IVᵉ ou du Vᵉ siècle.

Bas-relief d'ivoire (pl. XIII). — Un petit bas-relief d'ivoire mérite une mention toute spéciale. Il mesure 0^m,122 de haut sur 0^m,06 de large. Il est taillé dans une plaque d'ivoire d'une épaisseur maximum de 0^m,015. Le haut est orné d'une frise très fouillée, imitant des replis de feuille. Au-dessous, un arc surbaissé entre deux petites feuilles d'acanthes aux impostes, comme sur les diptyques consu-

laires[1] et sur une des pyxides du Musée Britannique[2], couronne une composition très belle dans sa simplicité : la Guérison de l'aveugle de Jéricho, scène qui orne une pyxide du Vatican que nous citions un peu plus haut[3]. Le Christ imberbe, d'allure juvénile, les cheveux ceints d'une bandelette, vêtu d'une toge aux plis harmonieusement traités, et chaussé de sandales, touche du bout des doigts les yeux d'un homme de petite taille, appuyé sur un bâton et légèrement voûté, quoique d'aspect jeune. Derrière ce dernier, est un troisième personnage, plus grand, dont les cheveux et la barbe sont frisés ; il tient dans le bras gauche un livre à fermoir et, du bras droit, fait un geste d'admiration des plus expressifs.

Le relief assez fort, bien étudié et fouillé avec art, l'allure encore classique des costumes, le type des figures, le geste sobre dont l'ampleur est néanmoins suffisante, enfin l'arc surbaissé avec les acanthes aux impostes, tout tend à indiquer une date voisine de l'antiquité classique. La sandale du Christ est identique à celle de l'ange qui est figuré sur le feuillet du diptyque de la collection Trivulzio à Milan (v[e] siècle)[4]. C'est le même style que celui des diptyques consulaires et des sarcophages chrétiens. Cet ivoire appartient à l'art occidental, et sa fabrication doit être placée entre le v[e] et le vi[e] siècle[5].

Cassette d'ivoire rectangulaire (fig. 13). — Ce coffret mesure 0m,28 de long sur 0m,14 de large et 0m,08 de haut (sans le couvercle). Les plaques d'ivoire ont une épaisseur de 0m,002 à 0m,003. Il est muni d'une serrure de cuivre de 0m,08 de large sur 0m,05 de haut. Son couvercle, à quatre pans inclinés avec une partie centrale plane, est lui-même haut de 0m,06.

1. Cf. É. Molinier, p. 35 et suiv., notamment le diptyque du musée de Valère à Sion.
2. H. Graeven, *Frühchristliche und mittelalterliche Elfenbeinwerke,* série I (*Aus Sammlungen in England*), pl. XIV-XVII (Musée Britannique); Dalton, op. cit., p. 54, n° 297, pl. IX.
3. On peut aussi citer une scène semblable, figurée sur un ivoire du Musée archéologique de Milan (Graeven, op. cit., *Italien,* n° 41), mais l'exécution en est plus grossière.
4. É. Molinier, *Les ivoires,* p. 63, pl. VI.
5. Il est antérieur au diptyque du Musée du Louvre qu'Émile Molinier datait du vi[e] siècle (*Musée national du Louvre, Catalogue des ivoires,* pp. 3-7).

L'intérieur est tapissé d'une toile écrue sur laquelle sont brodées au simple point, en bleu, en blanc et en rose, des croix et des lignes courbes.

Les plaques sont collées bout à bout et maintenues ensemble à l'aide d'armatures de baguettes creuses en bronze doré, terminées en fer de lance et placées transversalement sur les angles. Les charnières sont prolongées par des pentures semblables (fig. 14).

Le couvercle est percé, au-dessus, de deux trous, ayant servi à fixer une poignée de métal, aujourd'hui disparue. Il est agrémenté

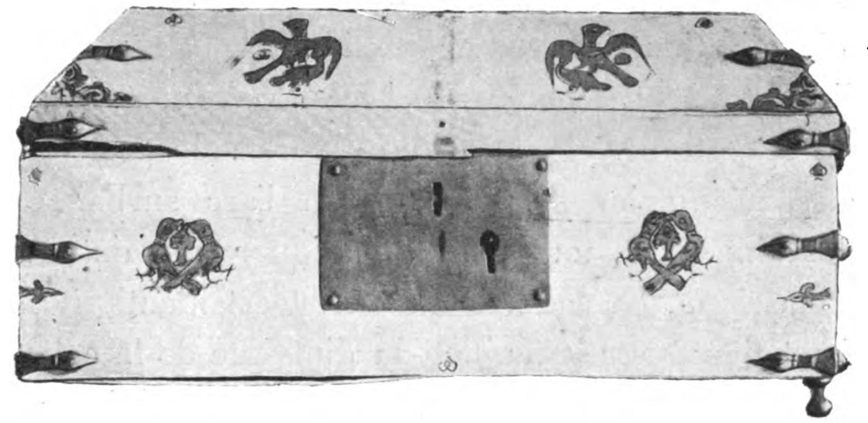


Fig. 13. — Cassette d'ivoire rectangulaire (art persan).

d'ornements peints en rouge et or, encadrés d'un trait noir. D'abord, sur sa partie plane supérieure, aux quatre coins, sont des dessins assez compliqués, formant labyrinthe. La partie inclinée, entre les charnières, est décorée d'un paon stylisé et de deux cœurs ou pics, placés aux extrémités. L'autre face est ornée de vautours, enlevant dans leurs serres des oiseaux plus petits, et, dans le haut, on observe les deux pics, qui se retrouvent encore sur les faces latérales.

Sur la paroi de la boîte, des deux côtés de la serrure, sont des groupes d'oiseaux à collerettes, assez semblables à des pigeons, dont les queues se croisent et qui, la tête retournée en arrière, soutiennent de leurs becs le même ornement losangé.

Aux côtés étroits sont attachées des poignées de cuivre, prises dans des anneaux fixés sur des viroles dentelées, au-dessous de deux pics.

Sur la paroi opposée, est un arbre stylisé, dans le genre du *homa* persan, avec deux branches à la même hauteur, de chaque côté, sur lesquelles sont posés deux oiseaux à collerettes, se faisant face, le bec levé vers le sommet du feuillage. Le pic se retrouve à la racine de l'arbre.

Sur le fond du coffret, extérieurement, sont des dessins géométriques : deux grands triangles en inscrivant d'autres, remplis d'ornements ou de lignes courbes.



Fig. 14. — La même cassette (vue de trois quarts sur l'autre face).

Cet objet possède de nombreux analogues, notamment au Musée de Cluny où, sous le n° 1059, est un superbe coffret orné de vautours, de paons et de cavaliers persans[1]. Un autre est la châsse de saint Tudual, à Laval[2]. Il y en a aussi au Dôme de Palerme. C'est, à ce qu'il semble, par la Sicile que ces coffrets d'origine persane ont été apportés en Italie. Ils remontent aux xie, xiie et xiiie siècles.

A l'intérieur, on n'a recueilli que des débris et des sachets à reliques.

Pyxide d'ivoire arabe (fig. 16). — Une autre boîte d'ivoire, cylindrique, est ornée de minces listels sur les parois et de dessins or et noir, donnant alternativement la silhouette peinte en rouge, de cœurs

1. Du Sommerard, *Catalogue*, p. 81. Il existe un coffret du même type, mais sans peintures, à Trèves. Aus'm Weerth, *Kunstdenkmäler*..., pl. LXII[2].

2. A. de Barthélemy, *Le reliquaire de saint Tudual à Laval* dans le *Bulletin monumental*, année 1885, p. 453.

ou pics et de fleurs rondes à pétales. Au milieu du couvercle est un petit bouton d'ivoire, inscrit dans un cercle agrémenté de quatre motifs arrondis peints, placés à distance égale. Sur le couvercle encore, mais le long du pourtour, à intervalles réguliers, sont tracés trois groupes de caractères koufiques, pareils à ceux qui ornent les monnaies des califes Omeyades de Damas du VIII[e] siècle[1]. Il semble qu'on y ait écrit : والملك لله « La toute puissance appartient à Allah[2]. »

La paroi de la boîte, d'un seul morceau, dans le haut de laquelle est taillé un cran destiné à recevoir le couvercle, atteint jusqu'à 0[m],003 d'épaisseur. Le fond est rapporté. Le couvercle est en deux morceaux, le dessus et la paroi.

La hauteur totale est de 0[m],062 ; le diamètre de 0[m],105.

C'est un travail peut-être siculo-arabe, dont il n'est pas aisé de fixer la date. Il paraît contemporain du long coffret rectangulaire d'ivoire, décrit plus haut, et peut remonter au XII[e] siècle environ.

Une *pyxis eburnea* du même genre est conservée à Saint-Géréon de Cologne[3].

On y a recueilli des fragments d'étoffes, avec les authentiques « de vestimento beatæ Mariæ Virginis » et « de reliquiis sanctæ Eulaliæ », et un flacon de cristal de roche oriental, dont on trouvera plus loin la description (p. 93), renfermant « des cheveux de saint Jean l'Évangéliste et une dent de saint Jean-Baptiste ».

Boîte d'ivoire cylindrique (fig. 15). — Cette boîte mesure 0[m],056 de hauteur sur un diamètre de 0[m],062. D'un seul morceau, avec un couvercle s'emboîtant parfaitement, elle est ornée, sur le dessus, de moulures rondes très gracieuses avec gorge circulaire, listel et cercles en creux. Ce coffret, dont l'état de conservation est excellent,

1. Cf. H. Lavoix, *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque nationale, Khalifes orientaux* (Paris, 1887), n[os] 159 et suiv., pl. II et suiv. — On peut citer, entre autres exemples d'inscriptions du même genre, celle de la cassette d'ivoire renfermant la chasuble dite de saint Regnobert à Bayeux. Voy. *Bulletin archéologique*, t. III, 1844, p. 37.

2. Nous devons cette interprétation à l'obligeance de M. E. Blochet.

3. Fr. Bock, *Das heilige Köln. Beschreibung der mittelalterlichen kunstschätze* (Leipzig, 1858, in-4°), p. 4 et pl. I, n° 2.

n'offre pas de particularités suffisantes pour qu'on puisse le dater : les moulûres de son couvercle ont une ordonnance très régulière, d'apparence moderne. Peut-être a-t-il remplacé, sous Léon X, quelque pyxide antique tombée en poussière.

Menus objets d'ivoire. — Citons encore une petite boîte rectangulaire, d'une seule pièce et assez pesante (fig. 10). C'est une lame d'ivoire, légèrement arrondie en forme de gouttière, de 0m,035



Fig. 15. — Flacon d'huile du Sépulcre (recouvert d'un parchemin avec authentique du IXe siècle). — Boîte d'ivoire. — Récipients de verre contenant, l'un deux morceaux d'éponges, l'autre des fragments d'étoffe imprégnée de sang (?). — Croix de bitume (?). — Sachet de soie. — Boîte cylindrique en argent. — Ampoules de verre (avec sang, manne, etc.). — Clef minuscule fixée à un anneau.

environ d'épaisseur, dans laquelle est creusée une cavité. A l'intérieur, trois lames d'ivoire de 0m,003 d'épaisseur, placées deux en travers et la troisième en long, au milieu, forment deux compartiments. On voit les traces d'autres cloisons, du même genre, qui devaient diviser la boîte entière en huit compartiments, destinés sans doute à recevoir des reliques. Deux rainures intérieures sur les grands côtés, correspondant au niveau supérieur d'un des petits côtés, indiquent que la fermeture était faite à l'aide d'un couvercle à glissière, aujourd'hui perdu. La longueur totale est de 0m,095 ; la largeur de 0m,045. L'épaisseur des parois est de 0m,009.

Enfin il reste à noter une très petite colonnette d'ivoire, de 0m,06 de hauteur, dont le fût cannelé est argenté, et dont le chapiteau ainsi que la base sont dorés (pl. XI, 5). On se demande d'où peut provenir cet objet si menu. Est-ce un ex-voto ou un morceau de l'orne-

mentation d'un coffret perdu ? Il est impossible de se faire une opinion à ce sujet.

Cassette d'ébène et d'ivoire (fig. 16). — Ce coffret, de forme allongée, avec des parois latérales se rejoignant par une courbe aux deux bouts, mesure $0^m,41$ de long sur $0^m,13$ de large et autant de haut.

Les extrémités arrondies sont faites de lames d'ivoire en forme d'arc de cercle, de $0^m,20$ de développement, en l'épaisseur desquelles l'ébène vient s'enchâsser, à l'aide d'un tenon maintenu par un clou dans la mortaise d'ivoire.

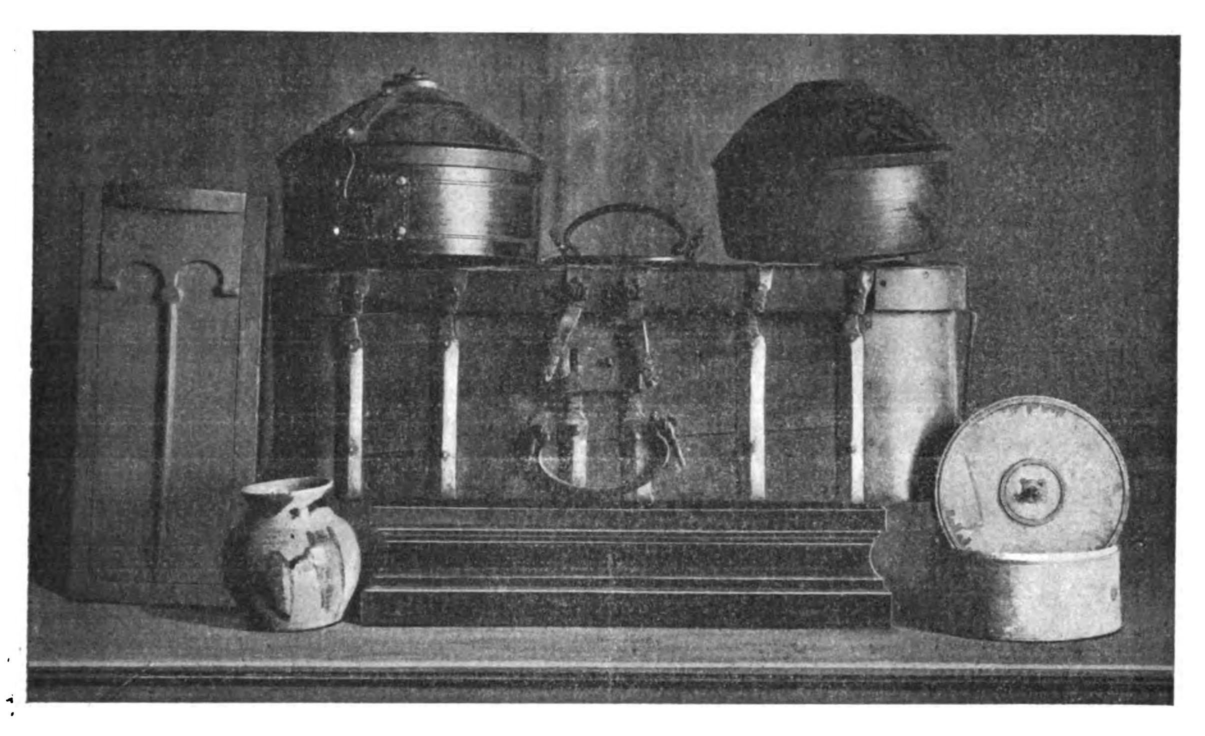


FIG. 16. — Coffret allongé d'ébène et d'ivoire — Boîtes de cèdre cylindriques. — Coffret à couvercle orné d'une lance. — Vase en terre. — Pyxide d'ivoire arabe avec inscription koufique.

La partie centrale de la boîte et du couvercle, en bois d'ébène de $0^m,01$ d'épaisseur, est environnée extérieurement de six côtes ou lames d'acier, terminées par un disque aplati et fixées au-dessous du fond par des clous. Ces lames sont ornées de croix de saint André, de trèfles et de traits horizontaux parallèles.

Sur le couvercle sont deux poignées de cuivre, mobiles, placées l'une à côté de l'autre et retenues par des crochets de fer. Ces poignées ont peut-être été argentées.

D'un côté, quatre lames (deux du couvercle et deux de la boîte) sont prises dans une tringle de fer formant charnière.

De l'autre, deux lames du couvercle ont des charnières et des anneaux, de manière à pouvoir être engagées comme fermoirs dans la serrure.

Celle-ci, en acier, mesure $0^m,045$ de large sur $0^m,035$ de haut. L'orifice pour la clef y est percé horizontalement. Au-dessous est une poignée de cuivre.

Il est difficile de dater exactement ce coffret, à cause du manque d'ornementation. Il peut être du XIII[e] siècle.

A l'intérieur, on a recueilli la petite boîte cylindrique d'argent, mentionnée plus haut (p. 81) contenant un tonnelet de bois, et des fragments d'ossements et d'étoffes.

CRISTAL.

Flacon de cristal de roche (pl. XIII). — Ce flacon, retrouvé dans la pyxide d'ivoire arabe (p. 90), a une forme très particulière. Il se compose d'un globe de cristal poli, de $0^m,052$ de diamètre, dans lequel est creusée une cavité arrondie, peu profonde. Autour est une armature d'or, composée d'un socle rond, de $0^m,03$ de diamètre, évasé vers le bas, d'où partent quatre arcs de cercle d'or très étroits, ornés de petites perles en relief. Ces arcs rejoignent, par un ornement en fleur de lys, une couronne d'or peu élevée, formant goulot, sur laquelle est emboîté un bouchon en pyramide à nombreuses facettes. Au sommet de la pyramide est un bouton en or, auquel est attachée une chaînette de suspension d'argent, à doubles chaînons, de $0^m,13$ de long, terminée par un anneau entouré d'un fil en spirale. La hauteur totale du flacon est de $0^m,09$.

Une authentique du XIII[e] siècle, sur parchemin (pl. XIII), nous apprend qu'on y a déposé des cheveux de saint Jean l'Évangéliste et une dent de saint Jean-Baptiste (voy. p. 131), et l'on aperçoit ces reliques à travers le globe de cristal.

La forme de ce flacon, surtout celle de son bouchon en pyramide, et le travail de l'or décèlent une origine orientale. C'est d'ailleurs aussi d'Orient que proviennent, on le sait, les flacons de cristal taillé appartenant à d'autres trésors, notamment ceux de Quedlinbourg, de Sainte-Ursule de Cologne[1] et de Saint-Denis[2].

Bois.

Boîte de cèdre cruciforme (fig. 17). — Une boîte cruciforme de bois de cèdre très dur, d'une seule pièce, mesure $0^{m},13$ de longueur totale sur $0^{m},10$ de largeur, de l'extrémité d'un bras à l'autre. La hauteur, au-dessus du fond, est de $0^{m},045$; la largeur des branches de $0^{m},055$. L'encadrement et les angles sont ornés de petits cercles en creux avec points au centre. Deux couvercles à glissière courent perpendiculairement l'un à l'autre, chacun dans le sens d'une branche de la croix. Sur la grande tige, le couvercle porte l'inscription ΦΩC. Le couvercle de la branche transversale porte les lettres Z.....H qui, combinées avec l'Ω de ΦΩC, donnent ZΩH :



Fig. 17. — Boîte de cèdre cruciforme.

Φ
ZΩH
C

Le couvercle de la grande tige porte un cran en relief qui permet de le tirer. Celui de la branche transversale est évidé au milieu, et le creux ainsi obtenu est muni sur les côtés de deux rainures en biseau, permettant au couvercle de la grande tige de le traverser, en glissant perpendiculairement.

1. Marquet de Vasselot, *Le trésor de Quedlinburg* (*Gazette des beaux-arts*, 1898, p. 313).
2. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. I, p. 145. — Cf. aussi Dalton, op. cit., p. 653 (flacon de cristal en forme de globe, avec l'inscription ΠΙЄ ZHCAIC AЄI, ЄN AΓAΘOIC).

La même légende grecque se retrouve sur un certain nombre de monuments d'origine byzantine, notamment sur des cachets[1]. Il suffira de citer la miniature de l'évangéliaire de Sainte-Croix de Poitiers (VIIe siècle), dans le haut de laquelle on la trouve disposée absolument comme sur notre boîte cruciforme[2]. On rencontre aussi une disposition cruciforme analogue pour les mots ΖΩΗ ΥΓΙ[ΕΙ]Α, sur un cachet de bronze du Musée Britannique[3].

Ce coffret renfermait de petits sachets à reliques. Il peut remonter au IXe siècle.

Coffret de bois peint (pl. XIV, 1 *a b*). — Il est rectangulaire et mesure $0^{m},27$ de long sur $0^{m},128$ de large. Sa hauteur est de $0^{m},03$ seulement. Les parois latérales ont, dans le haut, $0^{m},01$ d'épaisseur. L'intérieur est creusé au centre d'une cavité en forme de croix patriarcale, pour recevoir la relique de la Croix, taillée elle-même en croix à deux traverses. L'une de ces traverses a disparu, et de l'autre il ne reste plus qu'un très petit fragment; mais sur la hampe sont visibles les creux dans lesquels elles étaient enchâssées. C'est peut-être la croix donnée par Chosroès dans une châsse dorée, dont parle Jean Diacre.

Le bois de ce coffret est recouvert d'un léger enduit. Sur le fond en or mat, se détachent des figures avec nimbes entourés d'un pointillé creux.

Ces figures sont accouplées sur trois registres superposés, limités par les deux barres de la croix. En haut, à gauche, le Christ vêtu de bleu, tenant un livre d'or avec l'inscription IC XC; à droite, la Vierge, la tête penchée, les mains levées et ouvertes dans la direction du Christ, avec l'inscription habituelle : MP ΘV. Au-dessous, deux anges byzantins, vus à mi-corps, avec des ailes de deux tons.

1. Dalton, *Catal. of early christian antiquities*, n° 153 (anneau d'argent).
2. Voy. Barbier de Montault, *Le trésor de Sainte-Croix de Poitiers* dans les *Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, 2e série, t. IV, pl. IV *bis*, p. 342.
3. Dalton, op. cit., p. 99, n° 491. Cf. aussi E. Babelon, *Catalogue des camées... de la Bibliothèque nationale*, n° 353, pl. XLI.

Dans le registre inférieur, qui est le plus grand, sont figurés les apôtres Pierre (à droite) et Paul (à gauche) avec les inscriptions :

Ο Α ΓΙ ΟС	Π Α V Λ Ο С	Ο Α Γ Ι ΟС	Π Є ΤΡ[ΟС]

Saint Pierre tient une croix, saint Paul un livre. Les draperies et les plis de leurs vêtements sont fins, mais ont un peu trop de raideur.

Sur le couvercle (pl. XIV, *a*) est peint un Christ en croix, entre la Vierge (à gauche), vêtue de bleu foncé, et saint Jean l'Évangéliste (à droite), en blanc et bleu clair, tenant un livre orné de cabochons et chaussé de sandales. En haut est écrit selon l'usage :

ˈΙΔΕ ˈΟ Υ[ˈΙΟ]Σ ΣΟΥ ˈΙΔΟΥ ˈΗ ΜˈΗΤ[ΗΡ] ΣΟΥ

Au revers (pl. XIV, *b*) est un saint à tête allongée, portant la barbe, vêtu d'une robe d'un bleu tirant sur le gris et d'un manteau blanchâtre, avec le pallium rouge, orné de trois grandes croix bleues, passé sur les épaules.

Son nom nous est fourni par une inscription :

ΙΩΑΝΝΗС [Ο] ΧΡ[ΥСΟС]Τ[Ο]Μ[ΟС].

Il tient dans les mains un livre à tranches dorées, ouvert, sur lequel on lit cette citation d'un passage de l'évangile de saint Jean (XV, 17) :

+ ΕΙΠΕΝ Ο Κ[ΥΡΙΟ]С ΤΟΙС ЄΑΥΤΟ[Υ] ΜΑΘΗΤΑΙС· ΤΑΥ- ΤΑ	ΕΝΤΕΛΛ[Ο]- ΜΑΙ ΥΜΙΝ ΙΝΑ ΑΓΑ- -ΠΑΤΕ ΑΛ- -ΛΗΛΟΥС.

Ce passage se trouve commenté dans l'Homélie LXXVII de saint Jean Chrysostôme.

Sur les côtés du coffret est un encadrement de petits cercles, avec des lignes courbes parallèles se croisant à l'intérieur et des points creux semés tout autour.



Le type des personnages, l'écriture des légendes, les couleurs, la forme du pallium, orné en bas de petits traits et de points, se rapprochent beaucoup plus des peintures du Ménologe grec du Vatican (Cod. gr. Vat. 1613 [1], x^e ou xie siècle) que de celles du saint Grégoire de Nazianze (grec 510) de la Bibliothèque nationale [2] (ixe siècle).

La boîte rappelle, par sa forme, le célèbre reliquaire de la Croix, donné par sainte Radegonde à Sainte-Croix de Poitiers, et aussi le reliquaire byzantin de la Vraie Croix du trésor de l'abbaye de Nonantola, publié par M. G. Schlumberger [3].

Notre coffret, de provenance byzantine aussi, est probablement du xe ou du xie siècle ; mais il a été retouché, semble-t-il, à une époque postérieure.

La Crucifixion, à tendance « tragique » [4], qui est représentée sur le couvercle, est d'une époque tardive : le Christ, avec la tête inclinée et le nimbe doré crucifère cachant le *titulus*, est très musclé et vêtu seulement du *pannus*. De son flanc droit percé jaillit le sang. Le crâne du Golgotha est devenu une tête humaine. La Vierge courbée embrasse les pieds du Christ, qui reposent sur un *suppedaneum*. Saint Jean, penché vers la droite, élève la main ; son visage exprime la douleur. Dans le haut, le soleil et la lune sont devenus deux disques entourés, comme les nimbes, d'un pointillé en creux. Cette Crucifixion paraît bien dater du xiiie siècle ou même du début du xive. Les scènes de l'intérieur de la boîte ont été peintes ou refaites un peu antérieurement.

Boîte de bois à couvercle peint (pl. XIV, 2). — Cette boîte en bois tendre, recouverte d'une couche de peinture, mesure 0^m,035 de haut

1. *Menologium Græcorum*, ed. Urbin. 1727, 3 vol. in-fol. Voyez notamment le tome II, p. 24 et 62.

2. Voy. H. Omont, *Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1902), pl. XX-XXIII. Il faut spécialement rapprocher les saints figurés sur la planche XXVII du saint Jean Chrysostôme.

3. *L'épopée byzantine à la fin du xe siècle*, t. II, p. 81.

4. W. de Grüneisen, *La piccola icona bizantina del museo russo Alessandro III a Pietroburgo e le prime tendenze del tragico nell' iconografia della Crocifissione* (*Rassegna d'arte*, 1904, fasc. 9).

et $0^{m},237$ de long sur $0^{m},18$ de large. Elle est pleine d'une pâte de sable jaune durci, dans laquelle sont encastrés des morceaux d'étoffe, de bois et de pierre (grès et silex).

Un amalgame du même genre se retrouve dans un reliquaire d'origine carolingienne, conservé à Saint-Jean de Latran, au sujet duquel j'aurai à revenir ailleurs. Sur ces pierres et ces fragments, ont été tracées des inscriptions grecques, en onciale du IX[e] siècle, aujourd'hui très effacées et presque illisibles. Un fragment de bois porte l'inscription : + ΑΠ'ΒΗΘΛΕΕΜ. Sur une pierre on lit : + ΑΠ'ΣΙΩΝ. Sur une autre, on ne distingue que des mots indéchiffrables : ΑΠ'ΣΚΙΟΣ | ΠΟΙΟ... | ΑΝ ΜΙΑ. | ϹΕΩϹ... (?). Sur une troisième : + ΑΠΟ ΓΕΝΟϹ ΕΛΚΕΤΑΙ.... (?)

Le couvercle peint, dont les côtés présentent deux glissières taillées en biseau, a une épaisseur de $0^{m},15$. Le dessus est orné d'un encadrement brun roux, au milieu duquel se détache, partant d'un monticule vert, une croix simple de même couleur, traversée par une croix de saint André plus grêle, et d'un ton plus clair. Ces deux croix se profilent sur un fond noirâtre, en forme d'amande. En haut est écrit en noir sur gris : [ΙΗϹΟ]Ϲ Χ[ΡΙϹΤΟ]Ϲ, et en bas : Α Ω.

Au revers, dans un creux entouré d'une bordure de couleur orange, est une peinture très noircie, sur fond d'or, divisée en trois registres superposés (pl. XIV, 2).

Le registre inférieur est partagé en deux compartiments. Dans celui de gauche est représentée, selon les données des Évangiles apocryphes, la Nativité dans la grotte de Bethléem : saint Joseph y est nimbé. Dans celui de droite, le Baptême du Christ, où saint Jean, debout sur la rive, se baisse pour baptiser Jésus dans le Jourdain, tandis que des anges apportent des vêtements. La main symbolique et la colombe dominent la scène.

Le registre central est tout entier occupé par un Christ nimbé, entre les deux larrons sur des croix excessivement grêles. Le mauvais larron détourne la tête, tandis que le bon regarde le Christ. Dans le fond se profilent deux collines noirâtres. Au sommet de la croix, dressée et calée sur un monticule ou Golgotha sans crâne, est fixé

le « titulus ». Tandis que les deux larrons n'ont que le *pannus*, le Christ est vêtu d'une longue tunique sans manches (*colobium*), noire ou violet foncé, avec deux claves jaunes tombant verticalement des épaules, assez semblable à celle du Christ en croix des fresques de *Santa Maria Antiqua*[1]. D'un côté Longin le frappe de la lance, de l'autre Stéphaton lui tend le roseau avec l'éponge imbibée de vinaigre. La Vierge et saint Jean sont aussi représentés, à leur place traditionnelle. Le style de cette Crucifixion offre une grande analogie avec celui des miniatures du manuscrit grec 510 de la Bibliothèque nationale[2].

Le registre supérieur est partagé, comme l'inférieur, en deux compartiments. A gauche, les saintes femmes au Tombeau. A droite, l'Ascension : le Christ est figuré assis et bénissant, environné d'une gloire que soutiennent quatre anges, au-dessus de la Vierge, en orante, et des apôtres divisés en deux groupes.

Dans la scène de la Crucifixion, la terre est d'une teinte verte. La Vierge est vêtue du costume traditionnel bleu foncé avec liséré et petits ornements blancs. Les autres personnages portent des vêtements jaunes, blancs, bistres et rouge clair. Les nimbes dorés et très développés sont entourés de cercles rouges. Dans le registre supérieur, à gauche, un pin parasol, sur un rocher, domine le Saint-Sépulcre, curieusement figuré par une sorte de tente que surmonte un dôme.

Tous ces sujets sont entourés d'une ligne de contour noire.

On peut dater ces peintures du xe siècle.

Boîte de bois à compartiments. — Cette boîte en bois de cèdre poli, de 0m,015 d'épaisseur, mesure 0m,24 de long sur 0m,135 de large. Les parois sont ajustées, aux angles, à tenons et à mortaises. Elle est divisée, intérieurement, en trois compartiments par deux planches transversales.

1. Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, p. 215.

2. Voy. H. Omont, *Fac-similés des miniatures des plus anciens manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale*, pl. XXI (Mort et Résurrection du Christ, fol. 30 du grec 510).

Ces compartiments ont chacun un couvercle de chêne à charnière de bois. Deux d'entre eux s'ouvrent en face l'un de l'autre. Sur l'un est l'inscription à l'encre : + ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ΚΥΡΙΑΚ[ΗϹ]. Sur l'autre ; + ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ϹΑΒΒΑΤ[ΟΥ]. Sur la troisième : + ΤΗϹ ΑΓΙΑϹ ΠΕΜΠΤΗϹ, répété trois fois. Ces mots sont tracés en onciale du genre de celle du manuscrit de la Bibliothèque nationale suppl. grec 693 (IXe siècle)[1].

Au-dessus de ces compartiments, court un grand couvercle à glissière, aux angles abattus, avec une partie plus élevée à l'une des extrémités, permettant de le saisir.

Le dessous de la boîte est légèrement creusé, avec un renflement au milieu.

Les seuls ornements sont des lignes parallèles en creux. A l'intérieur, on a recueilli de petites fioles et des pierres de Terre-Sainte, enveloppées dans des morceaux de parchemin. Ces reliques avaient dû en remplacer d'autres, car elles ne paraissent pas en rapport avec les inscriptions grecques des couvercles : Jeudi Saint, Samedi Saint, Dimanche de Pâques.

La pauvreté de la décoration supprime tout point de repère pour dater. Les inscriptions grecques, qui doivent être contemporaines — sauf celles qui répètent la troisième — peuvent remonter au IXe siècle.

Boîtes cylindriques à couvercles coniques (fig. 16). — Deux boîtes en bois dur, peut-être de cyprès, coloriées et d'une seule pièce, avec des couvercles en forme de cônes tronqués, ont été retrouvées ainsi que les débris d'une troisième semblable.

L'une mesure 0m,105 de haut (y compris le couvercle) et 0m,125 de diamètre. La paroi est noircie. Le couvercle, d'un seul morceau, à fond brun ciré avec une couronne de rosaces jaunes en creux, séparées par des lignes parallèles, s'emboîte sur le rebord supérieur aminci de la paroi.

1. Cf. H. Omont, *Fac-similés des plus anciens manuscrits grecs, en onciale et en minuscule, de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1892), pl. XIII.

L'autre, un peu plus grande, mesure 0m,17 de hauteur (0m,11 sans le couvercle) et 0m,15 de diamètre. Le couvercle, assez semblable au précédent, a deux charnières, attachées à de petites pattes de fer ornées de cercles concentriques avec points. Une patte du même genre présente une branche articulée, avec un crochet destiné à entrer dans la serrure, où il est pris par le pêne. La serrure elle-même est recouverte d'une lame de cuivre très légère, de 0m,05 de large sur 0m,04 de haut. Sur le couvercle, est une série de demi-cercles, formés d'une zone de petits triangles remplis de réticulé et cantonnés de points. La partie intérieure de la zone est garnie de gros pois, entre lesquels s'entre-croisent des lignes ondulées.

Ces deux boîtes contenaient des sachets, des éponges et des fragments d'os.

Coffret de bois peint (pl. XIII, au fond, à gauche). — Ce coffret est taillé dans un morceau de bois dur, paraissant être du cyprès. Il est entièrement recouvert d'une légère couche d'enduit peint en jaune, rouge et noir. Sa longueur totale est de 0m,21, sa largeur de 0m,095 à 0m,105, sa hauteur de 0m,055. L'épaisseur de la paroi est de 0m,015.

Les faces latérales sont décorées, d'un côté, d'oves encadrés de rinceaux ou, si l'on préfère, de fleurs de lys de fantaisie, en jaune et rouge sur fond noir, et de l'autre, de simples entrelacs de feuillage de même couleur.

Le couvercle est à glissière. Sa surface, légèrement en batière, est encadrée de noir et divisée, par une croix foncée, en quatre compartiments aux couleurs alternées : deux d'un noir violacé, deux autres de couleur orange.

Sur l'une des petites faces latérales, est peint un ornement fleurdelisé. Sur l'autre, la peinture a été détruite par une section carrée qu'on y a pratiquée.

De petits sachets à reliques étaient renfermés dans ce coffret.

Boîte en bois tendre[1]. — Cette boîte est d'une seule pièce, longue de 0^m,19, large de 0^m,145 et haute de 0^m,025, aux contours de la base légèrement arrondis. Le couvercle à glissière est orné, au centre, d'une petite croix très simple, à branches évasées, de 0^m,035 de haut, gravée en creux et en biseau, à section angulaire, et, sur le pourtour, d'un encadrement consistant en deux traits longeant les bords[2]. Au-dessous de la tige de la croix, entre deux lignes doubles, est tracée, en creux, une étoile à huit branches.

Dans l'épaisseur même du bois, sont des cavités ou compartiments, de formes diverses, rondes, triangulaires et rectangulaires, suivant les objets qui s'y trouvent placés (pl. XIII, au fond, à droite). Ces objets sont des pierres calcaires, des grès, des charbons et aussi deux petits sceaux noirâtres ronds et plats[3], comme des pièces de monnaie, ornés de croix pattées, à branches égales en relief, inscrites dans des cercles. La matière de ces sceaux paraît être une sorte de résine durcie.

Boîte en bois de cèdre dur, d'une seule pièce. — Cette boîte, haute de 0^m,10, mesure 0^m,27 de long sur 0^m,15 de large. Le couvercle à glissière est complètement plat. Il n'est échancré que sur les côtés, par deux gouttières en biseau. Sur le fond est un graffite au trait, représentant un lion ou un griffon dont la queue, passée entre les pattes, est relevée en spirale le long du corps. Il dévore un entrelacs de feuillage. Un motif semblable se retrouve sur une étoffe de satin brodé du XIIe siècle, de fabrication grecque ou sicilienne, conservée au Musée de Cluny.

Cette boîte renfermait : un os, avec une curieuse authentique relative à saint Denis (voy. AUTHENTIQUES, p. 129-130); la petite pyxide d'ivoire à moulures, déjà décrite (p. 90), contenant des

1. Piqué de nombreux trous de vers.
2. Cette croix rappelle celles qui ornent certains ivoires, notamment un feuillet de diptyque du musée de Berlin, publié par M. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. II, p. 461.
3. Diamètre : 0^m,02. Épaisseur : 0^m,005.

morceaux d'étoffe et un os; des fragments d'os, avec une authentique datée du pontificat de Benoît VIII (voy. AUTHENTIQUES, p. 129); une minuscule boîte de bois jaunâtre, en forme de dé (de 0m,065 de haut sur 0m,03 de côté), remplie de sachets avec trois papyrus en cursive syriaque; et une petite croix qu'on décrira plus loin (p. 105).

Boîte de cèdre de 0m,18 de long sur 0m,115 de large et 0m,085 de haut. Cette boîte est en plusieurs morceaux, ajustés à tenons et à mortaises. Le fond, qui est rapporté, forme un creux avec un renflement au centre. La surface du couvercle à glissière est bombée et ornée de traits parallèles, reproduisant la forme de la boîte. Elle présente, du côté où le couvercle se tire, une partie plus épaisse en saillie, agrémentée de quatre croix de saint André, en creux, entre des traits parallèles. Ce couvercle glisse sur deux rainures pratiquées dans les parois.

Les faces latérales sont ornées, en haut et en bas, de lignes doubles, parallèles et horizontales, avec un espace libre entre elles, au centre. De nombreuses raies verticales décorent les coins.

Plusieurs petits sachets à reliques s'y trouvaient renfermés.

Boîte en bois de cèdre tendre. — Taillée à même le cœur du bois, dont on voit les couches ligneuses concentriques, c'est un bloc massif de 0m,13 de haut sur 0m,075 à 0m,085 de côté. Le centre est creusé d'une cavité cylindrique, dans laquelle était placée, sur un fond d'ouate, une petite fiole de verre à large goulot allongé, renfermant deux morceaux d'éponge (fig. 15). La cavité est bouchée au moyen d'un couvercle rectangulaire, à glissière taillée en biseau. Ce couvercle n'a d'autre ornement que des traits doubles en creux, parallèles aux côtés.

Boîte de cèdre très résistant, d'une seule pièce. Le couvercle à glissière en biseau est orné d'une *lance* en relief et, à l'extrémité, d'une

saillie arrondie permettant de le tirer (fig. 16). Le fer de la lance a une forme analogue à celle qu'on observe sur les diptyques consulaires. La longueur totale de la boîte est de 0m,24; la largeur de 0m,105; la hauteur de 0m,06. L'épaisseur moyenne des parois est de 0m,013. On serait incité à supposer que cette boîte avait été faite pour la relique de la Sainte Lance, mentionnée par Jean Diacre et Bonincontri, mais elle ne renfermait que des débris de menus objets.

Objets divers.

Vase de terre verni (fig. 16). — D'une forme gracieuse, renflé au milieu (0m,07 de diamètre), légèrement rétréci au goulot et s'évasant ensuite (0m,05 de diamètre), il est haut de 0m,08. Sur son fond grisâtre se détachent en brun foncé, à la partie renflée, des dessins en forme d'oves, séparés par des lignes parallèles. Il était recouvert d'un morceau de parchemin, mais ne contenait pas de reliques.

Un *Agnus Dei* entier (pl. XI, 3) et les débris d'un autre ont été recueillis. Cet *Agnus Dei* consiste en un gâteau de cire blanche aplati, en arc de cercle, plus épais vers la corde qu'à la périphérie. Sur la partie épaisse se détache en relief, de chaque côté, un agneau à mi-corps, vu de côté, levant la tête. Au-dessus, on distingue des lettres qu'il est impossible d'interpréter. D'un côté : ΚЄ...Υ[1]; de l'autre : CI. La hauteur en est de 0m,065; la largeur de 0m,075.

On sait que l'usage de l'*Agnus Dei* (fait de cire et de poussière de reliques), considéré par Martigny comme très ancien, n'a peut-être pas une origine aussi reculée que les textes cités par lui le feraient supposer. Ces textes sont, en effet, mal interprétés. Les premières mentions remontent au IXe siècle : la bénédiction de ces objets avait lieu au Latran le Samedi Saint, et elle était réservée à l'archidiacre. Les plus anciens *Agnus Dei* connus, d'après M. W. Henry[2], dateraient

1. Peut-être faut-il lire : « Κύριε ἐλέησον. » L'*Agnus Dei* de Grégoire XI, du musée de Poitiers, porte : « Agnus Dei, miserere... »

2. Dom Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, fasc. IV (Paris, 1904), vo Agnus Dei.

de Jean XXII (1316-1334) ou de Grégoire XI (1370-1378). Celui de Grégoire XI, qu'il publie d'après l'original du musée de Poitiers, est entouré d'une légende latine en exergue. Il paraît être de beaucoup postérieur à celui que nous signalons ici. L'agneau représenté sur ce dernier est assez semblable à ceux qu'on trouve sur les mosaïques du IXe siècle. Il serait difficile de le dater d'une époque plus moderne que le XIIe siècle.

La petite *croix*, mentionnée plus haut (p. 103, et fig. 15), rappelle par la forme celle de Gaëte[1] : à branches presque égales, renflées et arrondies aux extrémités, elle mesure 0^m,068 de large sur 0^m,078 de haut. La matière qui la compose ressemble à du bitume[2], à moins que ce ne soit un amalgame durci d'encens et de cire ou de baume. C'est cette croix faite de *chair* (*sic*), de *graisse* (*arvina*) et de baume, dont parle Bonincontri. Sur la face, au centre, est imprimé en creux un petit cercle, inscrivant une sorte d'oméga, sous lequel est une croix minuscule. Quatre cercles identiques ornent les extrémités des branches.

Un fragment d'une croix du même genre, arrondie, avec les extrémités des branches renflées, a aussi été recueilli. Il n'en subsiste qu'un bras de 0^m,035 et une portion du centre, aplati, avec une croix de saint André en creux[3].

On ne peut omettre la présence assez curieuse de deux *couteaux* à lames étroites et pointues (fig. 10). Bonincontri les mentionne dans son inventaire. L'un, avec un manche noir, mesurant 0^m,245, a une lame qui s'élargit jusqu'au milieu environ, pour se rétrécir ensuite jusqu'au bout ; l'autre, avec un manche blanc en os, mesure 0^m,16. Un fourreau de bois de 0^m,15 de long, recouvert de parchemin, avec des ornements en zigzag et des zones d'*s* superposées, muni de deux passants sur le côté, appartenait peut-être à ce second couteau. Il

1. G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. II, p. 532-533.

2. Provenant peut-être du lac Asphaltite ou Mer Morte. A ce sujet voy. Steffens, *Zur Karlsreise*, I. v. 261 : *La Roche del Guitume*, qu'il croit être une roche de bitume (*Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXX, 1906, pp. 280-292).

3. Le fragment tout entier mesure 0^m,06.

n'est pas facile de déterminer la provenance et l'usage de ces instruments. Rappelons seulement qu'on en a aussi retrouvé dans les sépultures des Catacombes, et que j'ai recueilli le manche d'un objet semblable dans le puits à reliques des fondations du *Sancta Sanctorum*.

Enfin une très courte section de *roseau*, dans lequel est engagé un sachet à relique en lin, pourrait représenter la « verge de Moïse » ou celle d' « Aaron », dont parle Jean Diacre.

On a recueilli, en outre, plusieurs gros *clous de cuivre* à section carrée et tête arrondie, et un petit fragment d'*étain* (pl. XI, 1) qui semble provenir du revêtement d'un coffret ou d'un vase. Il est divisé en quatre compartiments, encadrés de lignes droites et de pointillé avec une bordure étoilée. Dans les deux supérieurs on reconnaît les espions de Chanaan rapportant l'énorme grappe de raisin du torrent d'Eschol, comme on le voit sur certaines lampes chrétiennes et sur des verres dorés[1]. Au-dessous, il semble qu'on pourrait retrouver le Sacrifice d'Abraham.

Un grand nombre d'*ampoules* de verre ou de *fioles* ont aussi été recueillies[2] (fig. 15). Beaucoup sont de simples petits tubes de verre, avec un léger renflement à la base et au sommet, comme celles du trésor de Monza (pl. XI, 5). Il y en a qui ne mesurent que 0^{m},02 ou 0^{m},025. Celles-là vont en s'amincissant un peu de la base au sommet. D'autres mesurent jusqu'à 0^{m},058 de hauteur. Elles sont remplies de matières blanches, brunes ou roussâtres[3]. La poudre blanche, que certaines contiennent, doit être de la « manne ». Les fines gouttelettes rouges, sur les parois des autres, indiquent le sang d'un martyr ou du Saint Sang.

1. *Numeri*, XIII, 24-25 ; A. de Waal, *Die figürlichen Darstellungen auf altchristlichen Lampe* (*Compte rendu du 4e congrès scientifique international des catholiques*, Fribourg. 1898), p. 184, et planche, fig. 1. M. G. Bapst, dans ses *Études sur l'étain dans l'antiquité et au moyen âge* (Paris, 1884, in-8°), ne cite pas de monuments semblables. — Les personnages figurés sont très sommairement dessinés, dans le genre de ceux de certaines pierres gravées du Musée Britannique (Dalton, op. cit., pl. 1, 19, 25, 26, 42).

2. Beaucoup de ces fioles peuvent avoir été fabriquées sur les bords du Rhin, comme celles dont parle Fr. Lenormant, dans la *Gazette des beaux-arts*, 1re série, t. XX, p. 230.

3. Barbier de Montault, dans *Le trésor de Sainte-Croix de Poitiers* (*Mém. de la Soc. des antiquaires de l'Ouest*, 2e série, t. IV, p. 274, pl. VII), a publié des ampoules du même genre, dont l'une « du lieu de l'Ascension ».

L'une de ces fioles, de dimensions un peu plus grandes (0m,075 de hauteur), a un corps ovale (de 0m,04 de diamètre), avec une partie concave au-dessous, pour permettre de la faire tenir debout (fig. 15). Elle est bouchée, à l'aide d'un très grand morceau de parchemin, tout jauni, et lié autour de l'extrémité de son goulot par un fil. Sur ce parchemin, une main lombarde du VIIIe ou du IXe siècle a tracé les mots : « Oleo de sepulchro Domini. » C'est de « l'huile du Saint-Sépulcre » ; elle a suinté à travers le parchemin, qui en est tout poissé.

Au nombre des menus objets, il faut encore compter les pierres et les fragments d'os, renfermés dans des sachets ou dans des étoffes, et surtout un sceau en terre sur lequel est figurée la Guérison du paralytique ou de l'aveugle (pl. XI, 4)[1].

Parmi les ossements, on a recueilli : 1° un petit quatre-feuilles ou, si l'on préfère, une minuscule croix de verre, à branches égales arrondies et bombées, dans laquelle est encastrée sans doute une portion de relique ; 2° un sceau ovale en cire noirâtre, de 0m,02 de haut sur 0m,10 de large, avec une figure mitrée et, en exergue, les lettres : « CAEGR..... RIVI..... », seules lisibles actuellement.

Enfin, au mur septentrional de la chapelle, est suspendu un cadre, sous le verre duquel on voit un *fragment de bois dur* (chêne ou cyprès), de forme allongée et étroite, garni sur les bords d'une légère lame de métal (cuivre ?) clouée. L'inscription qui l'accompagne est ainsi conçue : « PARS LECTULI IN QUO D. N. FERIA V IN CENA RECUBUIT. » Ce pourrait être aussi un morceau de la table de bois, à revêtement métallique, de l'ancien maître-autel de la basilique de Latran, dont il est question dans Jean Diacre. Cet objet, à la différence des autres, a toujours été visible.

TISSUS.

Des tissus, servant à envelopper les reliques, ont été retrouvés

1. Ce sceau de terre est indépendant de l'authentique, sur laquelle il a été placé pour être photographié. Voy. la planche XI, 4.

en assez grand nombre et à des degrés divers de conservation : les uns sont encore en très bon état et ont même gardé leur coloris ; les autres sont à demi passés et fort endommagés ; d'autres enfin tombent en poussière. Bonincontri les désignait comme vêtements de saint Pierre ou de saint Étienne. Nous allons décrire les mieux conservés.

En premier lieu, il faut mentionner le coussinet de soie, rempli d'ouate (*plumacium ex holosirico quod stauracin dicitur*), sur lequel se trouvait placée la croix d'émail, dans le fond du coffret d'argent rectangulaire (pl. XVIII, 1). La soie, à fond pourpre, est ornée de figures en noir, jaune et bleu : dans un cercle de feuillage, en forme de cœurs et de lys, bordé de pois, à droite et à gauche d'un palmier stylisé (*homa* persan[1]), deux personnages imberbes, vêtus d'une courte tunique et coiffés du casque persan simplifié, à aigrette tréflée, percent, de leurs pieux, des lions dressés pour bondir, dont la tête retournée est vue de face[2]. Au-dessous, deux chiens de chasse poursuivent les bêtes fauves en aboyant. Dans la partie inférieure, sont deux autres chasseurs à l'épieu ou belluaires, placés dos à dos, la face tournée en sens inverse des deux premiers, perçant chacun un lionceau, derrière lequel est un épervier. L'étoffe entière devait être couverte de cercles ou médaillons semblables, disposés par zones parallèles. Chaque point de tangence des médaillons se trouve occupé par un cercle de pois, orné au centre d'une grosse fleur ronde à pétales. Dans les espaces laissés libres entre les zones, sont des motifs variés (pyramides de points, fleurons, etc.). A certains endroits, les contours du dessin sont hachés comme sur un canevas.

Ce fragment de soie, dans le genre de ce que les fabricants appellent de nos jours des lampas ou brochés, à fond en diagonale, est un rare et très précieux monument d'art sassanide ou persan.

1. Voy. un palmier du même genre sur une étoffe d'Aix-la-Chapelle du VIe-VIIIe s., publiée par J. von Lessing, *Königliche Museen zu Berlin. Die Gewebe-Sammlung des k. Kunstgewerbe-Museums im Amtlichen Auftrag* (Berlin, 1900 et suiv., gr. in-fol.), t. III, tissu coté AKG 442. Cf. aussi t. I, cote '84.226 (VIIe-IXe s.).

2. Voyez des lions du même genre sur un tissu de Sainte-Ursule de Cologne, dans Julius von Lessing, op. cit., t. I, cote KGM' 81.13.



C'est, en effet, de l'époque de Chosroès-Nushirvan, auquel l'empereur Justinien paya tribut en 532 et en 561, que date la pleine éclosion de cet art, qui eut une très grande et heureuse influence sur la fabrication des tissus, jusque-là presque uniquement entre les mains des Coptes[1]. Les tissus sassanides sont les plus anciennes soieries à ornements qui aient été fabriquées ailleurs qu'en Extrême-Orient. Les médaillons à personnages que nous y remarquons sont probablement inspirés de ceux des tapisseries coptes[2], mais les scènes de chasses et les combats de belluaires paraissent plutôt d'origine persane et byzantine[3]. Le coussinet de soie doit donc être daté du VIIe siècle environ. Cela concorde très bien avec le passage du *Liber pontificalis*, où il est question de la découverte du *plumacium ex holosirico*, faite par le pape Serge Ier (687-701).

Dans le coffret d'argent cruciforme, du pape Pascal Ier, se trouvait aussi un coussinet cruciforme, fait d'ouate recouverte de soie jaune et rouge à rayures et ramages, qui offre un exemple de cette teinte jaune qu'on appelait *stauracin*, d'après certains commentateurs[4].

Tissu de soie avec scène de l'Annonciation (pl. XV). — Ce morceau de soie, du genre des lampas ou brochés, mesure 0m,315 de haut sur 0m,68 de large. Le tissu appartient à la variété avec l'« ordonnance à roues », appelée *circumrotata*[5] ; il comprend, en effet, deux médaillons circulaires tangents de 0m,30 de diamètre environ, dont le fond est rouge pourpre, et sur chacun desquels se détache la scène de l'Annonciation. La Vierge est assise, à gauche, sur un siège élevé, composé d'un socle à pieds reliés par des barreaux, sur lequel est un coussin ; on aperçoit, en arrière, le dossier composé de deux montants ronds ornés de pois. A côté d'elle, est un grand panier d'osier

1. R. Cox, *L'art de décorer les tissus d'après le Musée de la Chambre de commerce de Lyon* (Paris, 1900, in-fol.), p. XVI.
2. Paul Blanchet, *Collection*, pl. XV et XIX.
3. Cox, op. cit., pl. I, n° 13 (VIIe s.).
4. Blanchet, *Collection*, p. 33.
5. Francisque Michel, *Recherches sur le commerce... des étoffes de soie pendant le moyen âge* (Paris, 1852), p. 54 (d'après l'*Historia episcoporum Autissiodorensium*).

tressé, avec un pied, d'où elle tire la laine pour filer et « tisser la pourpre », qu'elle rejette dans un autre panier placé sur un socle. Elle fait un geste de surprise et de crainte. C'est la scène décrite par les Évangiles apocryphes, le Protévangile de saint Jacques et l'Évangile de la Nativité[1]. En face d'elle, s'avance un ange de haute taille, vêtu d'une tunique talaire, par-dessus laquelle il porte la toge blanche, avec deux pièces foncées aux genoux. Ses cheveux sont couronnés de la bandelette traditionnelle. Il avance la main droite, faisant le geste de parler; dans sa gauche, il tient un sceptre, passé entre l'index et le médius. Les ailes, attachées à ses épaules, sont très développées.

La Vierge est vêtue d'une robe violet pourpre, bordée dans le bas d'un double filet blanc, rappelant un peu le costume de l'orante, figurée sur les mosaïques. Son nimbe est jaune d'or, tandis que celui de l'Ange est de couleur écrue. Les traits du visage sont dessinés en violet foncé. Les têtes, vues de trois quarts, se ressemblent : les yeux très grands sont faits d'un cercle avec une masse noire au milieu et surmontés de sourcils fortement arqués ; le nez est figuré de profil, avec un pavillon très développé ; la bouche est à peine indiquée.

L'encadrement du médaillon, d'un goût parfait, est formé d'un rang de feuillage rouge et jaune d'or, entre deux galons étroits décorés de petites perles espacées. A leur point de tangence, les encadrements des médaillons voisins s'enlacent gracieusement. Dans les interstices, sont des fleurs de teinte écrue, ayant l'aspect général de la fleur de lys, mais avec une tige très fine, et des pétales ornés de dentelures, séparés par d'autres plus petits ainsi que par des cœurs minuscules au bout de longues tiges, rappelant les pistils.

Tissu de soie avec scène de la Nativité (pl. XVIII, 5). — Ce tissu

1. *Evangelia apocrypha*, éd. Tischendorf (Leipzig, 1876), p. 22 et 70-71.

est identique au précédent, au point de vue de l'ornementation générale et des détails. Les fleurs de l'encadrement du médaillon sont rouges et jaunes sur fond de couleur écrue. La scène de la Nativité est traitée d'une manière fort jolie sur fond pourpre, toujours d'après les données des Évangiles apocryphes. Elle se passe dans la grotte (*spelunca*) dont on aperçoit les rochers en haut et en bas. L'âne et le bœuf adorent l'enfant. Au-dessus d'eux est l'étoile, figurée par une fleur. La Vierge est vêtue de bleu, exactement comme dans la scène de l'Annonciation. Les figures sont traitées de la même façon que dans cette dernière, par des traits violacés, tandis que le reste du dessin est en écru. Les yeux arrondis sont de dimensions exagérées. Le nez est indiqué par un seul trait vertical, et le pavillon est aplati ; la bouche est très petite.

Ces deux tissus offrent, l'un et l'autre, des scènes semblables à celles qui étaient figurées sur les tentures et parements donnés aux églises de Rome par les papes, dans la seconde moitié du VIIIe siècle et la première moitié du IXe, depuis le pape Zacharie (741) jusqu'au pape Nicolas Ier (✝ 867). En effet, M. Beissel, dans un très curieux article de statistique, a compté, parmi les scènes des tissus énumérés dans le *Liber pontificalis*, six Annonciations et dix-neuf Nativités[1]. Jusqu'à présent, nous ne pouvions nous faire aucune idée exacte du style des scènes ornant ces étoffes. Les fragments retrouvés présentent donc un intérêt de tout premier ordre, puisqu'ils fournissent des exemples contemporains et authentiques de décorations, que nous connaissions seulement par de simples mentions.

Tissu de soie, orné de coqs nimbés (pl. XVII). — Ce fragment mesure 0^m,745 de large sur 0^m,355 de haut. C'est une soie admirablement conservée, dans le genre des lancés-croisés ou damas actuels, mais

1. St. Beissel, *Gestickte und gewebte Vorhänge der römischen Kirchen in der zweiten Hälfte des VIII. und in der ersten Hälfte des IX. Jahrhunderts* (*Zeitschrift für christliche Kunst*, année 1894, col. 367). Cf. Muratori, *Antiquitates italicæ medii ævi*, t. II, col. 400 (*Dissertatio* XXV); Francisque Michel, *Recherches sur le commerce... des étoffes de soie*, p. 21 et suiv.



la différence dans les procédés de fabrication enlève toute espèce de valeur aux termes modernes, que nous pouvons employer pour désigner ces tissus.

Sur un fond jaune écru, dont la chaîne est en diagonale, se détache, au milieu d'un cercle, un coq nimbé. Ce motif se répète, semblable comme dessin mais avec quelques différences de teintes, sur une zone horizontale. Les médaillons sont indépendants les uns des autres et, au milieu de chaque espace libre compris entre deux d'une zone supérieure et deux d'une zone inférieure, est une rosace cruciforme de feuillage, entourée d'un ruban sinueux interrompu par des rosaces plus petites. Dans tout l'ensemble règne la même tonalité, où le rouge et le bleu dominent.

Le cercle de chaque médaillon consiste en une suite de cœurs rouges et bleus, inscrits entre deux lignes de bordure rouge, dont l'une — à l'extérieur — agrémentée d'un dessin en spirale. Le coq stylisé est très artistement conçu. Il porte un nimbe rouge, entouré d'un pointillé bleu et jaune. Le dessin en est haché comme celui d'un canevas. Les contours sont en rouge, bleu, écru, jaune et lilas. Le corps est rouge avec des plumes de teintes variées (écru, blanc et lilas) et mouchetées. La tête, les pattes et quelques plumes de la queue sont bleues. Au-dessous de l'œil est une tache écrue.

D'un côté de ce morceau de soie, sur la lisière, est une bordure rouge qui semble bien être le commencement de la pièce.

Le style de ces médaillons, ornés de cœurs, rappelle de loin celui des médaillons de tapisserie copte. Ils en sont vraisemblablement dérivés[1]. L'origine et la signification du coq nimbé est plus difficile à expliquer. Cet oiseau n'a d'autre particularité, chez les chrétiens, que celle de rappeler l'anecdote de saint Pierre[2]. Chez les mahométans, il est question dans le Livre de l'Ascension de Mahomet, d'un coq géant, debout sur la terre et dont la tête est au ciel, sous les

1. Cf. Blanchet, *Collection*, pl. VI (tissu copte); Cox, *L'art de décorer les étoffes*, pl. XVII (tapisserie de Saint-Géréon de Cologne, XIe s.).
2. Cahier, *Caractéristiques des saints*, t. I, p. 250.



pieds d'Allah[1]. Il semble que le coq soit ici un simple élément traditionnel de décoration grecque, le symbole du soleil levant[2].

Au sujet de la date, on peut dire seulement que ce tissu est de peu postérieur au VIe ou au VIIe siècle, époque que M. Cox assigne à la fabrication des plus anciens tissus de soie connus[3]. Il pourrait avoir fait partie des présents envoyés par Michel, fils de l'empereur Théophile, au pape Benoît III, vers le milieu du IXe siècle[4].

Tissu de soie, orné de lions affrontés (pl. XVI). — Il existe deux fragments de ce tissu qui, quoique lampas, rappelle beaucoup les lancés-croisés ou damas à deux tons. Ces fragments, hauts de 0m,53 et larges de 0m,36, sont réunis par un galon de soie à tresse écrue, orné de losanges bleus, rouges et dorés. La pièce ainsi formée mesure 0m,75 × 0m,60. Tout autour, le long des côtés, sont différents galons : l'un de lin brodé, avec un dessin géométrique rouge, bleu et blanc, composé de losanges et d'hexagones enchevêtrés ; un autre de soie, plus petit, vert, broché d'or et de soie écrue ; un troisième, de soie écrue, à trame rouge, orné de losanges avec, de loin en loin, un damier bleu, rose et marron ; enfin, en bas, un galon de lin à damier or, rouge et bleu (velours), avec de petites croix blanches et un filet rouge, à points blancs, en bordure.

Ces galons enserrent les deux morceaux de soie, à fond violet lilas, avec des zones horizontales de médaillons ovales verts (de 0m,25 sur 0m,16 environ), placés les uns à côté des autres[5]. Au milieu de chaque médaillon, sont deux lions affrontés[6], à crinière stylisée en

1. Voy. Bibl. nat., suppl. turc 190, fol. 11 (ms. du XVe s., exécuté à Hérat).

2. Mme Errera (*Collection d'anciennes étoffes*, p. 10, n° 16) a publié une étoffe du XIIIe siècle, avec des coqs affrontés, en rappelant que le coq est un symbole du soleil d'après le comte Goblet d'Alviella (*Migrations des symboles*, Paris, 1891, p. 76).

3. Cox, *L'art de décorer les tissus*, p. VI, et *Essai de classement des tissus coptes* dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, t. XIX, p. 431.

4. Francisque Michel, *Recherches sur le commerce des étoffes de soie*, p. 64.

5. Cf. une étoffe du VIIIe-IXe s., publiée par J. von Lessing, *Königliche Museen Berlin*..., t. II, cote K. 6.762.

6. Comme autre exemple d'animaux affrontés on peut citer le tissu à griffons et lions affrontés

zigzag[1], de style égyptien. Leurs quatre pattes posent par terre et se terminent par trois griffes très longues, après la protubérance du talon, tout à fait irréelle et piquée comme d'un trou. Des lions figurés sur un tissu du Mans présentent cette même particularité[2]. Ces animaux ont des yeux très gros, fendus en amande et de couleur écrue ; leur gueule entr'ouverte laisse apercevoir deux dents de la mâchoire inférieure. Leur queue en spirale est relevée en arrière, et, sur leurs corps, sont tracées en clair les trois lettres grecques ΟΣΟ et ΟΣΟ, sigles dont la signification nous échappe jusqu'à présent. La tête et les pieds sont violets, le corps rouge. Au-dessous des deux lions, est un ornement en forme d'ancre, qui est peut-être un dérivé du *homa* ou du *pyrée* persan[3].

Les encadrements des médaillons varient d'une zone horizontale à l'autre. Sur l'une, ils sont verts avec des pois écrus ; sur l'autre, écrus avec des pois verts et rouges[4]. Entre ces zones sont intercalés des fleurons cruciformes, à tiges écrues avec quatre clochettes rouges et vertes. L'axe de chaque fleuron passe par les points de tangence des médaillons, qui sont placés au-dessus et au-dessous.

Cette étoffe, comme la précédente, a gardé des traces d'influences coptes, persanes et byzantines. Elle remonte à la même époque (VIIe-IXe siècle), pendant laquelle l'industrie du tissage semble avoir peu varié.

publié par J. von Lessing, op. cit., t. II, KGM '78.650, KGM' 84.304 ; voy. aussi Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. II, pl. XI-XIV (canards, paons, dragons) et surtout, t. III, p. 123 (lions stylisés et affrontés d'un tissu du Mans).

1. Comme celle des lions d'un tissu publié par J. von Lessing, op. cit., t. III, tissu coté KGM '97.139.

2. Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. III, p. 123 et suiv. ; *Nouv. mélanges*, t. I, p. 198 et 209.

3. Un signe du même genre se trouve sur une étoffe orientale du VIe-VIIIe s., conservée à Saint-Servais de Maëstricht, publiée par J. v. Lessing, op. cit., t. III, cotes KGM. AKG' 87. 19. Cf. aussi le tissu du VIIIe-IXe s. cité plus haut (ibid., t. II, cote K. 6.762).

4. Cf. l'encadrement de pois d'un tissu provenant de la châsse de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. Cahier et Martin, *Mél. d'archéol.*, t. II, p. 103, pl. IX ; Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier*, t. III, pl. V, p. 360 ; J. v. Lessing, op. cit., t. V, cote KGM' 93.323. Pour la forme elliptique du médaillon, voy. Cox, *L'art de décorer les tissus*, pl. XVII (tapisserie de Saint-Géréon de Cologne, XIe s.).



Tissu de soie, orné d'un oiseau stylisé (fig. 18). — Ce tissu de lampas, à fond en diagonale, est en très mauvais état, et c'est à grand'peine que les divers fragments ont pu en être rapprochés de manière à reconstituer le dessin. Sur un fond jaune d'or se détachent des médaillons, ornés chacun d'un gros oiseau à plumage stylisé, vu de profil. L'encadrement du médaillon est noir, avec de gros pois jaune clair[1]. A leurs points de tangence, les médaillons sont réunis par un motif rond, en forme de grelot, entouré d'un cercle noir décoré de perles jaunes.

Les oiseaux représentés sur les tissus ne sont pas rares[2]. Toutefois celui-ci est très particulier. Sa silhouette est dessinée en noir, avec un filet blanc. Sa tête, petite et aplatie, sans aigrette ni crête, et son long cou sont rouges. Il tient dans son bec, fin et légèrement recourbé, de couleur jaune, un entrelac terminé par des feuilles, par de petites baies et des grappes, qui garnit la partie supérieure du médaillon. Ses plumes sont stylisées en dentelure, en spirale et en perlé, où le rouge et le jaune dominent. Il a des éperons très développés. La partie basse de ses ailes est ornée d'étages de raies horizontales, alternativement noires, jaunes et rouges, qui rappellent le plumage du faisan, mais sa queue est courte et décorée d'yeux. Le haut de ses ailes est orné d'un cartouche rond avec une rosace, au centre, entourée d'une rangée de perles rouges. Ce cartouche est séparé du reste de l'aile par un cercle noir et blanc, à pois blancs.

Les pattes rouges et jaunes reposent sur un petit socle noir, garni de pois jaunes.

Cet oiseau, dépourvu de crête, à queue étagée, paraît de prime abord appartenir au genre des faisans, oiseaux originaires du Phase, fleuve de Colchide, dont il existe des espèces variées ; mais il n'a pas de queue pendante et il se rapproche du paon par la petitesse

1. Cf. des encadrements à pois du même genre dans Blanchet, *Collection*, pl. XIX et XX.

2. Cf. J. v. Lessing, *Königliche Museen Berlin...*, t. II, cote AKG' 01.12 (deux paons ou aigles affrontés) ; Viollet-le-Duc, *Dictionnaire du mobilier*, t. III, p. 360, pl. VI (chasuble de Saint-Sernin de Toulouse, avec paons affrontés et inscription koufique) ; Blanchet, *Collection*, pl. XVII (paons affrontés sur la robe de soie de sainte Richarde).

de sa tête, la longueur de son cou et la hauteur de son dos. Cette dernière particularité le ferait aussi comparer à la pintade ou au dindon. Les dessins du plumage et la coloration du cou font plutôt penser à l'Argus de Gray; cependant les éperons nous imposent le type éperonnier. C'est à l'éperonnier de Germain (*Polyplectron Germaini*), au plumage très ample, dilatable, et constellé de grands yeux bleu-vert, qu'il ressemble le plus[1]. Le prototype de cet oiseau stylisé, enrichi sans doute d'éléments pris de divers côtés, est donc un phasiané d'Asie[2].

Dans les espaces losangés, compris entre les médaillons, sont des vases stylisés à pieds et à volutes, remplis de palmettes persanes.

L'origine de cette étoffe est évidemment orientale. La bordure de gros pois présente une analogie, trop frappante pour être fortuite, avec le fameux tissu Ito du Temple Horiushi à Nara (Japon), donné par le mikado Koka sur l'héritage du mikado Shomu (mort en 750) et publié par M. Strzygowski et M. J. von Lessing[3]. Ce rapprochement est des plus intéressants. Les deux tissus, trouvés en des points si éloignés du globe, ont évidemment une commune origine persane. L'art sassanide, on le voit, s'est répandu en Asie, où il n'a pas eu un succès moindre qu'en Europe.

Fragments de soieries. — Un de ces fragments, dont la bordure conservée fournit les dimensions $0^m,66 \times 0^m,31$, tombe littéralement en miettes. Il est jaune clair, peu épais, et devenu cassant par le contact d'un liquide qui l'a durci en séchant. La surface n'est pas unie. Elle est agrémentée d'ornements brochés, damiers et losanges,

1. D. G. Elliot, *A monograph of the phasianidae*, part I, pl. 3 (Éperonnier de Germain), pl. 5 (Argus de Gray).

2. Son plumage n'est pas sans analogie avec celui d'un oiseau, figuré en lettrine dans le Sacramentaire de Gellone (Bibl. nat., lat. 12048), au fol. 99 verso. Cet oiseau a une aigrette stylisée, de la même forme que les éperons de l'oiseau de notre étoffe.

3. Josef Strzygowski, *Seidenstoffe aus Aegypten im Kaiser Friedrich-Museum. Wechselwirkungen zwischen China, Persien und Syrien in spätantiker Zeit* (*Jahrbuch der königlich preussischen Kunstsammlungen*, t. XXIV, Berlin, 1903), p. 169; J. v. Lessing, *Königliche Museen Berlin. Die Gewebe Sammlung des k. Kuntsgewerbe-Museums*, t. IV, tissu coté KGM. AKG' 99.1.

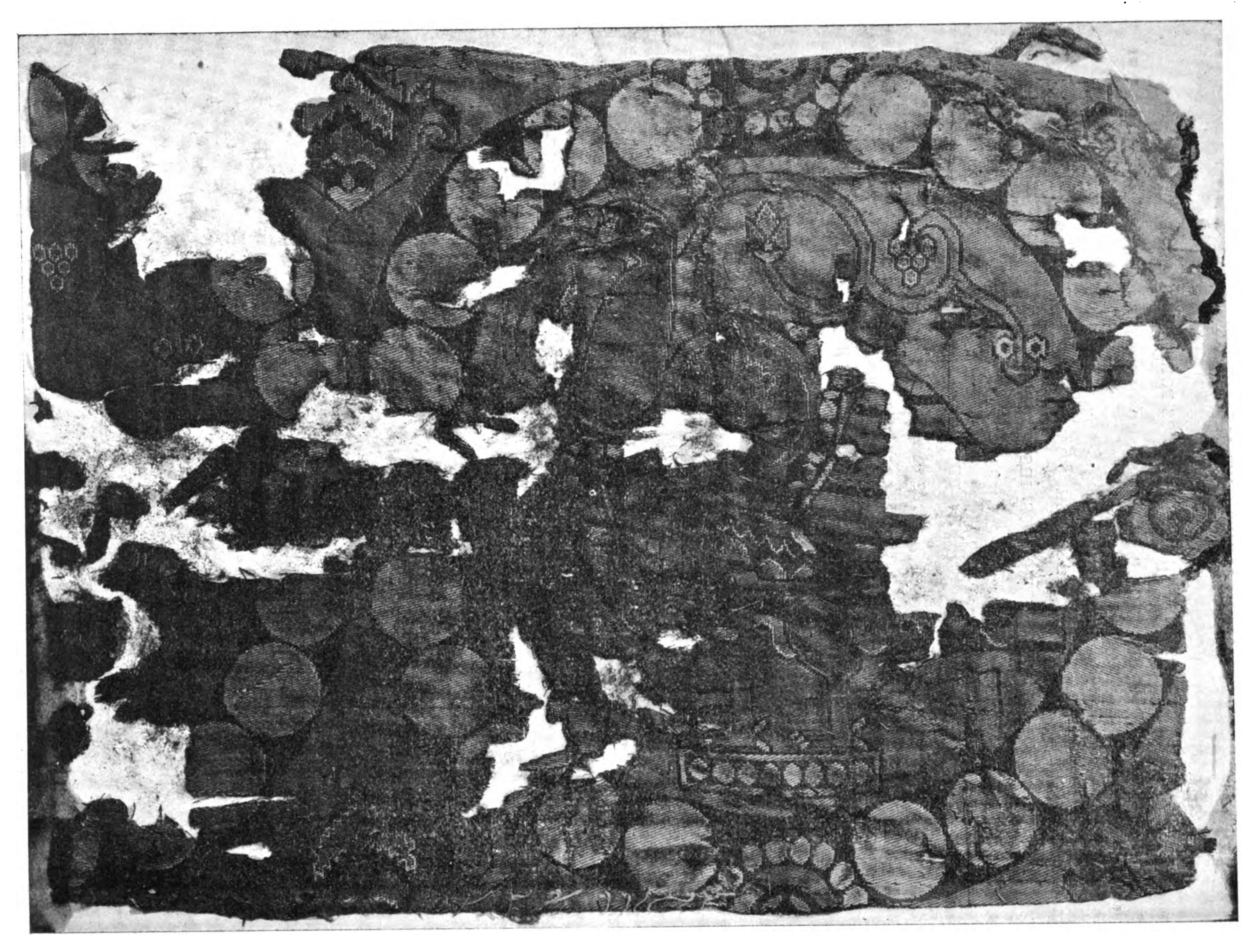


Fig. 18. — Tissu de soie byzantin, orné d'un oiseau stylisé (viiie-ixe siècle).

interrompus par des inscriptions brodées rouges, en capitale romaine mêlée d'onciale, dont on ne lit plus que quelques lettres : ODIT TE A DOM... US... TOMA LOCUS TO... ATA... AN...

Un autre fragment de tissu semblable, de 0m,32 de large, réduit en morceaux, porte des inscriptions grecques brodées en rouge (pl. XVIII, 2) : ✠ CY ΙЄΡЄΥC ЄΙC ΤΟΝ ΑΙΩΝΑ ΚΑΤΑ ΤΗΝ ΤΑΞΙΝ ΜЄΛΧΙCЄΔЄΚ ✠. C'est une citation, empruntée au Psaume 109, v. 4[1]. — ✠ Κ[ΥΡΙΟ]C ЄΚ ΔЄΞΙѠΝ. Ce sont les deux premiers mots du Psaume 109, v. 5 : « Κύριος ἐκ δεξιῶν σου συνέθλασεν ἐν ἡμέρᾳ ὀργῆς αὐτοῦ Βασιλεῖς. » Les inscriptions sont en capitales, aux extrémités élégamment arrondies. Les *a* sont chevronnés, comme dans les légendes des bulles byzantines des deux premières périodes (VIe-IXe siècle[2]).

Tissus de soie à fond rouge. — L'un mesure 0m,31 sur 0m,17. Sur ce fragment de lampas ou broché, est l'arrière-train d'un quadrupède ailé à pieds fourchus, se détachant en noir, avec ombres et ornements persans ronds et elliptiques, de couleur jaune (pl. XVIII, 1). On aperçoit l'extrémité de l'aile formée d'un angle jaune et noir. L'animal figuré paraît avoir été un taureau ailé, assez semblable à celui des Assyriens.

L'autre se compose d'un ensemble de petits morceaux de soie plus grossière, de 0m,15 sur 0m,07, à fond rouge, et décorée en écru et noir de chevaux ailés (Pégases), placés symétriquement (fig. 19), motif qui se retrouve sur d'autres tissus connus, notamment sur une étoffe syrienne du VIIIe ou du IXe siècle[3].

Enfin un dernier fragment de soie, de 0m,265 sur 0m,175, à

1. Ps. CIX, v. 4 : « Ὤμοσε Κύριος καὶ οὐ μεταμεληθήσεται· Σὺ ἱερεὺς εἰς τὸν αἰῶνα, κατὰ τὴν τάξιν Μελχισεδέκ. »

2. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 80. — On peut comparer, pour le dessin, à cette soie brochée, la broderie de la nécropole d'Akhmyn. Cf. Cox, *L'art de décorer les tissus*, pl. LXXXVI, n° 5.

3. Cf. Cahier et Martin, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, t. I, p. 32 et pl. III (ms. 35 de Munich) ; Errera, *Collection d'anciennes étoffes*, p. 1, n° 1 (étoffe syrienne du VIIIe-IXe s., avec un Pégase) ; J. v. Lessing, op. cit., t. IV, coté KGM' 78.630 ; Cox, *Essai de classement des tissus coptes* dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, t. XIX, p. 429, fig. 9.



fond pourpre, où le dessin jaune d'or domine, présente deux monstres semblables à des lions, placés dos à dos, avec les queues relevées en spirale, tournant la tête en arrière, et laissant pendre leur langue colorée en écru[1]. Les yeux sont de la même teinte. Les ombres sont en rouge. Cette étoffe, à dessin d'origine sassanide, est postérieure au IXe siècle.

Ces trois fragments plus modernes pourraient être datés du Xe ou du XIe siècle.



FIG. 19. — Tissu de soie, décoré de Pégases.

Soies diverses. — Un morceau de soie de couleur rouge foncé, à ramage ou marbrure sur ton, de 0^m,345 sur 0^m,23, se désagrège au toucher.

Une étoffe de soie légère, à fond jaune écru et dessin rouge, présentant de petites rosaces polygonales ou des étoiles, voisines les unes des autres et formant réticule, n'est guère en meilleur état. Le fragment mesure plus de 40 centimètres carrés. Il est devenu tout recroquevillé et cassant.

Sachets. — Un sachet de grosse étoffe de soie byzantine, trouvé dans le coffret de cuivre étamé, a été ouvert. Déployé, il mesure 0^m,16 sur 0^m,17. Sur un fond rouge se détache un personnage d'un type voisin de l'Androclès antique, de couleur écrue, à cheveux roux et grands yeux noirs ronds, vêtu d'une jupe courte et chaussé de sandales, saisissant par la tête un lion roussâtre, de petite taille (pl. XVIII, 3). Il semble que ce soit Samson terrassant le lionceau plutôt que David muselant le lion. Les bordures horizontales, au-

1. Cf. une étoffe de Halberstadt publiée par J. v. Lessing, op. cit., t. V, cote KGM. K 6.090.

dessus et au-dessous, sont à redans et ornées de feuillage (fleurs de lys et cœurs) rouge, jaune et violacé, sur fond écru, bordé de violet et de ronds écrus. Une fleur à collerette, montée sur tige, est placée devant le fauve, dont le dessous du corps teinté écru est d'un effet très réussi. Les côtes du lion sont légèrement indiquées.

Ce même sujet se retrouve, avec des différences de coloris, sur des tissus de soie conservés au Musée de Cluny (n° 6415), au trésor de la cathédrale de Coire et au musée germanique de Nuremberg[1]. Ces fragments étant plus grands, on voit que le groupe était répété sur des zones horizontales[2]. On les date du VIe au VIIIe siècle environ.



Fig. 20. — Sachet à reliques, en soie. — Au-dessus, tonnelet de bois entouré d'un morceau de toile, avec authentique en onciale.

Le sachet était lié par un cordon de toile grossière, teintée en bleu clair avec de gros pois blancs.

Un autre sachet est en soie verte, à ramages rouges et jaunes, avec des étoiles et dessins de style persan[3] (fig. 20).

Deux *galons* valent la peine d'être cités :

Un galon de soie, à fond rouge, doublé de jaune clair. Sur ce fond, se détachent des cœurs ou plus exactement des pics, ainsi que des

1. Du Sommerard, *Catalogue*, p. 511. E. Molinier, *Le trésor de la cathédrale de Coire* (Paris, 1895, in-fol.), pp. 93-94, pl. XXII ; Cox, *L'art de décorer les tissus*, pl. VI, n° 3 ; J. v. Lessing, *Königliche Museen Berlin. Die Gewebe-Sammlung*, t. VII, tissu coté '86.873 ; *Katalog der im germanischen Museum in Nuremberg befindlichen Gewebe und Stickereien,... aus älterer Zeit*, n° G[2], pl. I.

2. Ce même genre de disposition se retrouve sur un fragment de soie du trésor de Sens. Abbé E. Chartraire et M. Prou, *Note sur un tissu byzantin à personnages et inscription du trésor de la cathédrale de Sens* (extr. des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. VIII, 1899).

3. Cf. les bourses à reliques de Sens ; E. Chartraire, *Inventaire du trésor de l'église primatiale et métropolitaine de Sens* (Paris, 1897, pet. in-8°), p. 29, n° 75.

carrés et des pois jaunes. Ce galon forme un rectangle de $0^{m},32$ de long sur $0^{m},26$ de large. Il paraît avoir orné l'encolure d'une tunique.

Un galon de soie et lin, de $0^{m},025$ de large, dont la partie centrale, ornée de fils bleus et rouges sur fond écru, est encadrée de lignes rouges. C'est aussi, très probablement, un ornement de tunique.

En outre, il faut mentionner des lambeaux d'une étoffe de soie jaune clair brochée et des *franges* ou débris de soie, de cette couleur violacée appelée en italien « pavonazzo », en allemand « purpurblau », qui est vraisemblablement la « pourpre » des auteurs de l'antiquité.

« *Panni* » ou « *brandea* ». — Des écharpes, linges de toile (*mappulæ, lintea*) ou pièces d'étoffe (*brandea*), entouraient les ossements[1].

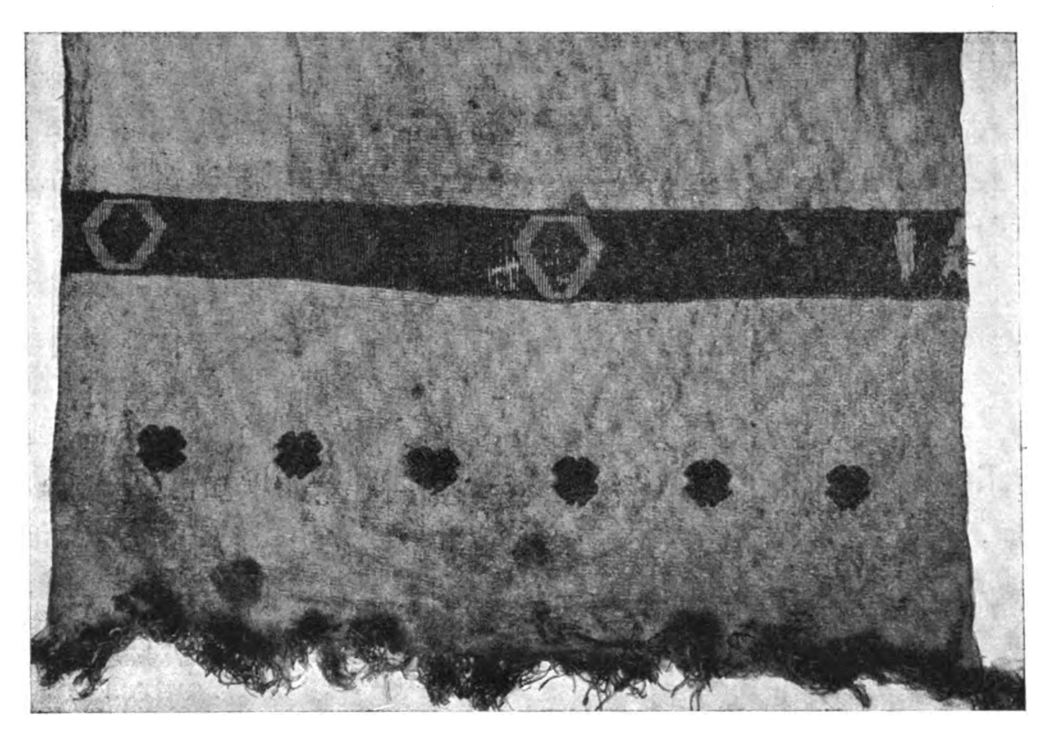


Fig. 21. — « Brandeum » orné du *clavus* et de croix brodées.

L'un de ces *panni*, en tissu grossier de laine, mesure $0^{m},64$ sur $0^{m},41$ (fig. 21). Il est orné, en travers, de deux larges galons parallèles

1. Cf. Du Cange, *Glossar. med. et infim. lat.*, v° « Brandeum », où est cité tout au long un curieux passage d'une lettre de saint Grégoire (lib. III, epist. 30) relatif à l'usage des *brandea*.

(*clavi*), sur lesquels sont des hexagones de couleurs variées (verts, bleus, rouges, noirs) avec des ronds jaunes, verts et rouges au centre. Entre ces galons et les extrémités effilochées, il existe, de chaque côté, une rangée de six croix de saint André brodées.

D'autres tissus du même genre sont plus fins, terminés par des franges et décorés, sur les bouts, de petites croix de soie rouge ou bleue brodées à distance régulière. Certains sont tout imprégnés

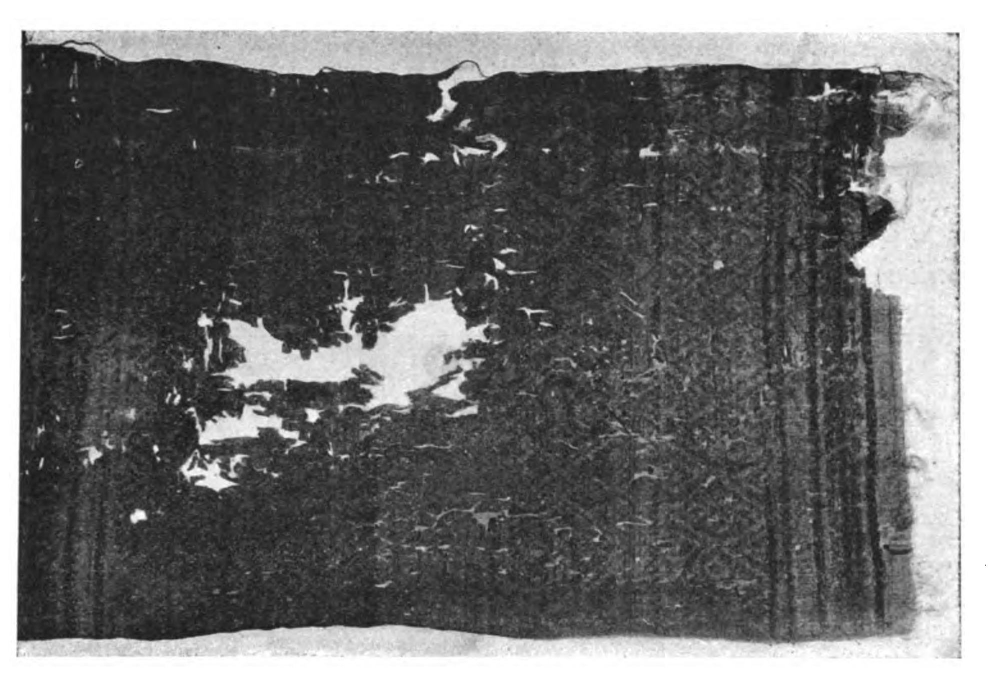


Fig. 22. — « Brandeum » de soie légère, à motifs losangés.

d'un liquide rosé qui pourrait être du sang. L'un, en soie très légère, mesure 0m,53 sur 0m,31. Il est orné de motifs losangés visibles par transparence et garni de franges[1] (fig. 22).

A mentionner, en outre, une pièce de mousseline, avec broderies en forme de losanges, sécants les uns aux autres, et une grande nappe de toile blanche (de 3m,60 sur 1m,12), ornée d'une soutache cousue, formant des entrelacs variés et, çà et là, dans des cartouches ronds, des aigles héraldiques du type italien[2]. Elle porte sur

1. Cf. J. v. Lessing, op. cit., t. I, cote KGM' 69.508 (italien, xive s.), t. V, cote KGM.AKG 85.13 (xii s.).

2. Des tissus à ornements du même genre ont été publiés par Cox, *L'art de décorer les tissus*,

un côté une frange de soie pourpre (de 0m,08 de long) fixée à un galon violet, broché d'or, de 0m,09 de largeur. Il semble bien que ce soit là

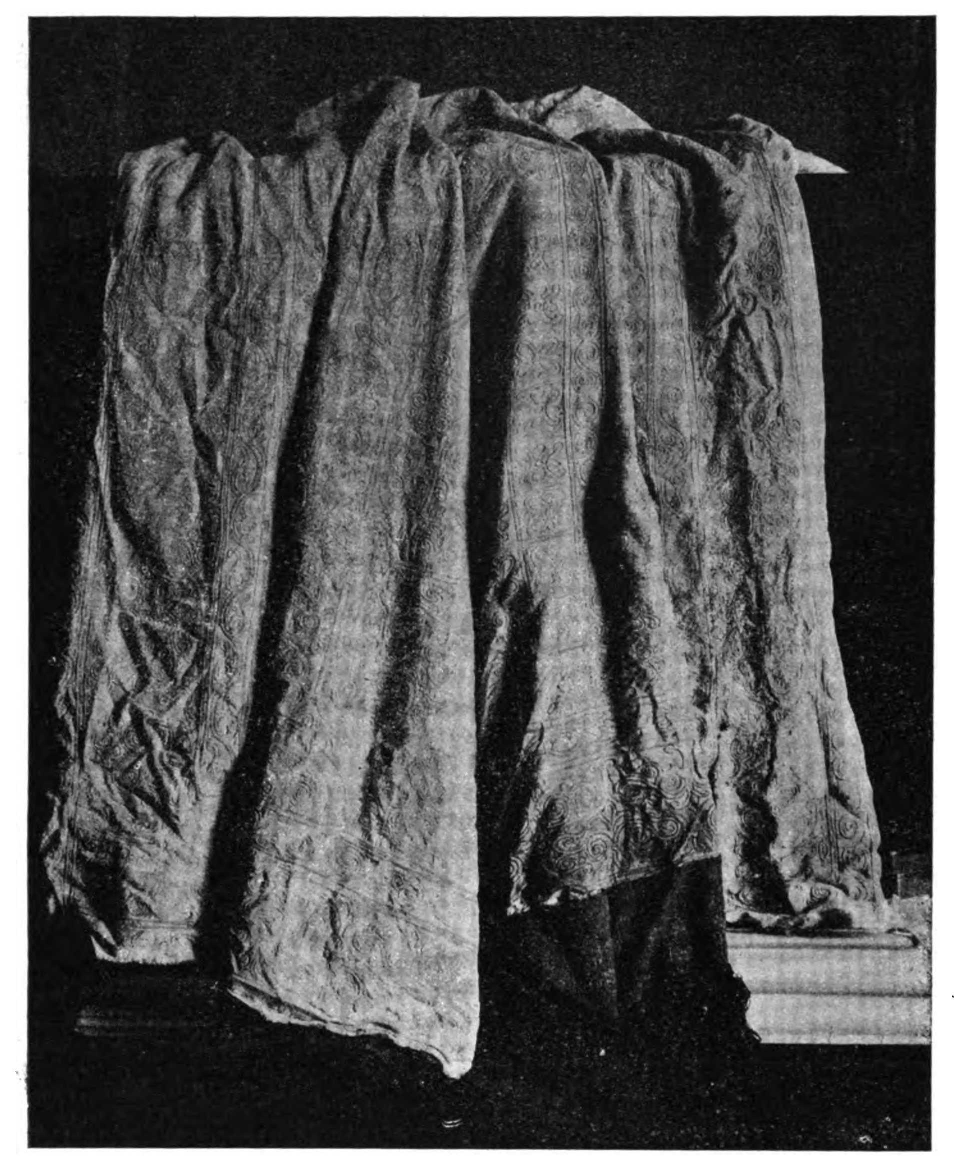


Fig. 23. — Nappe de toile blanche, ornée d'un cordonnet formant dessin.

un parement d'autel du XIIIe ou du XIVe siècle plutôt qu'un *brandeum* (fig. 23).

Tuniques. — Parmi les étoffes sont encore deux tuniques. L'une

pl. LXXXVI, no 2; Errera, *Collection...*, p. 16, no 25 (XIIIe-XIVe s.) et par J. v. Lessing, op. cit., t. I, cote KGM' 89.250, t. II, cote KGM' 91.161 (XIIe-XIIIe s.).

de 1m,37 de long, en tissu léger comme de l'étamine, porte des traces de brûlures (fig. 24). Elle n'a d'autre ornement que d'étroits galons de chanvre aux poignets et à l'encolure. La largeur, de l'extrémité d'un bras à l'autre, est de 1m,68. Peut-être est-ce la « tunique de saint Jean l'Évangéliste », mentionnée par Jean Diacre parmi les reliques de Saint-Jean de Latran.



Fig. 24. — Tunique en tissu léger, portant traces de brûlures.

Sandales du Christ. Cilice de saint Jean-Baptiste. — Nous terminerons cette énumération des tissus, en mentionnant des morceaux de grosse toile jaunâtre, sur lesquels sont collés des fragments de cuir, d'apparence résineuse, affectant la forme de semelles et de lanières. On peut y reconnaître les « *sandalia D. N. Jesu-Christi* » dont il est question déjà au IXe siècle, dans le *Liber pontificalis,* et dans les anciens catalogues[1]. C'est probablement sur cette relique insigne que le pape Nicolas Ier (858-867) plaça la déclaration, dont il donna lecture à l'archevêque de Ravenne Jean, accusé d'hérésie[2].

1. D'autres « sandales » du Christ figurent aussi dans le trésor de reliques d'Aix-la Chapelle (Cahier et Martin, *Mélanges archéol.*, t. I, p. 7, n. 1) et à l'Escurial (Collin de Plancy, *Dict. des reliques*, t. II, p. 73).
2. *Liber pontificalis*, II, 157.

Enfin des restes d'un tissu de laine jaune foncé, semblable au tissu de poil de chameau que l'on fabrique encore aujourd'hui en Égypte, sont peut-être à identifier avec le « cilice de poil de chameau » de saint Jean-Baptiste, mentionné par Jean Diacre, parmi les reliques de Saint-Jean de Latran.

Le reste des nombreux débris, tombant en poussière, peut être classé en : 1° poussière d'ossements, 2° poussière d'étoffes, 3° terre et menus débris d'origines diverses (bois, etc.).

Authentiques.

Il ne m'a pas été loisible de déplier méthodiquement toutes les authentiques. Je me borne donc à publier celles que j'ai pu examiner rapidement. Plusieurs sont altérées, par suite des transcriptions successives, faites par des scribes peu experts dans le déchiffrement des écritures de leurs devanciers.

Une des plus anciennes que j'aie vues est en onciale, peut-être du VI[e] siècle. Elle est écrite sur un morceau de toile entourant un minuscule tonnelet de bois, de 0[m],35 de haut sur 0[m],24 de diamètre, dont les deux faces sont ornées de cercles concentriques. Le morceau de toile est noué d'un côté (fig. 20). On y lit : « † Salvato||ris. S[an]c[t]e M||artae. † S[an]c[t]i Mic||hahel. » — Une autre, sur un linge plié en sac et renfermant une poudre blanche : « De sepulch||ro Xp[ist]i. Petra||illa serratu||ra....||... illa. »

D'autres sont à peu près de la même époque : « De petra supra qua || corpus Dei genetricis || labatus et myratus || est in sancta Sion ». — « † De monte Calbarie ». — « de Bethlem » (VII[e] s.). — Sur un morceau de parchemin attaché à une petite ampoule, pleine de globules rouges : « De sanguine D[omi]ni N[ostr]i Ih[es]u Xp[ist]i » (VII[e]-VIII[e] s.).

Trois autres, en écriture lombarde du VIII[e]-IX[e] siècle : « Lapide || de presip||e Domini ». — « R[eliquiae] de sancto Isaac ». — « De

monte Sina, de locu ubi Muisis stetit || quando tabulas recipit ». — Une dernière, sur papyrus, porte : « † de sipunia (*sic*) Domini. »

Du VIIIe-IXe siècle encore, en lombarde ou semi-onciale : « † Lapide de fluvium Jordanem » (sur un parchemin replié contenant une pierre molle). — « Lapidem de monte Calbarie. » — « Terra de sepulcrum Domini ». — « Rel[iquiae] sancti Zachariae ». — « De sancto Cornilio de Caesaria ». — « Lapidem ubi sed[erunt] angeli in monumentum ». — « De sepulcro sancti Maria ». — « R[eliquiae] sancti Aldigundae virginis ». — « De arbore qui ipsi Dominus plantavit ». — Sur un parchemin auquel est fixé un long fil : « textera », pour « tessera » (dé à jouer avec lequel les soldats se disputèrent les vêtements du Christ), ou pour « texterna » ou « textrina » (tissage ou tissu). — « De lapide de orto monumenti » (il s'agit d'une pierre du Jardin des Oliviers, où ést le monument du Sépulcre). — « Reliquias de illa columna Domini ». — « De vultu Domini incensum », avec un morceau de charbon qui provient, peut-être, d'une image brûlée par les Iconoclastes.

Du IXe siècle, en lombarde, sur un parchemin plié en paquet et noué avec un fil : « † De sepulchro Domini », — « De nota turre Siloe. » — « Lapidem de spelunca ubi Elisa... » — « ...Johannis... ».

Sur un petit sac de parchemin, est une authentique du IXe siècle : « R[eliquiae] de sancto Arsenio ».

Du IXe ou du Xe siècle est l'authentique : « De sancta Sion », qui accompagnait un sceau de terre, sur lequel était gravée une croix pattée, cantonnée aux extrémités de quatre croix plus petites.

Sur un parchemin, annexé à un minuscule sac d'étoffe rouge, l'inscription contemporaine : « R[eliquiae] sanctorum Cosme Damiani. »

De la même époque à peu près, sont les authentiques : « De sancto Zaheo arbure ». — « Sancta Anasia », — et celle-ci, attachée à un petit paquet de parchemin, où l'on remarque un *g* irlandais : « De ligno sancti Pihilipi ». L'aspiration du φ grec est notée d'une manière phonétique qui la représente sans doute très exactement.

D'une écriture très irrégulière, où l'onciale et la lombarde se trouvent mélangées : « Petra de presipet Domini ». — « Petra de flumen Jurdannis ». — « Petra de Calbarium locum ». — « Terra de sepulcrum Domini ». — « ✝ Petra de sepulcrus Domini ». — « ✝ Terra de spilunc[a] de Bethleem (?) ». — « ✝ Spunnia Domini ».

Ces dernières authentiques sont écrites sur les morceaux du feuillet d'un manuscrit de Tite-Live, en onciale du ve ou du vi^e siècle, d'une encre fauve caractéristique, contenant un passage du livre XXXIV. Ce manuscrit était rayé à la pointe sèche et renfermait quinze lignes à la page, sur deux colonnes. Il diffère de tous les fragments qui ont été signalés jusqu'à présent[1]. La forme des *b*, à haste basse, est très particulière. La dimension du feuillet, partagé en quatre par deux coupures pratiquées au milieu, en long et en travers, est de 0^m,333 de haut sur 0^m,285 de large. Il n'apporte point de nouvelles variantes. Le fragment, que nous donnons ici en fac-similé (fig. 25), appartient à la fin du chapitre 37 du livre XXXIV : « Quinto die prope justa pugna adeo paventes in oppidum Lacedaemonii compulsi sunt, ut quidam milites Romani terga fugientium caedentes per intermissa, ut tunc erant, moenia urbem intrarint. — c. 38. Et tunc quidem Quinctius, satis eo terrore coercitis excursionibus hostium, nihil [praeter ipsius oppugnationem urbis superesse ratus....] »

Plusieurs reliques sont renfermées dans de petits sacs de grosse toile, noués avec des fils de chanvre. Les morceaux de parchemin, découpés en languettes, portent : « De flumen Iordane, ubi Dominus [baptizatus es]t » (ixe s.). — « Pet[ra] de columna ubi Dominus || flagellatus fuit » (ixe-xe s.). — « Reliquias de sancto || Constantino » (ixe-xe s.).

D'autres authentiques, du ixe-xe siècle, portent : « De monte Sinam » (sans relique).— « Δε πετρο sancte Calbarie ». — « De [martyrio[2]] sancti Petri ». — « R[eliquiae] sancti Domnini ». — « Reliquias de sancto Stephano ».

1. Émile Châtelain, *Paléographie des classiques latins*, IIe partie, pl. CVI, CXVI et CXX.
2. Lecture douteuse.

Dans un morceau de soie verte, sept petits paquets noués renferment des reliques avec des authentiques, sur parchemins enroulés tout autour (IXe-Xe s.) : « De monte ubi Dominus ad Moïsen

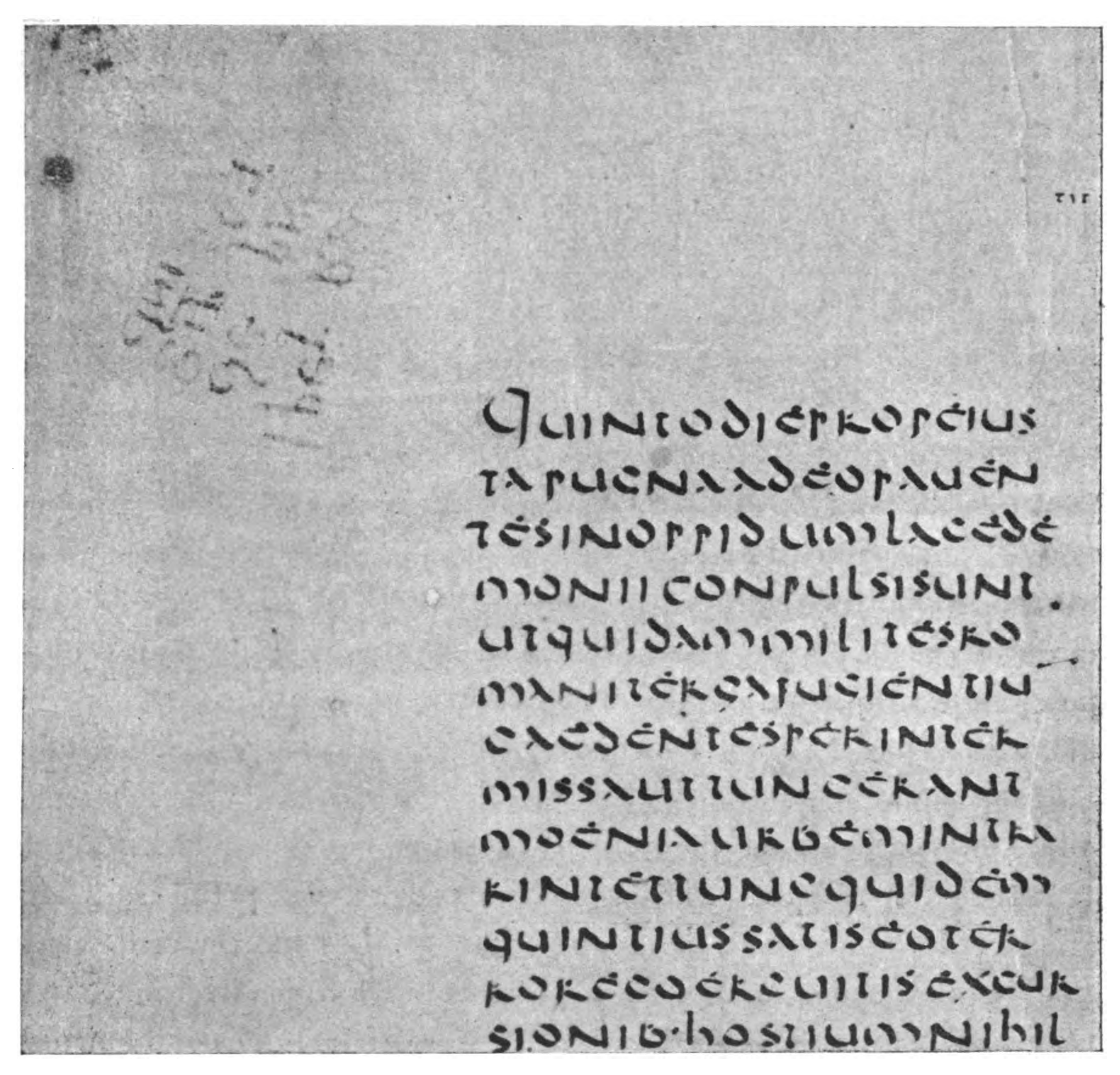


FIG. 25. — Fragment du feuillet d'un nouveau manuscrit de Tite-Live (lib. XXXIV, c. 37) en onciale[1].

locutus est ». — « De presibio Domini ». — « De colonna ubi Dominus flagellatus est ». — « De montem Calvariae ». — « De sepolcro Domini ». — « De manna de capo Johanni de Ephaecia (?) ». — « De Jodanne (*sic*) ».

1. Le P. Ehrle, préfet de la Bibliothèque Vaticane, se propose de publier une description détaillée de ces fragments, avec un fac-similé phototypique des morceaux rapprochés et une transcription complète du passage. Je ne publie donc ici que le calque de quelques lignes de l'un des fragments.

Une pierre porte l'authentique du IXe ou du Xe siècle : « De cana gallilea uvi (*sic*) dominus Ihesus Xpistus de aqua vino fecet. »

D'autres authentiques sont du Xe siècle : « Rel[iquie] de duodecim tronos ». — « De sancto Calvario loco, ubi Xpistus crucifixus est ». — « † De monte Calvario ». — « Reliquias de illo calice Domini salutare ». — « De sancto Epyfanio episcopo ». — « De sancto Georgio ». — « De sancto Teotisto (*sic*)[1] ». — « De cruce sancti Andrae ».

D'une écriture mal formée, du Xe siècle, où l'on observe des traces d'onciale : « R[e]l[iquias] diversas de Lirino[2] mon[asterio], id est pallium sanctae Mariae nigro colore... »

Un petit fragment de parchemin, plié en forme de pochette, porte l'inscription : « Socinii... » (Xe s.).

Du Xe ou du XIe siècle : « De terra Si........ ». « Rel[iquiae] sancto Caritto (*sic*) ». — « † Rel[iquie] sancte (*sic*) Juenii[3] confessoris Christi ». — « R[eliquias] sancto Michahel ». — « sancti Pauli (?)... ». — « ... sancto Jordane ».

Du XIe siècle, sur un parchemin irrégulier, dont les dimensions les plus grandes sont 0m,047 de hauteur sur 0m,05 de largeur (pl. XI, 4) : « Iste sunt ex reliquiis sanctorum martirum Primi et « Feliciani et Gorgonii, que invenite sunt in cimeterio sancte Helene, « temporibus domni Benedicti pape octavi, mense junio, die secunda, « indictione prima. Cetere vero reliquiae sunt in ecclesia sancti Ste- « fani protomartiris, in Celio monte[4]. »

Cette translation datée du 2 juin 1018, sous le pontificat si peu connu de Benoît VIII (1012-1024), est fort intéressante.

Du XIe ou du XIIe siècle, sur un parchemin de 0m,201 de haut sur 0m,205 de large : « In nomine sancte et individue Trinitatis. « Notum sit omnibus quod hic est corpus sanctissimi Dyonisii || qui « a loco Ariopagita et Patricio praenomine Ionicus, Xpistiano autem

1. Il faut probablement corriger en « Theodato », « Theodoto » ou « Theodoro ».
2. Lérins (?).
3. Pour *Juvinii* (?).
4. Actuellement *San Stefano Rotondo*.

« agnomine est ap||pellatus Macharius, a sancto Paulo apostolo Athe-« niensium ordinatus archiepiscopus, apostolica auc||toritate beati « Clementis pape universalis tocius Gallie constitutus apostolus. Pro « fide Xpisti ||, sub Domiciano Cesare et praefecto Sisinnio, VII. id. « octobr. gloriosum martyrium perpetravit et caput proprium per « duo milia fere deportanti usque ad locum in quo nunc Dei dispo-« sitione requiescit humatum, sine cessatione te Deum laudans et « dicens : Gloria tibi, Domine. »

Au-dessous, trois monogrammes représentant les mots Ariopagita, Dionisius *et* Metropolitanus.

« Emmerammus Aquitanus, Dionisius Ariopagita hic requiescunt. « Sub Arnolfo imperatore et Odone rege, sub Ebulone, abbate monas-« terii sancti Dionisii[1], Gisalbertus furavit.

« Furatus est V. non. jul.; huc venit II. non. dec., tempore « Tutonis episcopi. »

Cette très intéressante authentique montre la confusion faite entre saint Denis l'Aréopagite et saint Denis, l'apôtre des Gaules. La mention de l'empereur Arnulf de Germanie et du roi de France Eudes, ainsi que de l'abbé de Saint-Denis, Eble, son contemporain, sous l'abbatiat duquel les reliques de saint Denis et de saint Emmeran furent volées, et le synchronisme de l'évêque de Ratisbonne Tuton (893-10 octobre 930?) concordent bien avec ce que nous apprennent les différentes versions de la *Translatio S. Dionysii Ratisbonam saec. IX*[2]. L'authentique n'explique pas comment les reliques vinrent de Ratisbonne au *Sancta Sanctorum*. Ce fut sans doute après l'*Invention* de 1049, et probablement par suite d'un don fait par les moines de Saint-Emmeran, au pape Léon IX, lors de son passage à Ratisbonne, en 1052, pour le remercier de sa sentence favorable à

1. *Gallia christ.*, VII, 360.

2. Voy. *Bibliotheca hagiographica latina*, p. 332, n° 17, *a, b, c, d.* — Cf. Wattenbach, *Die Translatio S. Dionysii Ariopagitæ* dans les *Forschungen z. deutsch. Gesch.* (1873), t. XIII, p. 393-397, et *Deutschlands Geschichtsquellen*, t. II (1894), pp. 67-69 et 518; L. v. Heinemann, *Die älteste Translatio des h. Dionysius* dans *Neues Archiv*, t. XV, p. 331-361.

l'authenticité de leurs reliques et condamnant les prétentions adverses des moines de Saint-Denis-en-France[1].

Du XIIe siècle : « Felicis et Adaucti », au dos d'une lettre adressée au pape Gélase II.

Une authentique du XIIe siècle accompagnait le flacon de cristal oriental, à monture d'or, décrit plus haut (p. 91, et pl. XIII) : « In vasculo cristallino sunt capilli beati Johannis Euvangeliste et dens beati Johannis Baptiste. » — Du XIIe ou XIIIe siècle : « Reli[quiae] sancti Laurenti. »

Une autre du XIIIe siècle, sur parchemin, contient les deux mentions suivantes : « Capud et vestimentum sancte Agnetis. — Reliquie et vestimentum sancte Eufemie ». Elle a été trouvée dans le coffret d'argent du chef de sainte Agnès. — Une autre enfin, du même siècle : « De vestimento S. Johannis Euvangelistę. De relliquiis sancte Eulalię Virginis ». — Du XIIIe siècle : « Reliquie sanctarum filiarum beate Sophie, Pistis, Helpis, Agapis. Festa earum celebratur. II. K[alendas] oct[obris]. » sur un parchemin large de 0m,157, et haut de 0m,026. Les reliques sont dans un petit linge jaune noué.

Pour enfermer les reliques ou pour inscrire les authentiques, des fragments de manuscrits et d'actes ou de lettres ont été employés. Nous avons cité celui de Tite-Live.

Il convient de mentionner encore : un fragment du XIIe ou du XIIIe siècle avec notation musicale ; deux feuillets d'un manuscrit de sentences tirées de la Bible (Xe-XIe siècle), de 0m,09 sur 0m,04, qui étaient placés sur le petit vase de terre, décrit plus haut ; deux feuillets (de 0m,99 × 0m,122) d'un livre d'heures, en écriture dite « du Mont-Cassin », dont voici l'*incipit* : « ...mea quies. Benedictus in secula seculorum. Amen. || Auctor omnium invisibilis, creator qui es in substantia... » L'*a* du mot *Auctor* est orné d'un oiseau peint en rouge, bleu, vert et or.

1 Ekkehard, *Chron. univ.*, a. 1052 ; Adalbertus, *Vita Heinrici II imp.*, c. 18 ; *Ann. Ratispon.*, a. 1052 (*Mon. Germ. hist.*, *Scr.*, VI, 196 ; IV, 802 ; XVII, 584). — Jaffé, *Regesta*, n° † 4280.

A mentionner encore un fragment de lettre, du XIIe-XIIIe siècle, malheureusement endommagée du côté gauche (0^m,20 × 0^m,13) :

... rabili Dei de gladio summo ac maximo Sedis Apostolicę ministrorum H. sancte Romanę ecclesię minimus sacerdotum ||... deficiens bonum. Noverit Sanctitas tua, vir reverende, quia dicente apostolo quecumque scripta sunt ad nostram ||... plura sunt. Quapropter hos Beatitudini tuę apices dirigimus, dignum duxi patrum sentenciis te michi magis ||... tum quam meis indoctis affectionibus pre tedio ad iracundiam provocatum. Novi nempe et bene scio meis ||... u[r]gentibus meritis tuam ad tempus me gratiam perdidisse. Miror preterea tantę virum non||... non convenisse, et si non viva voce s[t]atim litteris prodigum fratrem, dum si quis ex vobis erraverit ||... neat et converterit quis eum scire debet, quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore||... [a]nimam ejus a morte. Nunquam est, ut ait Gregorius, amor Dei ociosus. Operatur et (en)enim||... operari renuit, amor non est. Dic ubi sunt, rogo. antiquę promissiones tuae quas michi||... gallicano antequam proveheris sponderas. Responde michi quantas habeam in te||...scelera et delicta ostende michi et cetera usque peccatis adolescentię meę. Studeo siquidem||... me tuum siciens amorem tanto reconciliari amico, ac deinde quandoquo (sic) tuo presentatus||... sibiliter excusari omni poscenti racionem reddendo. Jamjam Benignitas tua pareat intempe... veritati videaris resistere commonenti. Dimittite si quid habetis adversus||...sentiam amodo oro tuę circa me viscera caritatis in suscipiendas litteris (sic) et ||... domino papę communis utilitatem salutis in rescribendo quicquid placuerit ||... obsecro gratulari tantę solacium amicicię recuperasse, quod non ||... nam credi possit jure me poenitet perdidisse. De cetero Deus pacis et dilecti||... mentibus nostris. Vale.

A côté de cette lettre, trop mutilée pour que l'on puisse essayer d'en combler les lacunes, il en est une autre sur parchemin (de 0^m,075 × 0^m,095), dont il est beaucoup plus facile d'analyser la teneur, quoiqu'elle soit aussi incomplète vers la fin. C'est une lettre adressée au pape Gélase II (25 janvier 1118-29 janvier 1119) par l'évêque de Cagliari, Geoffroi ou Guillaume (1112-1119). Ce document renferme une plainte de l'évêque au Saint-Siège, contre les moines de Saint-Saturnin qui, avec l'appui des laïques, s'étaient emparés de divers biens de l'évêché, ainsi que contre les moines du Mont-Cassin et de Marseille. En voici le début : « Summo et universali pontifici Gelasio secundo, G., Caralitane ecclesie archiepiscopus, licet indignus, debite obsequium servitutis. Quantam ruinam, quantasque

tribulationes et inopias, etc... » — On possède bien quelques lettres écrites à des papes antérieurs au XIV[e] siècle, mais toujours en copie, les archives anciennes du Saint-Siège ayant complètement péri. Aussi ce document diplomatique, conservé en original, est unique en son genre. C'est une épave des anciennes Archives pontificales, sauvée de la destruction par un véritable hasard.

Il existe encore une autre pièce aussi rare et en bien meilleur état de conservation, concernant la France. C'est une lettre missive originale de Gelin, chapelain de Lyon, au pape Gélase II, sur l'état du diocèse de Lyon, après la mort de l'archevêque Joceran (1106-1115). Ce parchemin fut utilisé au XIII[e] siècle, pour envelopper une relique. Il était scellé sur simple queue. En voici le texte :

Excellentissimo sanctę Dei universalis Ecclesię pape G. Gelinus, Lugdunensis cappellanus, servorum suorum minimus, devotissimam per omnia sicut patri obedientiam. Quoniam in necesseitatibus meis amplissimam caritatis vestre dulcedinem sepissime sensisse me recolo, superne gratie dispositioni super apostolatu vestro quantas possum cordis et oris gratias refero. Quia igitur de largissima vestre celsitudinis pietate confido, Lugdunensis ecclesie statum, quam non ultimum inter ceteras romane Ecclesię filias gradum optinere cognoscitis, notificare vobis desidero. Noverit itaque vestra sancta paternitas donnum J[1]., Lugdunensem archiepiscopum, XII. Kl. april., a vinculis corruptibilibus carnis Domino jubente solutum, quinta vero feria ante Palmas facto celebri conventu suffraganeorum et honoratorum, necnon etiam presente donno Grati[a]nopolitano episcopo cum ceteris quibusdam venerabilibus personis, non ex aliqua qua[e] inter nos esset quocumque modo discordia, set sola pre oculis omnium ecclesie nostre consolatione proposita, divino nutu equanimi ac devotissimo omnium tam clericorum quam laicorum consensu, elegimus fidelissimum vestrum donnum videlicet Hubaldum[2], Heduensem archidiaconum, vobis quidem non incognitum, nobis autem a puero notum et jampridem ad hoc officium desideratum, divina favente clementia, in octavis paschalibus in archiepiscopum consecrandum, et quoniam Lugdunensem ecclesiam longo tempore ex debilitate sui capitis egrotasse, et a Viennensi archiepiscopo sub obtentu romane legationis plurimis modis depressam fuisse non ignoratis, copiosissimam vestre sanctitatis imploramus clementiam, quatinus peticionibus ipsius super his quae contra Lugdunensem spectant ecclesiam exauditionis aurem festinentius non incli-

1. Joceran.
2. Archevêque de Lyon de 1119 à 1128.

netis, quoadusque domnus noster quantocius post consecrationem suam, vel per se, si oportunitas aliquo modo concesserit, vel per legationem suam, beatitudinem vestram valeat visitare. De cetero nihilominus sanctissime vestre notifico paternitati, domnum nostrum electum ipsa ebdomada suę electionis per quendam Rainaldum, Troianę ecclesię canonicum, auctoritatis vestre litteras accepisse, intentioni quarum non minori studuit occurrere sollicitudinis vigilantia, quam si ejus singulariter humeris summa hoc a vobis injunctum esset obedientiae. Supplicamus igitur summopere pietatis vestre dulcedini, ut per portitores presentium aliquas vestre benivolentię litteras super his mereamur accipere. In nullo namque quantumcumque nostri laboris pondus subire refugimus, in quo sanctę matris nostrę romane Ecclesię utilitati vel honestati prospici sentiamus.

Au dos, d'une main du XIIIe *siècle, la mention à demi effacée* : Pignera [plurium] *ou plutôt* Pigmenis [et Saturnini].

Les authentiques grecques sont moins nombreuses, et il est beaucoup plus difficile de leur assigner des dates. Elles paraissent avoir été écrites, en général, entre le IXe siècle et le XIIe :

ΕΚ ΤΟΥ ΗΜΑΤΙΟΥ | ΤΗС ΑΓΙΑС ΘЄΟ-|-ΤΟΚΟΥ[1].
✝ ΤΟΥ ΑΓ[ΙΟΥ] ΪΕΡΟΝΥΜΟΥ ✝.
✝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΙСΙΔΟΡΟΥ.
✝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΪΩΑΝΝΟΥ ΤΟΥ | ΒΑΠΤΗСΤΟΥ.
⳩ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΚΟСΤΑΝΤΙΝΟΥ.
✝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΝΙΚΟΛΑΟΥ. — ΕΚ ΤΗС ΚΟΡΙΦΗС[2].
✝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΑΝΤΕΛΕΙΜΟΝΟС.
✝ ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ СΙСΙΝΙΟΥ.

Deux authentiques, sur papyrus, paraissent être en caractères syriaques.

Enfin, des débris d'un papyrus latin du IXe siècle, de 0^m^,03 à 0^m^,08 de large sur 0^m^,055 de haut, ont été retrouvés. On ne peut y lire que des lambeaux de mots et de phrases, dont je transcris les plus lisibles : « ... [prin]cipi apostolorum et clavigero regni celorum et... » — « ... ipe ut sicut a predecessoribus vestris usq[ue]..... » — « ... romana... ducans de salute... » — « ... ras principali (?) et pontibus ..... civitatibus ..... llis » — « ... entis cellas ceram ... anti-

1. Cette authentique est jointe à un minuscule sac de toile.
2 Pour κορυφῆς.

quarum olera ..... ut... » — « ... dum a mera... » — « ... venit. Simili modo et parvul... » — « ... egrotare cum... »

C'est évidemment un débris de lettre. Mais s'agit-il d'une bulle pontificale ou, au contraire, d'une lettre adressée par un souverain ou un dignitaire ecclésiastique à un pape, c'est ce qu'il n'est plus possible de déterminer actuellement.

Objets retrouvés derrière les fenêtres grillagées au-dessus de l'autel.

Les deux petites fenêtres grillagées, au-dessus de l'autel, ont été explorées sur l'initiative du P. Louis-Antoine de Porrentruy, à la suite du vœu que j'avais formulé en ce sens. Je dois à l'obligeance de l'auteur des recherches de pouvoir en faire connaître les résultats.

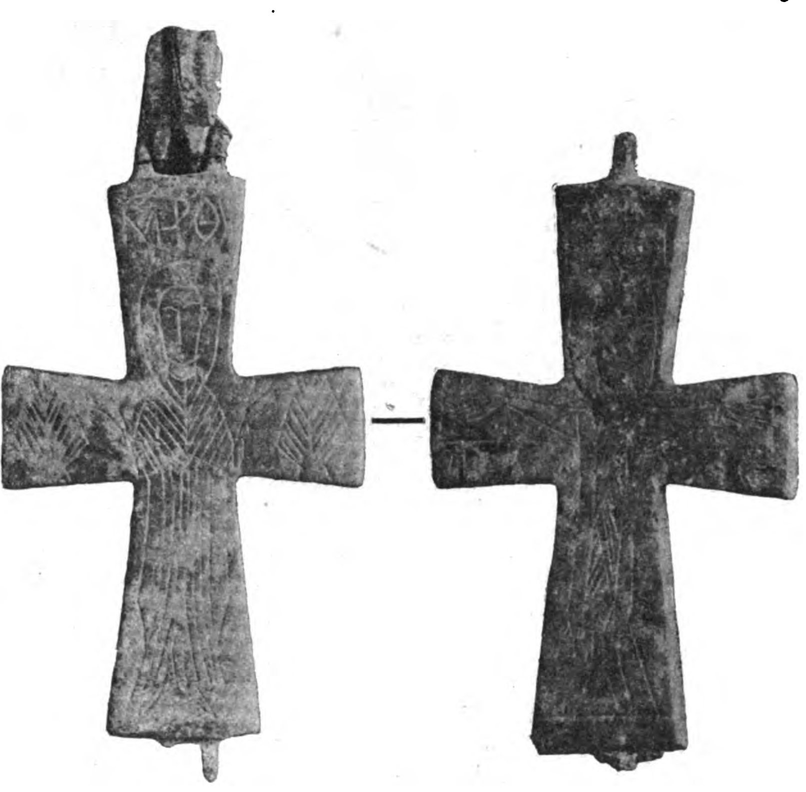


Fig. 26. — Croix-reliquaire en cuivre (deux faces).

Derrière le grillage de fer forgé doré, qui s'ouvre à deux battants, en retirant les cadenas cylindriques, semblables à ceux de l'autel, se trouve une porte de bois, à deux vantaux peints en vert, placée à l'entrée d'une cavité pratiquée dans l'épaisseur de la muraille. La profondeur de cette cavité est de $0^m,58$; sa hauteur de

0m,70. Ses parois s'évasent en allant vers le fond : A l'entrée, la largeur est de 0m,44 ; au fond elle est de 0m,74.

Les objets trouvés sont les suivants :

1° Une petite croix de cuivre creuse, de 0m,075 sur 0m,046, à deux faces reliées par une charnière et formant boîte à reliques [1], munie à la partie supérieure d'une bélière très développée (fig. 26). Les branches sont légèrement évasées. Sur l'une des faces, une gravure au trait excessivement grossière représente le Christ en croix, vêtu d'une longue tunique, avec l'inscription IC XC. Sur l'autre, la Vierge en orante avec l'ins-

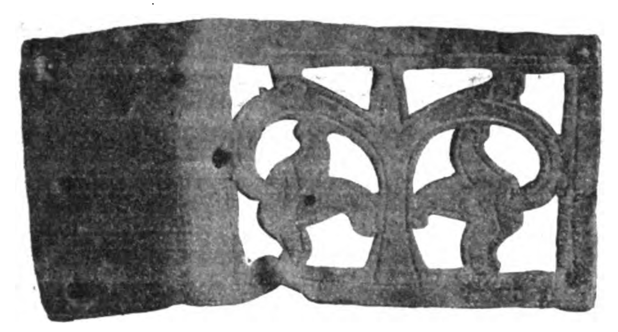


Fig. 27. — Plaque de cuivre doré.

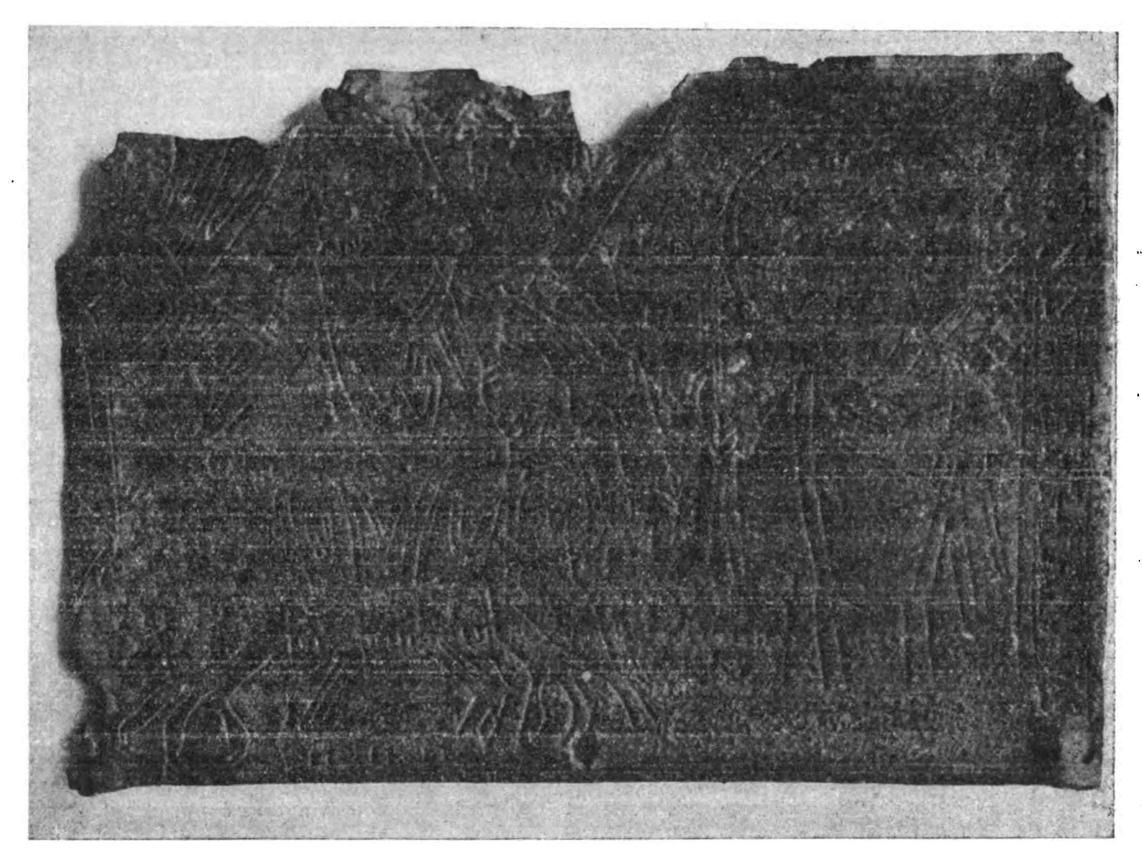


Fig. 28. — Plaque de cuivre doré, avec représentation de saint Étienne le Jeune devant l'empereur Constantin Copronyme.

1. On n'y a trouvé que de la poussière de reliques.

cription MP ΘY. Cette croix, très fruste, d'origine byzantine, est semblable à celle qui a été trouvée dans le territoire de Bari, près du champ de bataille de Cannes, et publiée par le P. Cahier[1]. Elle peut être du IXe ou du Xe siècle.

Fig. 29. — Plaque de cuivre avec l'inscription IHC/XPC.

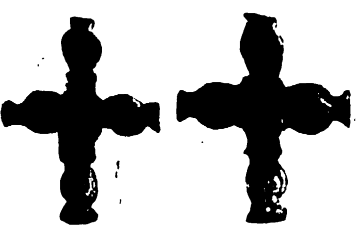


Fig. 30. — Croix minuscules en bois.

2° Une plaque de cuivre doré, de $0^{m},074$ de large sur $0^{m},036$ de haut, avec des découpures à jour dessinant une fleur symbolique dans le genre de la fleur de lys, mais avec les deux volutes recourbées en forme d'entrelac (fig. 27).

3° Une petite plaque de même métal de $0^{m},05$ de large et $0^{m},034$ de haut, sur laquelle est gravée une scène qui paraît être celle de la comparution de saint Étienne dit le Jeune devant l'empereur Constantin Copronyme (fig. 28). Le long du côté droit est l'inscription : ...S. STEPHANVS. L'empereur est assis sur un trône, dont les bras sont ornés de têtes de lions ; il tient à la main un globe surmonté d'une croix et sa couronne est un bandeau décoré de fleurons. A sa gauche est un soldat portant l'épée. Son type rappelle celui des empereurs allemands des Xe et XIe siècles[2]. Le côté gauche manque.

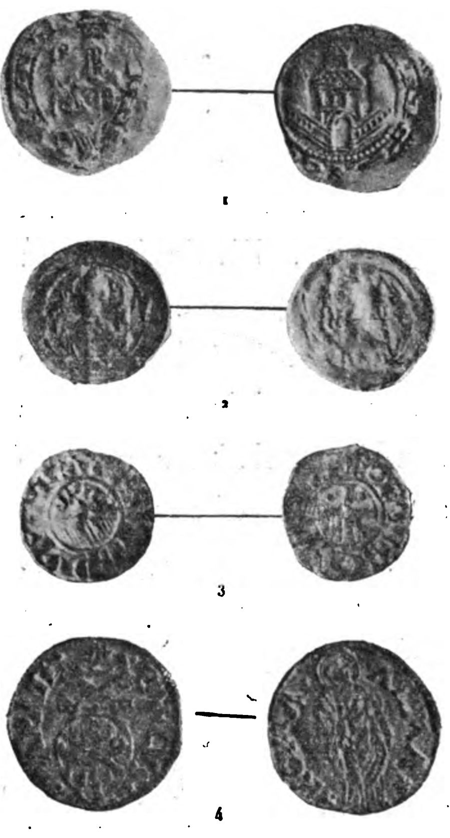


Fig. 31. — Monnaies.

4° Une autre, de $0^{m},045$ de haut sur $0^{m},03$ de large, avec l'ins-

1. *Caractéristiques des saints*, t. II, p. 542, col. 1. — C'est le même type de croix reliquaire que celle publiée par Frœhner, *Collections du château de Goluchow. L'orfèvrerie* (Paris, 1897), pl. XVIII, et par Dalton, op. cit., n° 559 (croix avec saint Étienne, provenant de Smyrne).

2. Par exemple Otton III, représenté sur une miniature avec une couronne du même genre sur

cription IHC || XPC au repoussé, portant sur les bords latéraux une rangée de perles également au repoussé (fig. 29).

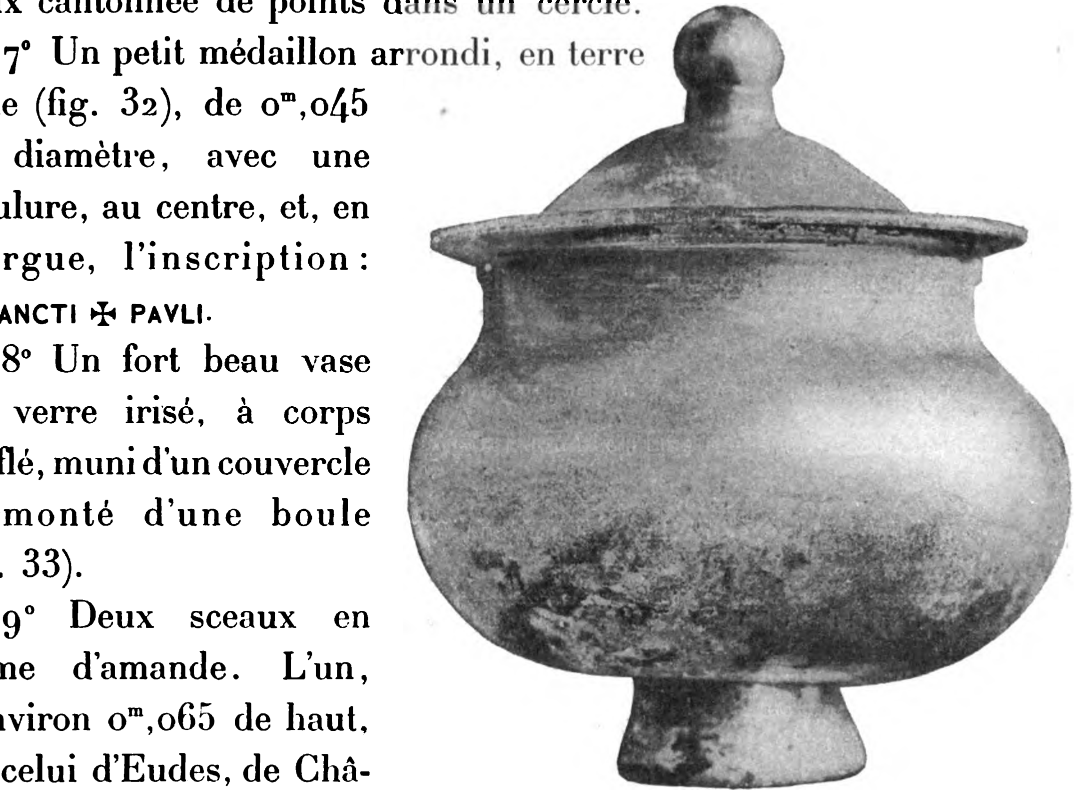


Fig. 32. — Médaillon de terre cuite.

5° Deux croix minuscules en bois, avec des moulures arrondies, faites au tour (fig. 30).

6° Une monnaie de cuivre (fig. 31, n° 4) du pape Paul II (1466-1472)[1] et diverses autres monnaies d'argent trop frustes pour pouvoir être identifiées. Sur l'une d'elles on distingue une croix cantonnée de points dans un cercle.

7° Un petit médaillon arrondi, en terre cuite (fig. 32), de 0m,045 de diamètre, avec une moulure, au centre, et, en exergue, l'inscription : ✠ SANCTI ✠ PAVLI.


Fig. 33. — Vase en verre irisé.

8° Un fort beau vase en verre irisé, à corps renflé, muni d'un couvercle surmonté d'une boule (fig. 33).

9° Deux sceaux en forme d'amande. L'un, d'environ 0m,065 de haut, est celui d'Eudes, de Châteauroux, « ord. cist. ep. Tusculan. » († 1273), le chancelier de l'Université de Paris[2] (fig. 34).

un trône orné de têtes d'animaux. Cahier et Martin, *Nouveaux mélanges d'archéologie*, t. I, p. 52. — Voy. aussi Muratori, *Rer. ital. mon.*, nouv. éd., t. XXXI (1904), p. 39 (miniature du XIIe siècle). Cf. le sceau de majesté des empereurs allemands ; Douët d'Arcq, *Inventaire des archives de l'Empire. Collection de sceaux*, t. II, nos 10883 et 10884.

1. Cinagli, *Le monete dei papi* (Rome, 1848), p. 56, n° 13.
2. Cf. Douët d'Arcq, *Inventaire des archives... Collection de sceaux*, t. II, nos 6134, 6142.

L'autre (fig. 35), d'environ 0m,054 de haut, est celui de « Matheus Rubeus Ursinus card. diac. S. Mariæ in Porticu » (✝ 1305)[1].

10° La pierre qui forme le plafond de la cavité de la fenêtre de droite, est un morceau de plaque funéraire provenant probablement des Catacombes. On y voit gravés, à droite, deux oiseaux superposés, mais tournés en sens différents, de façon que leurs têtes sont voisines et leurs corps éloignés. A gauche est le fragment d'inscription suivant :



Fig. 34. — Sceau d'Eudes de Châteauroux (✝ 1273).



Fig. 35. — Sceau de « Matheus Rubeus Ursinus card. diac. S Mariae in Porticu » (✝ 1305).

... XI' QVI VIXIT CVM
... B' AN' PM' XXII EXIIT
... N DOMO PROP[redacted]
... AREA CARRC' DEPS'

Une dernière recherche a été faite au pied de l'icône achiropoète, où une plaque de porphyre était scellée à la muraille, juste derrière l'autel. On pouvait soupçonner, d'après le texte de Jean Diacre, que cette plaque cachait quelque autre cavité à reliques. Il n'en était rien : la plaque descellée a mis à découvert un simple mur de brique.

*
* *

L'aperçu, qu'on vient de lire, montre l'exceptionnelle richesse du trésor du *Sancta Sanctorum*, en objets de haute valeur d'une époque reculée du moyen âge. La croix du vi[e] siècle est le plus ancien morceau d'émail, avec scènes à personnages, qui soit connu.

1. Cf. Ibid., n° 6150.

La croix d'or gemmée de la Circoncision, qui paraît identifiable avec celle que Charlemagne donna au pape Hadrien Ier, est un monument de premier ordre. La pyxide et le bas-relief d'ivoire, ainsi que les coffrets d'argent, principalement le coffret cruciforme du pape Pascal Ier, la « capsella » et le coffret byzantin, avec les émaux de son couvercle et l'anneau du Pêcheur de Nicolas III, n'offrent pas moins d'intérêt. Les tissus de soie, ornés des scènes de l'Annonciation et de la Nativité, sont les seuls exemples connus de ces tentures des anciennes basiliques de Rome au IXe siècle, dont il est question dans le *Liber pontificalis*. Le feuillet d'un Tite-Live, en onciale du Ve ou VIe siècle, conservé par hasard pour envelopper des reliques, est l'unique épave d'un manuscrit disparu. Ces pièces capitales de mémorable provenance constituent, avec tout ce qui les accompagne, un ensemble sur lequel on pourra disserter longtemps encore. Les questions et les problèmes qu'elles soulèvent sont nombreux et variés; nous n'avons pu que les effleurer, et si le présent travail fait naître de nouvelles recherches, il aura pleinement atteint son but.

Il me reste à remercier tous ceux qui ont bien voulu s'intéresser à cette publication et la favoriser[1]. Le contenu de l'« arche de cyprès » de Léon III, qui sollicita leur attention, apporte une précieuse contribution aux études d'archéologie médiévale.

Nous pouvons répéter ce que De Rossi écrivait, en 1899, en publiant la mosaïque de la chapelle du *Sancta Sanctorum*: « Ce n'est pas sans des peines infinies que nous avons pu vaincre les difficultés qui s'opposaient à l'exécution. » Le *Sancta Sanctorum* a pris quelque chose du *Débir* ou *Saint des Saints* du Temple de Jérusalem, dont le voile mystérieux n'était soulevé que de loin en loin par la main du grand prêtre[2].

Août-Septembre 1906.

1. *Revue de l'art ancien et moderne*, t. XX, p. 12, n. 1.
2. G. Perrot et Chipiez, *Le Temple de Jérusalem* (Paris, in-fol.) pp. 42, 54, 55, 59, 60.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES

XIII. — Ivoires et objets divers. Bas-relief d'ivoire (Guérison de l'aveugle) et petit reliquaire rond en cuivre. — Pyxide d'ivoire (scène bachique); boîtes à reliques en bois et authentiques sur parchemin. — Flacon de cristal de roche avec monture d'or. — Tranche de la croix d'émail (inscription).

XIV. — Peintures byzantines sur bois: 1, *a*, *b*. Reliquaire de la « Vraie Croix » avec son couvercle (deux faces). — 2. Couvercle d'un reliquaire de bois, peint sur fond d'or (xe siècle).

XV. — Tissu de soie byzantin (viie-ixe siècle).

XVI. — Tissu de soie byzantin (viie-ixe siècle).

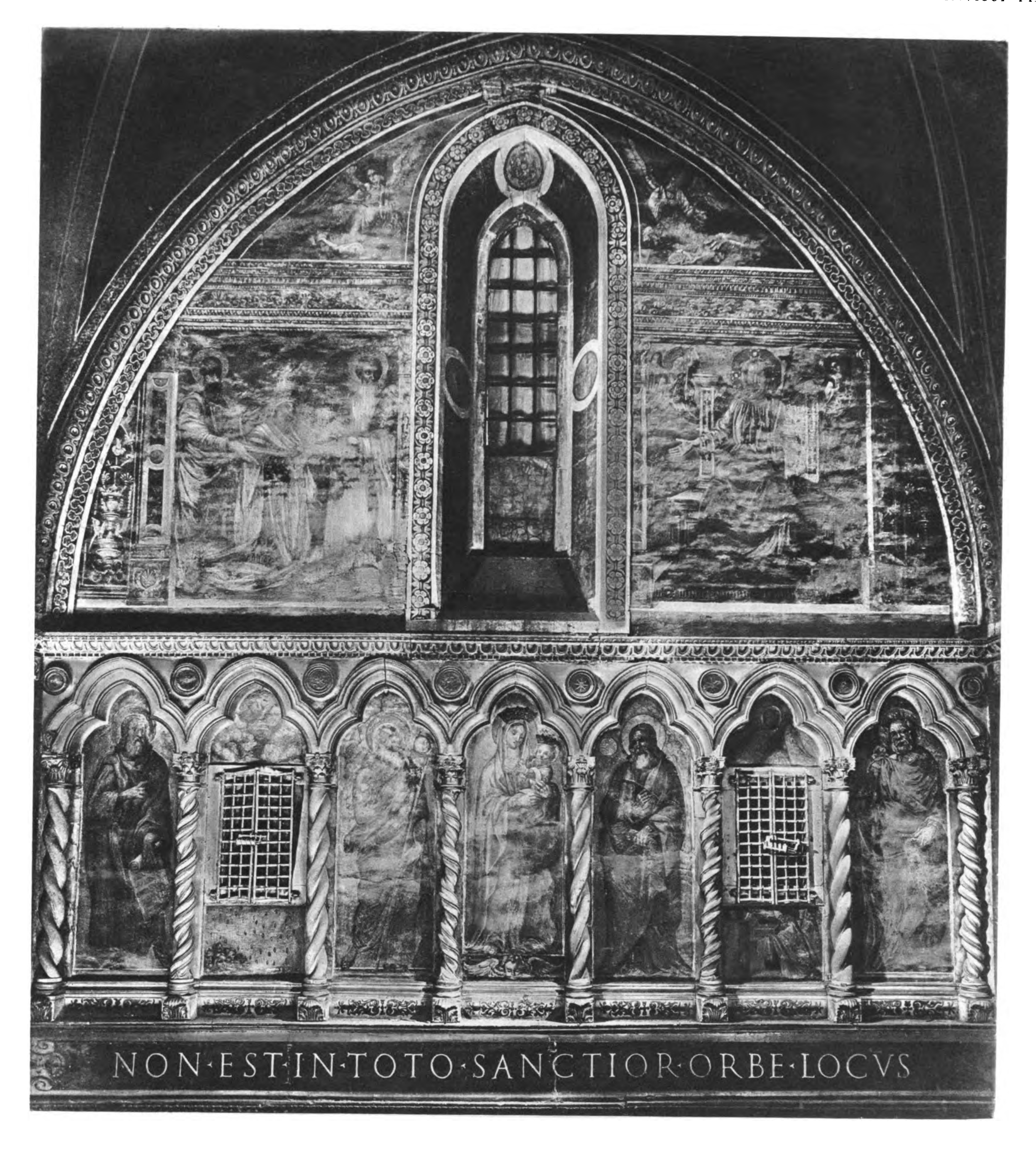
XVII. — Tissu de soie byzantin (viie-ixe siècle).

XVIII. — Tissus de soie. 1. Coussin trouvé avec la croix d'émail, chasse au lion (art sassanide). — 2. Inscription grecque brodée (Ps. CIX, v. 4). — 3. Samson terrassant le lion (art sassanide). — 4. Fragment (arrière-train d'un quadrupède ailé à pieds fourchus). — 5. Médaillon avec Nativité.

LISTE DES GRAVURES

DANS LE TEXTE

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.



CHAPELLE DU "SANCTA SANCTORUM"

Vue intérieure, partie haute, coté Est.

E. Leroux Edit

Héliog. Dujardin



ICÔNE ACHIROPOÈTE DU CHRIST

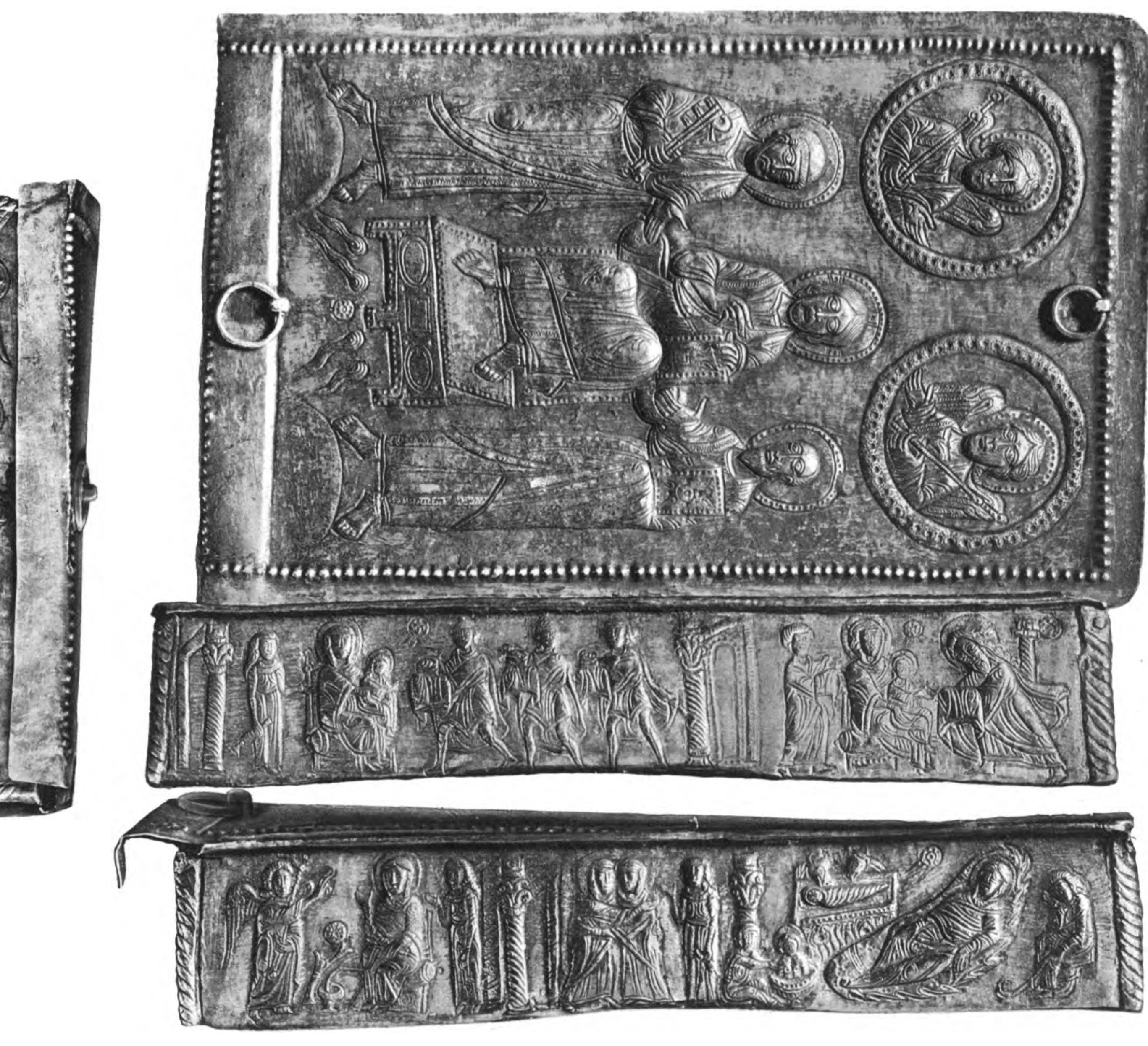
E. Leroux Edit Heliog Dujardin



CROIX D'ÉMAIL CLOISONNÉ
des papes Symmaque et Serge Ier (?)
(VIe - VIIe siècle)

E. Leroux Edit. Heliog. Dujardin







COFFRET D'ARGENT RECTANGULAIRE RENFERMANT LA CROIX D'ÉMAIL
(Couvercle et quatre faces latérales)

E. Leroux Edit. Héliog. Dujardin

CROIX D'OR GEMMÉE DITE "DE LA CIRCONCISION"

Don de Charlemagne au pape Hadrien (?)

Héliog Dujardin













COFFRET D'ARGENT CRUCIFORME DU PAPE PASCAL IER (817-824)
renfermant la Croix de la Circoncision

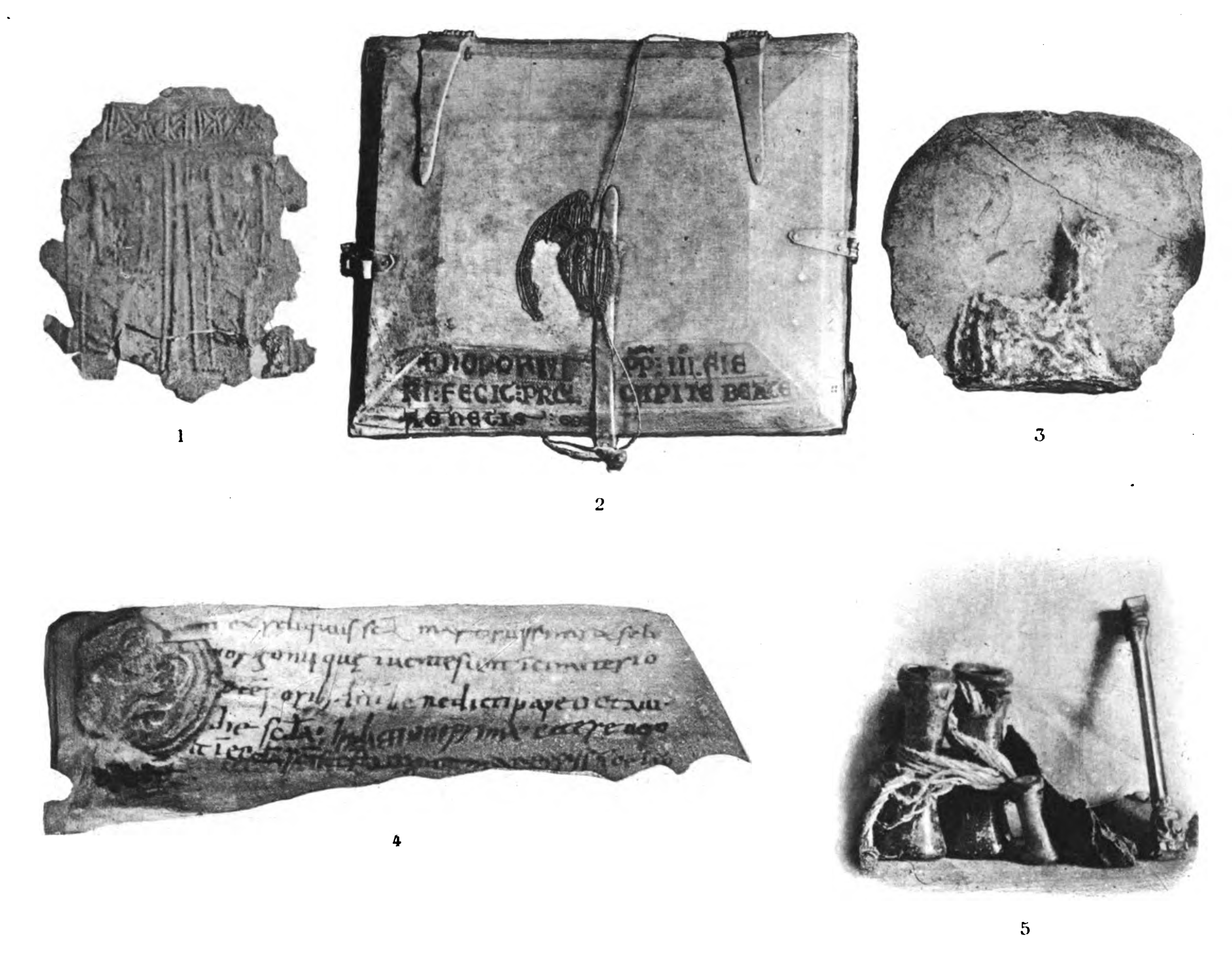
Leroux Phot. — Héliog Dujardin



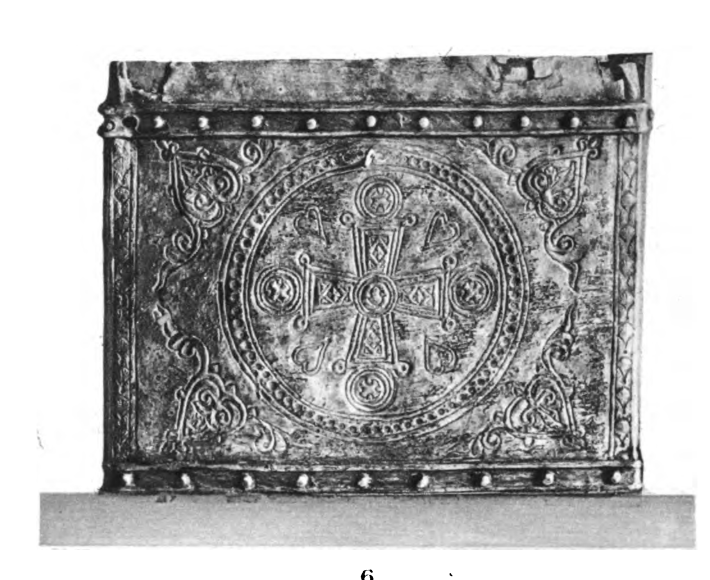


COFFRET D'ARGENT BYZANTIN RENFERMANT LE CHEF DE SAINTE PRAXÈDE

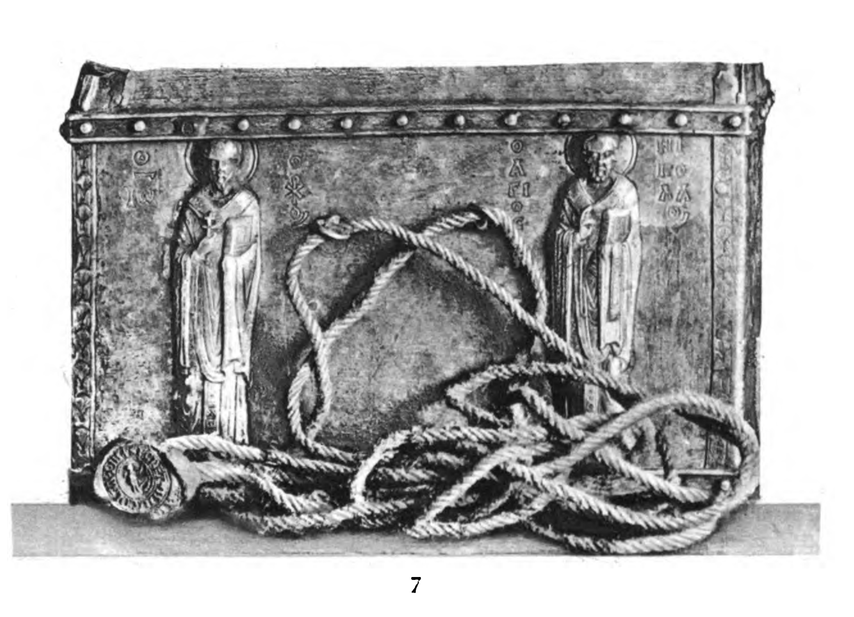
Son couvercle orné d'émaux (à plus grande échelle)



1 2 3



4



5

6 7

OBJETS DIVERS

1. Fragment d'étain orné de reliefs - **2.** Couvercle du coffret d'argent renfermant le chef de sainte Agnès - **3.** "Agnus Dei" en cire
4. Authentique du XIe siècle parchemin et sceau de terre avec la Guérison du paralytique. - **5.** Ampoules de verre et colonnette d'ivoire
6-7. Coffret d'argent byzantin; cordes scellées de l'anneau du pêcheur de Nicolas III (1277-1280).

E. Leroux Édit. Héliog. Dujardin





1

2





3

RELIQUAIRES DE MÉTAL

1. Coffret d'argent doré et niellé (deux faces). _ 2. Coffret de cuivre (couvercle avec crucifixion émaillée)
3. "Capsella" d'argent (deux faces)

E. Leroux Edit.

Héliog. Dujardin



E. Leroux Edit. Héliog. Dujardin.

IVOIRES ET OBJETS DIVERS

[illegible] relief d'ivoire (Guerison de l'aveugle) et petit reliquaire rond en cuivre. – Pyxide d'ivoire (scene bachique); boites a reliques en bois et authentiques sur parchemin.
Flacon de cristal de roche avec monture d'or. – Tranche de la croix d'email (inscription).



a



1



b



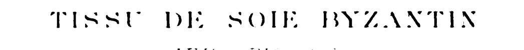
2

PEINTURES BYZANTINES SUR BOIS

1. *a*, *b*. Reliquaire de la "Vraie Croix" avec son couvercle (deux faces).

2. Couvercle d'un reliquaire de bois, peint sur fond d'or (Xe siècle).

E Leroux Edit Heliog Dujardin



TISSU DE SOIE BYZANTIN

VIIe – IXe siècle



TISSU DE SOIE BYZANTIN

VIIIe – IXe siècle

E. Leroux Édit.

Héliog. Dujardin



TISSU DE SOIE BYZANTIN

VIIe – IXe siècle

Héliog. Dujardin

1 2 3

4 5

TISSUS DE SOIE

1. Coussin trouvé avec la croix d'émail: chasse au lion (art sassanide) – 2. Inscription grecque brodée (Ps. CIX, v. 4)
3. Samson terrassant le lion (art sassanide) – 4. Fragment (arrière-train d'un quadrupède ailé à pieds fourchus)
5. Médaillon avec Nativité

Leroux Edit. Héliog. Dujardin




UNIVERSITY OF MINNESOTA
3 1951 D03 155 019 K
WILSON
ANNEX
AISLE 58